

Université de Montréal

Le chiac: entre langue des jeunes et langue des ancêtres

*Enjeux de nomination à travers les représentations linguistiques du chiac dans le sud-est du
Nouveau-Brunswick*

Par

Tommy Berger

Département d'anthropologie

Faculté des Arts et Sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de M. Sc. (Maître ès sciences)

en anthropologie

Août 2020

© Tommy Berger, 2020

Université de Montréal

Unité académique : Anthropologie, Faculté des Arts et des Sciences

Ce mémoire (ou cette thèse) intitulé(e)

Le chiac : entre langue des jeunes et langue des ancêtres

*Enjeux de nomination à travers les représentations linguistiques du chiac dans le sud-est du
Nouveau-Brunswick*

Présenté par

Tommy Berger

A été évalué(e) par un jury composé des personnes suivantes

Président-rapporteur

John Leavitt

Directeur de recherche

Luke Fleming

Membre du jury

Laurence Arrighi

Résumé

Le chiac est une variété de français parlé dans le sud-est du Nouveau-Brunswick marqué notamment par le mélange de codes avec l'anglais. Perrot (1995) a été la première à en faire une description approfondie. Non seulement les attitudes vis-à-vis du chiac sont variées parmi ses locuteurs, mais il s'avère que les représentations de ses mêmes locuteurs sur ce qu'est ou n'est pas le chiac formellement, leurs conceptions méta-linguistiques en somme de celui-ci divergent grandement. En effet, cette variété a la particularité d'être nommée ce qui lui donne la capacité d'être appréhendée et mobilisée aisément par les locuteurs autant que par les chercheurs (Boudreau 2012). À vrai dire, le chiac ne serait pas particulièrement différent des autres variétés de français en situation minoritaire dans les Maritimes (King 2008). Cependant, sa nomination ne semble pas suffire à le décrire précisément puisque la définition donnée au chiac n'est pas la même pour tous.

Qu'est-ce qu'est le chiac selon ses locuteurs ? Comment expliquer l'apparente multitude de définitions pour un seul et même terme ? Quelles sont les pratiques linguistiques auxquelles on attribue le nom de chiac ? Qui parle chiac et dans quelles situations ? Qu'est-ce que ces processus discursifs de nomination de leur langue révèlent sur les représentations que se font les Acadiens et les Acadiennes de leur langue ? Les données de cette recherche ont été récoltées principalement à l'aide d'entreviens semi-dirigés et de notes prises lors d'observation participante dans des activités de la vie quotidienne à Moncton au Nouveau-Brunswick.

Mots-clés : chiac, français acadien, nomination, discours métalinguistique, insécurité linguistique, code-mixing, code-switching, Acadie, Moncton

Abstract

Chiac is a variety of French spoken in southeastern New-Brunswick. It is marked by its code-mixing with English because its speakers live in close relationship with the English-speaking majority of the region. Perrot was the first to describe Chiac linguistic structure in 1995. Not only are attitudes towards Chiac varied among its speakers, but it appears that the representations of its speakers, their meta-linguistic conceptions of Chiac, diverge greatly. Indeed, this variety has the particularity of being named, which gives it the capacity to be easily apprehended and mobilized by speakers as well as researchers (Boudreau 2012). In fact, chiac would not be particularly different from other varieties of French in a minority situation in the Maritimes (King 2008). However, its name does not seem to be sufficient to describe it precisely since the definition given to chiac is not the same for everyone.

What is Chiac according to its speakers? Why are there multiple definitions for one and the same term? What linguistic practices are attributed to the name Chiac? Who speaks Chiac and in what situations? What do these discursive processes of naming their language reveal about Acadians' representations of their language? The data for this research was collected primarily through semi-structured interviews and notes taken during participant observation in activities of daily life in Moncton, New Brunswick.

Keywords : Chiac, Acadian French, naming practices, metalinguistic discourse, linguistic insecurity, code-mixing, code-switching, Acadie, Moncton

Table des matières

Résumé	5
Abstract	7
Table des matières	9
Liste des figures	13
Remerciements	17
Chapitre 1 – Introduction	19
Chapitre 2 - Mise en contexte	23
L’histoire de l’Acadie et du français acadien.....	23
L’époque de la colonisation	23
La renaissance acadienne	25
Époque contemporaine.....	27
Théorie du peuplement d’origine	32
La question de la variabilité	33
Le chiac comme variété linguistique.....	35
Formation et origine du terme « chiac »	36
Le chiac dans la littérature scientifique.....	37
Description	39
Mélange de codes	40
Éléments phonologiques	42
Éléments morphosyntaxiques.....	44
Éléments lexicaux	45
Insécurité linguistique	47
Chapitre 3 – Méthodologie.....	51

Présentation du terrain ethnographique.....	51
Collecte de données.....	54
Entretiens.....	54
Observation participante	58
Netnographie	60
Méthode d'analyse	61
Chapitre 4 – Ce que les participant.e.s ont dit.....	63
Les participants et participantes	63
Description linguistique	68
Marqueurs discursifs	70
Le cas des adverbes	73
Autres éléments lexicaux	76
Expression de la compassion.....	78
Remarques sur la morphologie des verbes	81
Les autres éléments de français acadien.....	82
Chapitre 5 – Ce que les participant.e.s disent du chiac	85
Les enjeux de la nomination.....	86
Les trois définitions du chiac	89
Le mélange et le français acadien traditionnel	89
Le mélange uniquement	96
Le français acadien traditionnel	105
Paradoxe de l'observateur	112
« Bon » français et « mauvais » français.....	115
Chapitre 6 – Conclusion.....	121
Références bibliographiques	125

Annexes	135
Grille d’entrevue	135

Liste des figures

Figure 1. – Image des affiches pour la pièce de théâtre Overlap diffusée par Satellite Théâtre sur leur page Facebook.....29

À la mémoire de Martin Saulnier

«So, ça c'est le chiac, c'est une langue qui nous appartient pis on tient ça vraiment à cœur»

Remerciements

J'aimerais tout d'abord remercier les personnes que j'ai rencontrées en Acadie et qui ont si gentiment accepté de collaborer à ma recherche. Un merci tout spécial à Anabel, Murielle, Ghislaine, Remi et Alisha avec qui j'ai passé de très bons moments et beaucoup ri. Je souhaiterais saluer les conseils particulièrement pertinents de mes deux professeures à l'Université de Moncton : Isabelle Violette et Karine Gauvin. Le support indéfectible de Laurence Arrighi dans la rédaction de ce mémoire et ses réflexions sur la méthodologie et la construction des savoirs en milieu minoritaire. Je remercie aussi mon directeur de recherche Luke Fleming, pour m'avoir conseillé de multiples références en dehors du cadre de la linguistique acadienne. Je remercie aussi John Leavitt d'avoir accepté de faire partie de mon jury d'évaluation de mémoire. Finalement, ma plus grande gratitude s'adresse à ma femme Pamela Tanguay pour m'avoir sans cesse encouragé et avoir cru en moi.

Chapitre 1 – Introduction

Un Francophone, c'est d'abord un sujet affecté d'une hypertrophie de la glande grammaticale; quelqu'un qui, comme Pinocchio, marche toujours accompagné d'une conscience, une conscience volontiers narquoise, lui demandant des comptes sur tout ce qu'il dit ou écrit (Klinkenberg 2001 : 26).

L'imaginaire qu'entretiennent les francophones avec leur langue en est un monocentrisme. La norme ou le standard de cette langue se situerait ainsi en un seul endroit qui rayonnerait ensuite sur toutes les autres régions francophones du monde. Pour le francophone européen, le français de référence tourne autour de la ville de Paris et concerne la langue de groupes au capital économique et culturel plus élevé de cette même ville. Pour les francophones hors Europe, la norme à atteindre est européenne et se trouverait aussi chez les locuteurs et locutrices de la capitale française. Cette position tend à se transformer alors que des initiatives voient le jour dans plusieurs pôles de la francophonie pour rendre compte de la diversité des standards qui y sont utilisés (entre autres pour la Belgique (Francard 2010) et le dictionnaire *Usito* pour le Québec). Au-delà de ces visées, ces initiatives sont à vocation descriptives et font aussi simplement décrire les usages qui ont cours dans ces régions. Le français demeure tout de même une langue monocentrisme en comparaison à d'autres communautés linguistiques qui ont, depuis déjà longtemps, admis (au moins au niveau des normes de référence) une certaine variation. Ces langues sont décrites comme pluricentristes, car elles ont plusieurs centres de référence et ainsi, ceux-ci sont plus proches de l'usage réel de ses locuteurs et locutrices (Muhr 2012). L'allemand par exemple est une langue possédant plusieurs centres de référence comme l'Autriche et la Suisse alémanique (Ibid. 2012).

Dans ce contexte, les insécurités vécues vis-à-vis de sa propre langue sont parfois accentuées chez les francophones qui vivent dans une francophonie excentrée. En effet, les ouvrages de référence ne font ainsi pas état de la langue parlée alors que cette norme étrangère est enseignée à l'école et évaluée. Cette insécurité linguistique se vit autant en Belgique, en Suisse qu'au Québec de manière différente suivant leur contexte respectif (Francard 2005). Une discrimination réelle existe d'ailleurs sur la langue et, dans le cas de la francophonie, sur la variété de langue parlée par un individu face à d'autres (Blanchet 2016). La situation de l'Acadie s'inscrit dans un contexte tout particulier, alors que la France est toujours un foyer de la langue normative, le Québec, tout proche est perçu comme donneur de leçon (Arrighi et Urbain 2019). Ceci n'est pas sans rappeler le recours à un discours alarmant de la situation du français

parlé en Acadie chez plusieurs chroniqueurs et chroniqueuses qui font régulièrement appel à l'« acadianisation » du Québec. Ce terme est utilisé pour signifier ce qui leur paraît comme une « anglicisation du français parlé au Québec » et peut souvent être instrumentaliser pour faire avancer un agenda politique (Arrighi et Urbain 2016). Alors que cette attitude n'est pas partagée par tous les francophones du Québec, le fait qu'elle soit partagée par des médias de grande audience provoque souvent la controverse (Boudreau 2016b). Ce discours est révélateur des représentations sociales autour du bilinguisme et du fait que les langues sont conçues comme des entités homogènes qui ne peuvent pas faire place à des pratiques hétérogènes sous peine de forte stigmatisation (Boudreau 2016a). Le cas du chiac, français acadien marqué par l'emprunt lexical à l'anglais devient ainsi l'objet de toutes les dénonciations autant au sein du groupe qu'à l'extérieur de celui-ci comme marque de l'assimilation prochaine au groupe majoritaire anglophone (Arrighi et Violette 2013). Au contraire, les éléments lexicaux propres au français acadien, qui sont souvent considérés comme des archaïsmes face au français de référence, ont historiquement eu meilleure presse que les emprunts, car ils rattachaient le français acadien au français parlé en France (Boudreau 2009, 443). Cette tendance se révèle aussi ailleurs, comme en français suisse, où les archaïsmes sont privilégiés aux emprunts à l'allemand suisse (Prihodkine 2009).

De prime abord, je connaissais le chiac seulement à partir des artistes acadiens qui l'utilisaient sur scène au Québec et ailleurs, comme Radio Radio et Lisa LeBlanc. Alors même que l'on peut apprendre que le groupe Radio Radio n'utilise pas tout à fait le chiac, mais plutôt l'acadjonne dans ses chansons (M. LeBlanc et Boudreau 2016, 95), il me paraissait surprenant, à travers les chansons de Lisa LeBlanc, de définir le chiac principalement par ses emprunts à l'anglais, alors qu'ils semblaient assez rares dans celles-ci. Le chiac est cependant décrit comme étant sur un continuum, allant du plus anglicisé, au moins anglicisé (Perrot 1995b), il n'y aurait pas de frontière étanche et celui de Lisa LeBlanc pouvait par exemple faire peu recours à l'emprunt à l'anglais. La littérature scientifique accessible dans un premier temps sur le sujet semblait s'intéresser majoritairement aux productions langagières des jeunes (Gérin et Phlipponneau 1984; Perrot 1995b; Young 2002). Or, la littérature successive rend plutôt compte de l'usage de ce vernaculaire dans une partie plus large de la population et qu'il ne serait pas très différent des autres variétés de français en milieu minoritaire dans les Maritimes en ce qui concerne son recours à l'alternance codique (Comeau 2005; King 2008; Cormier 2010; Boudreau et Perrot 2010; Thibault 2011; Fritzenkötter 2014; Perrot 2014, 2018). Une fois sur le terrain, à Moncton, il est apparu que le chiac ne signifiait pas la même variété de langue pour tous les francophones questionnés. Les enjeux de

nomination se sont alors posés comme déterminant dans le processus afin d’appréhender ce qui justifiait une aussi grande disparité dans les représentations de ce que pouvait être le chiac, et ce, même auprès de gens qui se déclarent comme étant des locuteurs et locutrices de ce vernaculaire.

En effet, là où les noms de langue servent à délimiter des pratiques langagières perçues comme plus ou moins homogènes et à identifier des individus comme s’exprimant à l’aide de ces systèmes, le terme de « chiac » ne semblait pas être une étiquette tout à fait stable puisqu’il désignait à la fois le mélange de codes linguistique entre le français et l’anglais ainsi que l’utilisation d’un lexique attribué traditionnellement au français acadien et exempt d’emprunts (Péronnet 1989; Cormier 1999)

Ainsi, à travers cette recherche, j’ai tenté d’explicitier les processus de légitimation qui ont cours chez les locuteurs et locutrices du chiac qui vivent à des degrés divers de l’insécurité linguistique face aux autres variétés de français perçues comme plus légitimes. Qu’est-ce qu’est le chiac selon ses locuteurs ? Comment expliquer l’apparente multitude de définitions pour un seul et même terme ? Quelles sont les pratiques linguistiques auxquelles on attribue le nom de chiac ? Qui parle chiac et dans quelles situations ? Qu’est-ce que ces processus discursifs de nomination de leur langue révèlent sur les représentations que se font les Acadiens et les Acadiennes de leur langue ?

Je retracerai donc l’historique de la variété de français en vigueur en Acadie qui est construite comme étant distincte du français laurentien (français québécois) pour mieux situer où se situe le chiac dans le contexte de la francophonie nord-américaine. Nous verrons aussi ce que les linguistes ont dit de la structure du chiac comme pratique hétérogène en milieu minoritaire en dressant des parallèles avec les données que j’ai pu collecter à Moncton au Nouveau-Brunswick. Je présenterai ensuite les participants et les participantes à cette étude à l’aide de diverses réponses qu’ils ont donné lors des entretiens, de l’observation participante ou des extraits vidéo leur appartenant. La partie finale de ce mémoire est dédiée à une discussion des trois définitions qui semblent ressortir lorsque les francophones de la grande région de Moncton pensent au chiac. Ces trois définitions comportent leurs propres représentations qui agissent sur différentes idéologies linguistiques parfois concurrentes.

Chapitre 2 - Mise en contexte

Afin de pouvoir aborder le chiac dans de plus amples détails, il est nécessaire d'introduire la variété de langue dont il est principalement issu. Le chiac, étant parlé dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, côtoie la variété du français local que l'on nomme aussi français acadien. Le français acadien est en effet l'une des constituantes du chiac si l'on s'en tient aux descriptions les plus courantes des linguistes. Entre autres, Marie-Ève Perrot qui a fait la première description longue du chiac le définissait comme étant un mélange de français, d'anglais et de français acadien (Perrot 1995b; 2005; 2014), tout en réaffirmant le caractère français de celui-ci par la suite. L'histoire du développement de cette variété de français nous aidera à appréhender les idéologies ainsi que les représentations des locuteurs autour du chiac. Ainsi, je débute avec une brève histoire de l'Acadie pour mieux comprendre la formation de cette variété de français nord-américain. Ensuite, le chiac, comme objet de recherche, sera défini plus précisément comme variété linguistique au niveau de sa structure morphosyntaxique et de ses éléments lexicaux. Cela permettra de mieux comprendre l'insécurité linguistique vécue par ses locuteurs et locutrices, mais aussi le mouvement de légitimation qu'il connaît dans les dernières années. Cette mise en contexte historique et linguistique permettra de mieux appréhender le lien qui existe entre la nomination de pratiques linguistiques chiac, la ou les définitions qu'il lui sont associées et les différents processus de légitimation qui ont cours actuellement.

L'histoire de l'Acadie et du français acadien

L'époque de la colonisation

Tout d'abord, la période de colonisation de l'Amérique qui concerne aujourd'hui les locuteurs du français acadien précède de quatre ans la colonisation des rives du Saint-Laurent et ainsi celle des locuteurs du français laurentien. L'Acadie se trouve ainsi sur les territoires ancestraux des peuples Wolastoqiyik et Mi'kmaq (dont le territoire est nommé Mi'kma'ki). La première tentative de colonisation a été faite sur l'île Sainte-Croix qui se trouve entre l'actuel état du Maine et la province du Nouveau-Brunswick en 1604 (Cormier 1999, 12). Toutefois, l'île est particulièrement trop petite pour subvenir aux besoins d'une colonie permanente, elle ne possède d'ailleurs pas de réserves d'eau douce (Ibid.).

Les rives de l'actuelle rivière Annapolis en Nouvelle-Écosse possédaient suffisamment de terres fertiles pour soutenir une colonie. Par conséquent, les survivants de l'île Sainte-Croix s'établirent de manière plus permanente sur ces rives. (Ibid.). Ce n'est que quelques décennies plus tard que l'implantation d'une colonie se fait plus importante alors que quelques centaines de colons venant principalement du Poitou, région du Centre-Ouest de la France, s'installent en Acadie (Ibid. p.13). Ce mouvement de population est d'ailleurs à l'origine de la théorie du peuplement qui tente d'expliquer les traits linguistiques du français acadien contemporain. En effet, selon cette vision des choses, le français en usage en Acadie serait rattaché génétiquement au français qui était parlé dans cette région au 17^e siècle

Ensuite, la colonie française change régulièrement de souverain en un seul siècle pour finalement passer de manière définitive du côté anglais après la signature du traité d'Utrecht en 1713 (Cormier 1999, 13). La région alors dénommée comme « Acadie », qui est prise par l'Angleterre et reprise tour à tour par la France, concerne surtout le sud de la Nouvelle-Écosse. Les autres régions possèdent d'autres noms et demeurent françaises : île royale (Cap-Breton), île Saint-Jean (Île du Prince-Édouard) etc. (R. G. LeBlanc 2007). Les colons français s'étaient surtout installés le long de la rivière Annapolis et vont atteindre une population d'une dizaine de milliers d'individus vers le milieu du 18^e siècle (Cormier 1999, 13).

Le peuplement se fera aussi dans ce qui est appelé la baie française, c'est-à-dire les terres longeant l'actuelle Baie de Fundy, autant au Nouveau-Brunswick qu'en Nouvelle-Écosse (Landry 2001, 39-40). Il faut aussi reconnaître qu'il existait de très petites poches de population ailleurs dans l'actuelle Nouvelle-Écosse, au Nouveau-Brunswick et l'île du Prince-Édouard (Ibid. 41). L'Acadie connaît donc plusieurs conflits avec l'Angleterre, elle possède d'ailleurs des fortifications sur son territoire (R. G. LeBlanc 2007). Les colons français en Acadie entretenaient alors déjà des relations avec les populations de langue anglaise et ces relations se sont intensifiées jusqu'à la Déportation des Acadiens en 1755 (Gérin 1993, 74). En effet, bien que les efforts de colonisation britanniques aient été assez maigres en Acadie avant la conquête définitive, les colons français entretenaient des échanges commerciaux avec des marchands anglais (Landry 2001, 33). Bien avant leur situation minoritaire contemporaine, la langue anglaise était déjà en contact avec le français parlé en Acadie de jadis et avait déjà semblerait-il une influence sur la langue française d'alors (Boudreau 2011,

90). Un historien donne comme exemple « vous *too* » et « pas *yet* » qui étaient apparemment utilisés par certains colons français déjà au 17^e siècle (Ibid.).

En 1713, l'Acadie passe définitivement du côté britannique et la colonie n'aura plus de lien direct avec la France. Les autorités anglaises demanderont de la part des colons français de l'Acadie le serment d'allégeance qui leur aurait fait renier leur foi catholique et les aurait forcés à prendre les armes contre les colons français des autres régions du Nouveau-Monde (Cormier 1999, 13). Devant le refus répété du peuple acadien de prêter le serment d'allégeance à la couronne britannique, ceux-ci seront déportés en divers endroits, en particulier dans les colonies américaines, sur une période de plusieurs années, débutant en 1755 (Ibid. 13-14). On compte environ 2500 colons français qui échapperont à la Déportation en se réfugiant dans les terres et qui s'installeront ensuite dans d'autres régions sous influence françaises (Ibid. 14). La période de perturbation qui précède l'ordre de Déportation avait déjà amené plusieurs familles à migrer par leurs propres moyens vers des régions à proximité qui n'étaient pas encore sous influence britannique (Landry 2001, 81).

En 1764, les expatriés auront finalement le droit de revenir en Acadie sous condition de se disperser sur le territoire et de prêter serment d'allégeance, ils s'installeront un peu partout dans les trois provinces maritimes actuelles ainsi qu'à Terre-Neuve et sur certains territoires de l'actuelle province du Québec, entre autres, les Îles de la Madeleine (Cormier 1999, 14). Ils s'installèrent de manière éloignée des centres urbains anglais et vécurent relativement isolés pendant près d'un siècle (Ibid. 14-15). Beaucoup se seront installés sur la péninsule au nord-est du Nouveau-Brunswick qui se surnomme aujourd'hui la péninsule acadienne du fait de la forte concentration de population acadienne et francophone (Ibid. 14). À partir de 1769, le nom d'Acadie disparaît des cartes géopolitiques de l'époque, les populations acadiennes commenceront à s'identifier comme telles, surtout à l'époque de la Renaissance acadienne, c'est-à-dire, bien plus tard (De Finney, Destrempes, et Morency 2011, 12).

La renaissance acadienne

En 1864, commence ce que plusieurs historiens appelleront la Renaissance acadienne avec la fondation du collège Saint-Joseph de Memramcook par une congrégation religieuse venue du Québec (Bourque 2015, 49). Ce collège formera une première génération d'hommes acadiens instruits, aucune institution semblable existait dans les provinces maritimes avant cela (Ibid.). Trois années plus tard, le premier journal acadien est fondé et suivra, en 1881, la première de dix

conventions nationales acadiennes (Ibid.). Lors des conventions nationales, une certaine élite acadienne, choisie comme représentants, assistée de plusieurs milliers de personnes, dote le peuple acadien d'un hymne, d'un drapeau et d'une fête nationale (Ibid. 49-50). Ils font ainsi de la langue française, de la religion catholique et de l'agriculture les piliers du nationalisme acadien (Richard 2006, 81). Le peuple acadien aura, à partir de ce moment, une gamme de symboles comparables aux autres états-nations (Bourque 2015, 49-50) même si les Acadiens et les Acadiennes sont éparpillées dans plusieurs provinces canadiennes et même dans des états américains. Ces prises de décision se firent en parallèle du mouvement nationaliste d'alors qui existait chez les canadiens-français (Ibid.). Ce mouvement nationaliste concernait surtout les populations francophones qui vivaient sur le territoire du Québec (Ibid. 49), ces populations (acadiennes et québécoises) s'appelaient indistinctement canadiens-français.

Quelques décennies auparavant est publié *Evangeline, A Tale of Acadie* qui est un poème épique écrit par Henry W. Longfellow, un Américain, racontant l'histoire fictive de deux amants acadiens séparés dans la foulée des événements de la Déportation (Longfellow 1894). La figure d'Évangéline deviendra au fil du temps l'icône acadienne par excellence. Le récit possède d'ailleurs un fort propos biblique. Évangéline est arrachée à une contrée décrite comme luxuriante (l'Acadie pré-Déportation) pour vivre assez médiocrement en déplacement constant à la recherche de son amant. Richard, dans son article analysant les récits de la Déportation comme mythe fondateur, rapproche Évangéline de la Vierge Marie, car « [e]lles sont les mères qui portent la souffrance de tout le peuple » (Richard 2006, 78). Pour témoigner de l'importance de la figure d'Évangéline pour le peuple acadien, il existe aujourd'hui des régions, des municipalités ainsi que des productions artistiques acadiennes portant le nom d'Évangéline ou relatant ses mésaventures. À l'époque des conventions nationales acadiennes, sa figure est mobilisée pour attiser une ferveur religieuse et nationaliste. Le mythe fondateur du peuple acadien est né de l'instrumentalisation des événements entourant la Déportation : « [L]a Déportation [est] la catastrophe [qui] deviendra l'héritage de toutes les générations qui suivent » (Ibid. 79). Ce nationalisme tourné vers la survivance mettra beaucoup d'importance sur la vie rurale et la croissance par les naissances pour assurer la pérennité de la nation acadienne (Ibid.). Ce nationalisme entrera en conflit plus tard avec les mouvements nationalistes et de revendications des droits acadiens plus contemporains (De Finney, Destrempes, et Morency 2011, 8).

Époque contemporaine

Aujourd'hui, les francophones vivant au Nouveau-Brunswick sont une minorité importante au sein de la seule province bilingue du Canada depuis 1969 (ils sont près de 35 % de la population du Nouveau-Brunswick). Les francophones sont dispersées de manière inégale sur le territoire et représentent parfois des concentrations proches des 100% dans certaines régions comme le nord-est et le nord-ouest. Le Nouveau-Brunswick est la seule province à avoir adopté une *Loi sur les langues officielles* dans la foulée des résultats du bilan de la Commission Laurendeau-Dunton, menée sur le bilinguisme et le biculturalisme au Canada. C'est le gouvernement de Louis J. Robichaud, second Acadien à occuper la fonction de Premier Ministre du Nouveau-Brunswick, qui adoptera la *Loi sur les langues officielles*. Son gouvernement adoptera aussi plusieurs autres réformes importantes pour tenter de rééquilibrer les pouvoirs entre les deux groupes linguistiques de la province.

Dans la ville de Moncton, dans le sud-est de la province, les francophones sont dans une situation de double minorité, alors qu'ils sont minoritaires aux niveaux municipal et provincial. Ils sont par exemple majoritaires dans d'autres petites municipalités de la province. Selon Statistique Canada, en 2016, les francophones représentent plus du tiers (36,4%) de la population de la ville de Moncton et légèrement moins du tiers de la population au niveau provincial (31,8%). Plusieurs régions du Nouveau-Brunswick comptent des populations en majorité francophone alors que d'autres régions, principalement dans le sud de la province, comptent de très faibles minorités francophones. Il s'agit de la province possédant la plus grande proportion de francophones en dehors du Québec. Aussi, les Acadiens au sein de cette province sont de loin les plus nombreux de toutes les populations acadiennes réunies à travers les provinces maritimes.

Les deux autres villes principales de la province, Saint-Jean et Fredericton, la capitale, comptent respectivement de très petites minorités francophones (4% et 7,3%). Les deux villes voisines de Moncton, qui comptent d'ailleurs dans ce qui est décrit comme la grande région de Moncton, ont des populations de langues officielles très variables, où Dieppe, à l'est, est majoritairement francophone (72,7%), Riverview, au sud, est majoritairement anglophone (91,8%). Moncton prend donc une place toute particulière dans le dynamisme de la culture acadienne.

La grande région de Moncton connaît aussi un certain essor économique qui favorise « un déficit marqué en matière de flux migratoires » des gens dans les communautés rurales environnantes

(Beaudin et Forgues 2006, 204). Moncton profite largement de ce flux migratoire en recevant la majeure partie des gens se déplaçant à partir des milieux ruraux. Les études supérieures sont un incitatif important dans la migration urbaine, surtout pour ce qui est des jeunes adultes (Beaudin, 2013, 46). En plus des études supérieures, les habitants de la péninsule acadienne, région majoritairement francophone et rurale, viennent s'installer à Moncton pour rechercher un emploi et améliorer leur qualité de vie en général (Ibid. 56). Or, la région de Moncton attire environ trois personnes sur quatre en provenance du nord de la province (Ibid. 60). Les migrants francophones proviennent aussi des autres régions de la province, d'autres provinces du Canada et aussi d'autres pays francophones (Beaudin et Forgues 2006, 193). Cette situation apporte une grande diversité linguistique, au sein même du français acadien, à se côtoyer en un même milieu urbain, soit l'agglomération de Moncton. Ces mouvements de population relativement récents sont interprétés comme venant ainsi modifier le français acadien. Nous le verrons entre autres dans les propos de Louise Péronnet, où elle considère que le français parlé dans les régions rurales était jusqu'alors relativement conservateur au point de vue linguistique.

La ville de Moncton détient entre autres la plus grande université francophone canadienne en dehors du Québec. Moncton compte aussi un centre culturel et une salle de théâtre qui mettent régulièrement en valeur les artistes acadiens de la province et d'ailleurs au pays. Les centres culturels francophones en milieu minoritaire dans les grandes villes canadiennes ont d'ailleurs un rôle de première importance dans la construction identitaire et la transformation des pratiques linguistiques de la communauté locale (Bourgeois et Bourgeois 2005; Boudreau et Dubois 2005). Les centres culturels comme celui de Moncton, nommé centre culturel Aberdeen, sont institués comme des espaces unilingues francophones agissant comme bastion de la culture francophone locale, ils représentent des territoires linguistiques (Heller 2003; Lozon, McLaughlin, et Heller 2004). Dans le cas de la présente étude, l'espace que représente le Centre culturel Aberdeen est intéressant en ce qu'il promeut « une francophonie ouverte où les anglophones sont les bienvenus » (Keating 2014 : 238). En effet, il est possible par exemple d'assister à des représentations de pièces de théâtre francophones avec un surtitrage en anglais. La pièce de théâtre « Overlap » de Céleste Godin, présentée par la troupe Satellite Théâtre au centre culturel Aberdeen avait trois représentations avec surtitres anglais. La pièce était présentée comme « écrite en français et chiac » sur la page Facebook de la troupe de théâtre et la pièce était d'ailleurs décrite comme « Proposant un chœur tragique en chiac » (Centre culturel Aberdeen 2019).

Alors que Boudreau et Dubois constatait en 2005 que l'anglais dominait encore largement dans le paysage linguistique de la ville à travers l'affichage, l'anglais domine toujours dans l'affichage de la ville. Effectivement, « l'anglais possède toujours un statut symbolique de première importance [...], en s'imposant sur le paysage linguistique, même à Dieppe où les francophones sont majoritaires » (Roussel 2013, 35). Lors de mon terrain, au contraire, la pièce de théâtre *Overlap* a légèrement changé le paysage linguistique pendant un certain temps. Sa publicité, affichée entre autres sur la rue Main à Moncton était faite en français, utilisant des phrases venant directement de la pièce. Certaines d'entre elles, représentaient principalement des exemples de codes mixtes attribuables au chiac, de manière poétique ou non : « Everyone que tu anything tu vas les voir back » et « C'te ville-citte est fucking overwhelming ».

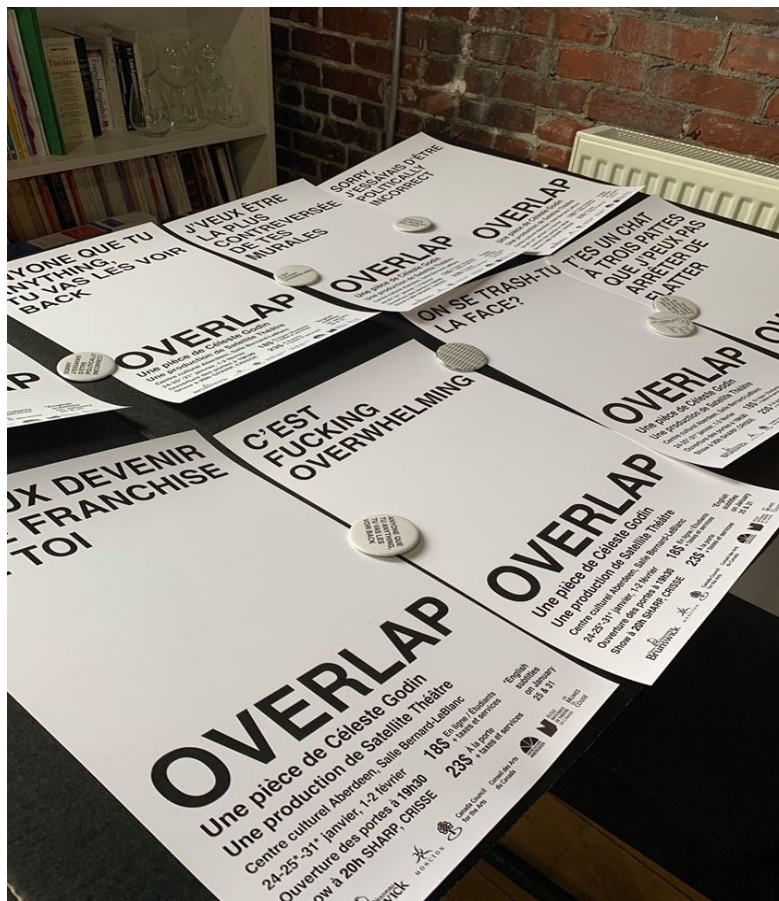


Figure 1. – Image des affiches pour la pièce de théâtre *Overlap* diffusée par Satellite Théâtre sur leur page Facebook.

On retrouve aussi à Moncton différentes organisations qui œuvrent aux revendications des Acadiens et des Acadiennes. L'Université de Moncton fut fondée en 1963 et remplace

progressivement différents collèges religieux qui dispensaient jusque-là l'éducation supérieure aux populations acadiennes dans les Maritimes, dont le Collège Saint-Joseph de Memramcook (Université de Moncton 2014). Il existe aussi une autre université francophone dans les Maritimes, l'Université Sainte-Anne en Nouvelle-Écosse, qui est issue d'un collège religieux devenu laïque en 1971 et qui possède aujourd'hui une population étudiante de quelques centaines de personnes (Université Sainte-Anne 2015).

En 1968, une augmentation des frais de scolarité annoncée déclenche une grève de la part des étudiants et des étudiantes de l'Université de Moncton (Belliveau 2014). De cette revendication de départ, les étudiants organisent deux jours plus tard une manifestation pour réclamer le bilinguisme à Moncton qui est à 40 % francophone à l'époque (Ibid.). Le mouvement étudiant rejette aussi les valeurs de la société acadienne de l'époque, incarnées pour eux par l'Ordre de la Jacques-Cartier (Boudreau 2016a, 49-50). Il s'agissait d'une organisation formée de francophones de partout au Canada qui tentait « de faire avancer, en secret, les légitimes revendications des Canadiens français » (Pichette 1994, 113). Les méthodes et les valeurs de l'Ordre ne plaisaient pas aux étudiants : le secret, l'exclusion des femmes du mouvement, l'élitisme ainsi que la ruralité comme idéal, la religion catholique comme croyance et la soumission face à l'injustice (Boudreau 2016a, 50). L'attitude des étudiants s'inscrit plutôt dans la revendication frontale et la prise d'actions concrètes avec non seulement des manifestations, mais aussi l'occupation d'un pavillon de l'Université la même année (Belliveau 2014).

La ville de Moncton adopte finalement un statut bilingue au niveau municipal en 2002. Le maire de Moncton de la fin des années soixante, Leonard Jones, n'étant pas du tout favorable à la situation des francophones dans sa ville (Belliveau 2014). Néanmoins, les revendications politiques des Acadiens et des Acadiennes ne s'arrêtent pas et celles-ci s'accompagnent souvent d'une production artistique importante. Par exemple, le groupe de musique 1755 chante des récits contemporains et d'autres chansons faisant plutôt référence à l'Acadie ancienne. Les membres viennent aussi de différentes régions de l'Acadie. D'autres figures comme Angèle Arsenault et Marie-Jo Thério sont d'autant d'artistes qui vont chanter en français acadien et connaître parfois un certain succès dans la francophonie canadienne.

De façon plus contemporaine, des artistes tel que Lisa Leblanc ou Radio Radio revendiquent une identité francophone d'autant plus singulière en affirmant chanter en chiac. Alors que d'autres

artistes des Maritimes revendiquent aussi la diversité du français acadien. Plusieurs chantant en acadjonne, variété du français acadien parlée dans le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse. J'aborderai d'ailleurs la question de la nomination variée un peu plus loin puisque dans le cas du français acadien, cette nomination peut changer autant auprès des chercheurs que des locuteurs eux-mêmes. Les artistes acadiens investissent aussi l'écriture, si l'on pense simplement à la romancière et dramaturge célèbre Antonine Maillet ou au poète Gérald Leblanc (G. Leblanc 2002, 6).

La promotion de ces artistes est assurée entre autres depuis 1994 par l'événement d'envergure qu'est le Congrès mondial acadien. Il s'agit d'un festival de la culture acadienne et cadienne de la Louisiane qui regroupe conférences, spectacles et réunions de famille. McLaughlin et LeBlanc notent que l'événement marque « le passage d'une Acadie modernisante à une Acadie mondialisante » (2009, 22). Elles notent aussi que ce passage se révèle au niveau discursif où l'Acadie n'est plus dorénavant à défendre, mais à célébrer (Ibid.). Ces Congrès ont lieu tous les cinq ans depuis 1994 à divers endroits de l'Acadie et de sa diaspora (la Louisiane). Lors de mon terrain avait d'ailleurs lieu le 6^e Congrès mondial acadien à l'île du Prince-Édouard et dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, entre autres à Moncton.

Cette contextualisation de l'histoire de l'Acadie est importante, car elle préfigure certaines représentations que les locuteurs du français acadien se font de leur langue et des idéologies variées qu'ils ont de celle-ci. L'événement de la Déportation et les actions prises autour de cette époque à l'encontre du peuple acadien est une période souvent mobilisée dans l'histoire acadienne pour stimuler le sentiment d'appartenance à l'identité acadienne et la protection de la langue française en Acadie. L'événement est par ailleurs mobilisé lors des conventions nationales ainsi que de manière plus contemporaine dans certaines productions artistiques, comme il a été mentionné précédemment, le nom du groupe de musique acadien 1755 qui représente l'année même de la Déportation (Richard 2006, 74).

Maintenant, je lierai l'histoire de la colonisation de l'Acadie à la description linguistique du français qui y est parlé. Son peuplement éparé et la dispersion du peuple acadien dans les Maritimes ont renforcé l'idée que le français acadien devait être très diversifié.

Théorie du peuplement d'origine

La théorie du peuplement accorde une grande importance au peuplement de l'Acadie par des colons français du centre-ouest de la France pour expliquer les caractéristiques du français acadien. Le rapprochement entre des éléments du français parlé dans le Poitou et en Acadie a été largement fait par Massignon dans ses travaux sur le français acadien (1962). Massignon avait aussi retracé les origines de plusieurs noms de famille acadiens à ceux des noms de famille du centre-ouest de la France (Ibid.). Par la suite, Charpentier pousse le rapprochement encore plus loin en étudiant le substrat poitevin du français acadien en affirmant :

Dans le cas de l'acadien, la coupure brutale et totale d'avec l'ex-mère patrie et l'absence, jusqu'à un passé fort récent, d'enseignement généralisé en français ont maintenu inchangées la langue et ses variantes (Charpentier 1994, 42).

La théorie du peuplement peut en effet donner des renseignements intéressants sur les domaines linguistiques du français nord-américain, mais comme Arrighi le rappelle, « il ne peut à lui seul expliquer les particularités du français d'Acadie » (Arrighi 2014, 113). Dans son article sur la construction de cette « variété » de français, elle mobilise des chercheurs et chercheuses qui posent l'importance du « déplacement des locuteurs », de « l'histoire des communautés » et de « leurs conditions d'existence sociolinguistique » pour brosser un portrait plus juste de la genèse du français acadien. Je reviendrai à cet article ainsi qu'à ces différents auteurs en ce qui concerne la variabilité supposée du français acadien et les discussions que cela suscite.

Il est important de préciser que le peuplement colonial historique de l'Acadie a été plus homogène que celui de la colonie laurentienne qui a reçu des populations de régions différentes du nord-ouest de la France (Martineau 2014, 28). Le peuplement de l'Acadie reposerait à près de 50 % sur les régions françaises du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge, donc de l'ouest de la France (Poirier 2009, 11). Poirier rappelle par ailleurs que certaines formes provenant de l'ouest ou du sud de la France se seraient mieux conservées à travers le temps, entre autres, à partir de ce peuplement d'origine. Il donne les exemples de *bâsir* « disparaître » qui ne s'est maintenu qu'en Acadie, alors que *garrocher* qui a la même origine est connu de tous les francophones canadiens (Ibid.).

Le français laurentien est souvent simplifié sous l'appellation de « français québécois » alors qu'il regroupe les locuteurs francophones de l'Ontario et des provinces de l'Ouest (Poirier 2009, 12). Aussi, d'autres chercheurs ont poursuivi la perspective de rapprochement du peuplement d'origine

au français qui est actuellement parlé dans la région colonisée. Par exemple, les chercheurs relèvent les caractéristiques pouvant diviser les deux aires linguistiques principales du français en Amérique, soit le français laurentien et le français acadien (Vinay 1973; Dulong et Bergeron 1980; Lavoie, Bergeron, et Côté 1985). Nous verrons que certains éléments lexicaux attribuables historiquement au français acadien sont parfois utilisés dans mon corpus par des participants pour décrire le chiac. D'autres éléments, surtout attribuables à la morphosyntaxe du français acadien, ne sont pas nommés alors qu'ils sont présents dans le discours de participants et de participantes s'annonçant comme parlant chiac.

La question de la variabilité

Pour revenir à l'article d'Arrighi, elle fait en sorte d'interpeller différents auteurs et de les faire discuter au sujet de leur construction de la « variété » que serait le français acadien. Entre autres, Arrighi oppose Péronnet et Flikeid qui étudient toutes les deux la variabilité du français acadien (Arrighi 2014). Là où Péronnet met l'accent sur la grande diversité du français acadien et sa transformation récente en raison de phénomènes qui seraient imputables à la modernité (1995b, 399-404) Flikeid, quant à elle, fait en sorte de souligner la tendance du français acadien à « l'homogénéité intérieure » (1994, 320).

Le rôle du discours scientifique sur la langue, en particulier en milieu minoritaire est d'ailleurs très important vis-à-vis des représentations des locuteurs. En effet, les chercheurs mettent généralement l'accent sur les traits marginaux ou sur les traits se rapprochant de la langue patrimoniale dans le cas du français acadien (Arrighi 2014, 103). Les chercheurs décrivent ainsi des faits d'éloignements maximum ou ils illustrent des faits de l'intensité du contact linguistique (Ibid. 103-104). Il peut alors arriver que cette approche « éloigne le français d'Acadie des autres français » en mettant l'accent sur ses différences, même si celles-ci ne sont pas si nombreuses (Ibid. 104). Ceci interpelle d'ailleurs la portée de ma propre recherche et ses retombées en ce qu'elle vise justement à étudier les effets du contact linguistique.

La linguistique acadienne s'est donc souvent affairée à rendre compte de sa propre diversité et le nombre de termes utilisés pour le décrire est là pour en témoigner : franco-acadien, acadien, français acadien ou parler(s) acadien(s) de la Nouvelle-Écosse (Ibid. 107). Arrighi souligne que ces recherches auraient pu donner l'image « d'une langue fragmentée, [...] face au standard, continent monolithique » (Ibid. 108). Alors qu'elle remarque que cette représentation d'une langue

hyper-diversifiée est très présente chez les locuteurs eux-mêmes, il est possible de faire un parallèle avec mon propre corpus. Certains participants décrivent les pratiques de gens provenant d'autres localités comme étant différentes, alors que ces localités sont relativement proches de Moncton et donc du centre urbain en question.

Les locuteurs du français, dans les Maritimes, ont aussi tendance à utiliser des glottonymes pour identifier la façon dont ils parlent, renforçant l'idée que le français y est très varié. Ces glottonymes sont aussi parfois des ethnonymes, désignant un groupe d'individus venant d'un endroit en particulier. L'acadjonne, par exemple, parlé dans le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse désigne la langue parlée par ses locuteurs et les gens qui la parle (Boudreau 2011, 85 à 87). Cette variété a souvent décrit comme la mieux préservée de la langue des premiers colons français et ses locuteurs en sont souvent persuadés (Ibid. 85). Le chiac est, quant à lui, parlé dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, entre autres dans la région de Moncton et concerne principalement la variété de langue des locuteurs, une variété distinctive en raison de son recours au code-mixing avec l'anglais (Ibid., 88). Au Nouveau-Brunswick, il existe aussi l'ethnonyme « Brayon » qui peut désigner le français parlé dans le nord-ouest de la province et les francophones qui y habitent (Volpé 2015). L'individu Brayon ne se considère pas toujours Acadien, ce terme peut être utilisé exclusivement ou aux côtés du second (Ibid.). Le français parlé dans le Madawaska (le nord-ouest du Nouveau-Brunswick) est d'ailleurs marqué par le français laurentien en raison de la colonisation de la région par une forte proportion de colons venus du Québec voisin (King 2008, 142).

Annette Boudreau a beaucoup travaillé à rendre compte de ces processus d'auto-identification, en particulier chez les locuteurs et locutrices de l'acadjonne et du chiac. En effet, nommer serait s'affirmer, cela donne du pouvoir, car l'on agit sur les représentations que l'on se fait de la langue que l'on parle (Boudreau 2012, 93). Le fait de nommer sa variété permet de se distinguer, on prend alors une place singulière dans la francophonie globale. Toutefois, Boudreau note aussi que ces appellations révèlent une manifestation de l'insécurité linguistique des francophones minoritaires. D'une part, la survalorisation des archaïsmes révèle un désir de rapprocher sa langue de celle de la mère patrie, alors que la distinction qui est faite en nommant crée une frontière entre « français » et le français acadien ainsi nommé (Ibid. 80-81). Boudreau rappelle les mots de Bourdieu en ce qui concerne cette frontière « qui produit de la différence culturelle autant qu'elle en est le produit » (Boudreau 2001, 284)

Il existe aussi une certaine variabilité en français laurentien au sein, entre autres, de la province du Québec. En effet, le domaine du français laurentien est lui-même marqué, dans les travaux linguistiques à son sujet, par une certaine variation. Cette variation est notée alors que ces ensembles sont décrits comme cohérents, bien qu'évidemment l'hétérogénéité marque toujours tous les faits de langue. On note par exemple les parlers de l'est, centré autour de la ville de Québec et les parlers de l'ouest, centré autour de la ville de Montréal, alors qu'une zone existe entre les deux où les phénomènes des deux autres zones coexistent de diverses façons (Lavoie 2002, 72). Les études dialectologiques du français parlé au Québec sont multiples, celles de Lavoie, par exemple, concernent les particularités du français parlé au Lac-Saint-Jean, au Saguenay et dans la région de Charlevoix (Ibid. 69). Lavoie souligne qu'au Québec, dans la population en général et au sein du domaine du français laurentien, c'est surtout le français parlé au Saguenay-Lac-Saint-Jean qui retient le plus l'attention (Ibid. 61). Lavoie mentionne aussi le français des Îles de la Madeleine et de la Gaspésie comme étant marqué comme différent au locuteur et à la locutrice du français québécois de Montréal et de Québec, mais ceux-ci sont, au moins en partie, historiquement influencé par le domaine acadien (Ibid. 72, Poirier, 2009).

En conclusion, le français acadien est réparti sur une aire assez vaste, on le retrouve dans toutes les provinces maritimes à divers degrés en plus de le retrouver dans certaines régions côtières du Québec et à Terre-Neuve. Cet éparpillement est étroitement lié à l'histoire du peuple acadien qui avait été délibérément dispersé. L'époque contemporaine est marquée d'une ambivalence chez les locuteurs et locutrices du français acadien. Ils nomment leur variété, pour à la fois se démarquer de la norme du français et aussi de se rapprocher dans certains cas du français de France par la survalorisation des archaïsmes, vu comme des reliques de la langue des ancêtres. La nomination autant par les chercheurs que par les locuteurs a tendance à représenter la langue comme hyperdiversifiée, voire divisée, alors qu'elle serait, compte tenu de son histoire et des processus actuels, somme toute très homogène.

Le chiac comme variété linguistique

Dorénavant que j'ai établi le parcours de la langue française en Acadie depuis la période de la colonisation, j'explorerai le phénomène qui m'intéresse davantage et qui résulte de cette histoire, c'est-à-dire le chiac. Le chiac est aussi un produit de la tendance qu'il y a chez les locuteurs et locutrices du français acadien à nommer la langue qu'ils et elles parlent. Dans ce chapitre, je

décrirai les origines du terme « chiac », mais je m'attarderai surtout à savoir à ce qu'il renvoie dans la littérature scientifique en termes de structure linguistique. Cette description savante me permettra ensuite, dans les chapitres suivants, à comparer les perceptions des locuteurs et locutrices avec celles des linguistes sur la langue qu'ils et elles parlent. En effet, cette comparaison sera pertinente pour comprendre les différences qui semblent exister entre la définition attribuée au chiac par les linguistes et plusieurs locuteurs et locutrices. Les descriptions du chiac données par les participants et participantes seront décrites dans le chapitre concernant la discussion.

Formation et origine du terme « chiac »

Le chiac résulte de l'alternance quotidienne des locuteurs et locutrices francophones du sud-est du Nouveau-Brunswick entre le français et l'anglais qui est la langue majoritaire et la plus importante dans les différents secteurs de la vie journalière de la région. En effet, le Nouveau-Brunswick a le statut de province bilingue, mais historiquement les deux langues ont eu des rôles et des fonctions inégales dans la société néo-brunswickoise, le français restait surtout une langue utilisée uniquement entre francophones.

Bien que la situation diglossique évidente qui pouvait exister il y a encore quelques décennies à Moncton tend à changer, entre autres grâce aux différentes décisions politiques prises depuis, Matthieu LeBlanc soutient que la « diglossie persiste à bien des égards » (M. LeBlanc 2014, 170). LeBlanc a mené des recherches au sein de deux milieux de travail, l'un privé et l'autre de la fonction publique. Il remarque que si le bilinguisme représente un atout à l'employabilité, l'unilinguisme francophone est un frein à l'emploi à Moncton, l'utilisation du français en milieu privé (centre d'appel) s'arrête principalement à l'échange entre les agentes et les clients francophones (*Ibid.* 168). Les communications au sein de l'entreprise et la documentation pour les agentes du centre d'appel sont en anglais uniquement (*Ibid.*). Dans le contexte du ministère fédéral étudié, ayant ses bureaux à Moncton, la proportion de francophones était l'inverse de celle observée dans la grande région de Moncton à l'époque, les postes de ce ministère considéré comme devant être occupés par des personnes bilingues, les francophones étaient ainsi surreprésentés (*Ibid.* 165). Toujours selon LeBlanc, la politique de la langue en milieu de travail contribuerait tout de même « au maintien de la domination de l'anglais comme langue de travail et, par le fait même, au maintien de certaines inégalités entre anglophones et francophones » (M. LeBlanc 2008, 89-90). La place de l'anglais est donc toujours prépondérante dans le contexte sociolinguistique des

francophones, en particulier pour ceux et celles vivant dans le sud-est du Nouveau-Brunswick aujourd'hui.

Si le terme « schiak » apparaît pour la première fois orthographié ainsi dans le journal *L'Évangéline* en 1963, le mélange de codes linguistiques en Acadie est plus ancien que cette occurrence (Boudreau 2012, 99). L'exemple de « pas yet » et « vous too » ont déjà été donné comme étant énoncé au 17^e siècle par des Acadien.nes, mais Boudreau note aussi qu'on pouvait lire dans *Le Moniteur acadien* en 1883 que les gens du sud-est du Nouveau-Brunswick parlent « un mélange bizarre de français et d'anglais » (Boudreau 2011, 90; 2009, 445). Ainsi, Boudreau rejette l'idée reçue voulant que le mélange de codes soit le résultat de l'urbanisation récente, le mélange étant effectivement « ancré dans l'héritage acadien » (2009, 443). Selon l'idée reçue, les Acadien.nes auraient ainsi parlé une langue pratiquement exempte d'emprunts et leur migration vers la ville, endroit majoritairement anglophone, aurait grandement influencé leur façon de parler.

L'étymologie populaire du mot « chiac », rapportée dans la littérature, le décrit comme une déformation du nom de la municipalité de Shediac, située à proximité de la ville de Moncton (Perrot 1995a, 81). Cette explication est récurrente dans le temps, mais il n'y a pas particulièrement de preuves pouvant prouver cette étymologie (King 2008, 138).

Le chiac dans la littérature scientifique

Depuis la thèse de Perrot, rédigée en 1995, les travaux dédiés au chiac se sont multipliés, bien que les études dévouées à la description de sa structure restent plutôt rares. Avant ce travail, la thèse de Marie-Marthe Roy avait aussi exploré un phénomène qui est aujourd'hui largement associé au chiac dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, c'est-à-dire l'emprunt des connecteurs anglais *but* et *so* dans ce que Roy appelle délibérément le « français de Moncton » (1979), l'utilisation du terme « chiac » étant encore minoritaire et largement péjorative à l'époque. Cet emprunt des connecteurs anglais est aujourd'hui attribué au chiac dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Cependant, comme le souligne Ruth King, le chiac n'est pas particulièrement différent des autres variétés de français parlées dans les différentes régions des Maritimes en ce qui concerne l'emprunt à l'anglais (2008). Sa particularité principale résiderait dans le fait que le chiac possède son propre nom, puisque ses phénomènes linguistiques de mélange de codes et d'alternance codique seraient similaires à ceux qui se produisent dans d'autres variétés de français en situation minoritaire des provinces à proximité (Boudreau 2012). Pour revenir brièvement à l'étude de Roy, il est possible

de faire le parallèle avec l'étude récente de Fritzenkötter sur les productions linguistiques d'adolescents à la Baie-Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse où les connecteurs *but* et *so* sont en alternance avec leur variante française « mais » et « ça fait que » (2017, 115).

Les comparaisons qu'il est possible de dresser pour le chiac et le français du sud-est du Nouveau-Brunswick sont donc celles des variétés de français de la Nouvelle-Écosse (Flikeid 1997; Comeau 2005; 2019; Fritzenkötter 2014; 2017), de l'Île-du-Prince-Édouard (King 2000; Ryan 2003) et, à un certain degré, celle des communautés francophones de Terre-Neuve (King 1989; Brasseur 2007). Il est intéressant de noter que ces corpus ne sont pas en totalité formés de locuteurs et locutrices adolescentes comme peuvent l'être les corpus parlés du chiac de Perrot (1995b) et de Young (2002). Gérin et Phlipponeau remarquaient déjà en 1984 qu'il était nécessaire d'effectuer de la recherche sur le chiac auprès de groupes sociaux et contextes variés, pourtant les études dont nous disposons concernent encore largement les locuteurs et locutrices de moins de trente ans.

Perrot a ensuite poursuivi les analyses et les descriptions de la structure du chiac qu'elle décrit comme marquée par la « stabilisation : les éléments d'origine anglaise sont pour la plupart récurrents et leurs modes d'appropriation réguliers et prévisibles » (Perrot 2005, 7). Cormier, quant à elle, remarque qu'il en est tout autrement pour les représentations des locuteurs et locutrices du chiac (2010, 105). Ils et elles reconnaissent généralement certains principes de base, mais les réflexions à ce sujet sont assez diverses dans son corpus (Ibid.). Certains considèrent que chaque locuteur du chiac peut développer sa propre « norme individuelle » et faire des choix parmi ses ressources linguistiques multiples dans le contexte urbain et bilingue de Moncton (Ibid. 106-107). Plus récemment, l'analyse du trajet de différents emprunts dans le chiac a permis à Perrot (2014) d'en relever le maintien ou l'obsolescence. D'autres locuteurs et locutrices considèrent, au contraire, que le chiac est plutôt aléatoire et qu'ils parleraient même « half anglais half français » (Boudreau et Perrot 1994, 276). Cette réflexion sur la langue parlée va généralement de pair avec une dépréciation de celle-ci et le sentiment d'insécurité linguistique rattachée à une variété de langue perçue comme illégitime (Ibid.).

Les autres travaux sur le chiac concernent, entre autres, les attitudes que les francophones de l'Acadie, mais aussi d'ailleurs, ont vis-à-vis du chiac. Les attitudes face à cette variété de français sont révélatrices des différentes idéologies linguistiques ayant cours dans la francophonie canadienne. Ces idéologies teintent l'insécurité linguistique et/ou la revendication que ses locuteurs

et locutrices expérimentent au quotidien par rapport à leur variété de français. Keppie (2002, 103) suggère que le chiac est largement une variété de langue utilisée au sein d'un groupe familial. Il est considéré comme « souvent » acceptable entre amis alors qu'il ne l'est qu'à 10,7 % devant ses supérieures au travail (Ibid.). La question du contexte d'utilisation en fait une ressource prise parfois par les migrants francophones dans la grande région de Moncton qui voient le chiac comme garant d'une entrée dans des réseaux de francophones locaux (Violette 2010). Le chiac devient ainsi une ressource donnant accès à une certaine identité acadienne et francophone qui leur permettrait de faire partie de ce groupe (Ibid.). Alors que ce contexte d'utilisation du registre ne change pas beaucoup dans l'étude de Voisin, elle note que les personnes parlant le chiac en sont davantage fières qu'elles ne pouvaient l'être quelques années auparavant (2016, 111). Bien que plusieurs artistes aient utilisé le chiac, non seulement à l'oral dans leurs chansons, mais aussi à l'écrit dans leurs poèmes et leurs romans, le chiac est tout de même toujours considéré comme une langue parlée plutôt qu'écrite (Ibid.).

Dans son mémoire dédié au rapport qu'entretiennent différents personnages dans le roman *Pour sûr* de France Daigle au chiac (écrivaine acadienne, originaire de Moncton) Trerice conclue que « les personnages parlent chiac, se préoccupent de la question de la langue et s'interrogent constamment sur la légitimité et la qualité de celle-ci par rapport à la norme, donc le roman est un miroir de la réalité sociolinguistique du sud-est du Nouveau-Brunswick » (2016, 89). Les œuvres littéraires sont ainsi des sources écrites qui témoignent de la structure perçue et réelle du chiac à l'oral. La question du chiac dans les œuvres littéraires pose aussi plusieurs problèmes au niveau de la traduction, car le style d'écriture que procure un code mixte comme le chiac demande une part importante de créativité pour rendre compte de ces particularités lorsque par exemple, ces œuvres sont traduites en anglais (Biahé 2011). Biahé, par exemple, fait appel à l'utilisation de plus d'un registre ou niveau de langue pour traduire une œuvre écrite en chiac afin de respecter « l'hétérogénéité langagière et linguistico-culturelle » inhérente à ce qu'il décrit comme un parler hybride (2017, 264). Ainsi, le chiac est de plus en plus documenté sous ses différents aspects.

Description

Il existe quelques corpus du chiac parlés ainsi qu'écrits qui ont permis d'en faire une description linguistique, en particulier au niveau lexical et morphosyntaxique, mais aussi phonologique. Le chiac est décrit comme l'utilisation d'emprunts à l'anglais dans une matrice française (Perrot 2001).

Le caractère francophone du chiac est davantage réaffirmé autant chez les locuteurs et locutrices que dans les travaux récents portant sur sa description (Boudreau et Perrot 2010; Perrot 2014). Perrot mentionne aussi dans un article antérieur que le chiac « se défini[t] dans un rapport à la fois de rejet et d'intégration à l'acadien traditionnel (la langue des ancêtres), au français “standard” (la norme scolaire), mais surtout à l'anglais, la langue dominante » (1995a, 80). Il s'agissait précisément de ce rapport au français acadien qu'il fallait contextualiser dans la section précédente de ce travail. Plusieurs éléments du français acadien traditionnel sont ainsi utilisés en chiac, notamment au niveau de la morphologie des verbes.

Mélange de codes

Le chiac est d'abord et avant tout reconnu en linguistique pour ses emprunts à l'anglais dans une perspective de mélange de codes linguistiques (code-mixing) et dans une moindre mesure d'alternance codique (code-switching) (voir Poplack 2000), le locuteur pouvant ainsi passer d'un syntagme exprimé en français à un autre exprimé en anglais. Muysken et Nijmegen réunissent d'ailleurs l'alternance codique au sein du mélange de codes en déclinant celui-ci en trois processus distincts qui peuvent se manifester simultanément :

- Insertion of material (lexical items or entire constituents) from one language into a structure from the other language
- Alternation between structures from languages
- Congruent lexicalization of material from different lexical inventories into a shared grammatical structure (Muysken et Nijmegen 2000, 3)

Pour eux, l'alternance fait donc partie du mélange de codes et se retrouve illustrée dans le sous-phénomène d'alternance propre au mélange de codes linguistiques (2000, 4). En chiac, les phénomènes d'insertion et de lexicalisation sont prépondérants, bien que l'alternance ait aussi lieu parfois (Boudreau et Perrot 1994; Perrot 1995b; 2005; 2006; 2014; Young 2002; Chevalier 2007; Thibault 2011). L'alternance codique est par exemple plus commune dans les variétés de français minoritaire de l'Ontario (Mougeon 1998; Thomas 2013). On peut noter deux exemples de code-mixing qui proviennent plus ou moins de la même époque, le premier provient de la région Ottawa-Hull et l'autre qui provient du corpus de Perrot dans la grande région de Moncton.

« b. Les français apprennent l'allemand parce que *they have to deal with them* économiquement là. (PX/I084) » (Poplack 1988, 59)
 « L1 heu je *figure* c'est *right because* si qu'i m'en donneraient je la *blow*-erais yinque / pour des *stupid* affaires » (Perrot 1995b, 8)

L'insertion d'emprunts à l'anglais est bien représentée dans l'exemple provenant du corpus de Perrot alors que l'on retrouve une unité syntaxique complète en anglais dans l'extrait provenant du corpus d'Ottawa-Hull chez Poplack. Plus récemment, Thibault relève le phénomène d'insertion d'éléments lexicaux anglais dans le chiac du groupe de rap Radio Radio :

« 3.3 « Ch't'avais dit, ch'te l'dis / Ch'te l'dirai *back* »

3.4 « Si t'*agree* pas avec moi / Tu peux avoir une *heart attack* » (Thibault 2011, 44, les emprunts en italique sont de moi)

Évidemment, ces différentes formes de mélange de codes ne sont pas exclusives aux communautés mentionnées. Non seulement, il est tout à fait possible de retrouver du mélange de codes en français de l'Ontario :

« (2) a. Il y avait une *band* là qui jouait de la musique *steady*. pis il y avait des *games* de *ball*. pis ... ils vendaient de l'*ice cream*, pis il y avait une grosse *beach*. le monde se baignait. (M. L.18S8) » (Poplack 1988, 58)

Quant à lui, le chiac est constamment décrit comme se trouvant sur un continuum allant du discours le plus anglicisé au moins anglicisé (Perrot 1995a, 79; 2006, 148; Boudreau et Perrot 2010). Il est possible d'y retrouver de l'alternance codique dans le discours de certains locuteurs et certaines locutrices :

« L2 mes parents m'achèteront pas des hardes *well* / si c'est comme / des *special occasionS* là comme *my birthday* / c'est la *only time* qu'i m'achetont des *jeanS* or *something* / but heu *any other time I go buy it yourself* » (Perrot 1995b, 8)

Ce mélange de codes n'est pas réservé aux communautés francophones minoritaires de l'Amérique du nord, mais se retrouve aussi dans des communautés hispanophones des États-Unis (Poplack 1988) et des populations multilingues du Cameroun (Biahé 2017) par exemple. Le chiac est ainsi un registre construit selon un assemblage particulier, majoritairement français, mais teinté d'éléments lexicaux anglais. C'est cet assemblage qu'il faut garder en tête pour comprendre la structure du chiac plutôt que d'aborder ses éléments constitutifs séparément.

Éléments phonologiques

Il est tout d'abord important de mener un survol des éléments phonologiques que l'on peut attribuer au chiac, mais qui sont traditionnellement associés au français acadien traditionnel¹. Daniel Omer (Dano) LeBlanc, créateur d'Acadieman, « le first superhero acadien » a rédigé un lexique sur son site internet pour informer le public intéressé du sens des mots utilisés par Acadieman dans ses dessins animés (D. O. LeBlanc 2010)². On peut y lire entre autres les mots *Djable* (diable) [dʒɔb], *Hamais* (jamais) [hamɛ], *Tchindre* (« tiendre » pour tenir) [tʃɛ̃dr] ou encore *Houmard* (homard) [humɔr] (Ibid.).

Le mot *Djable* [dʒɔb] est un exemple d'affrication qui peut se produire en français acadien avec les phonèmes [dj] et [g] (Motapanyane et Jory 1997, 9; Péronnet 1989, 8). Effectivement, le phonème [dj] de *diable* devient alors [dʒ], il en va de même dans le mot *Guerre* [gɛ:r] qui peut se prononcé [dʒɛ:r] (Motapanyane et Jory 1997, 8).

Pour ce qui concerne le mot *Tchindre*, la palatalisation est fréquente pour les phonèmes [tj] et [k], là où [tjɛ̃dr] se prononce finalement [tʃɛ̃dr] comme dans l'exemple du lexique de Dano LeBlanc (Dubois 2005). Le phonème [k] peut aussi se réaliser comme [tʃ], un exemple probant de ce phénomène se produit dans la chanson de Georges Belliveau et Arthur Comeau *Grand verre de tchekafaire* (« un grand verre de quelque affaire »). Le mot *Tchindre* est transcrit phonétiquement avec un « r » roulé [r], car son usage est répandu dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, contrairement à sa variante grasseyée [R], commune en français laurentien par exemple (Motapanyane et Jory 1997, 8). Le mot *jamais* est écrit *Hamais*, car le [ʒ] est occasionnellement prononcé [h], le h aspiré est d'ailleurs très fréquent dans des mots comme *haut* ou *dehors* (Lucci 1972, 109).

Dans le cas de *Houmard* [humɔr], il s'agit du phénomène d'ouïsme qui se produit en français acadien. Les phonèmes [ɔ] et [o], respectivement le « o ouvert » et le « o fermé », se réalisent comme un [u] lorsqu'elles sont suivies d'une consonne nasale comme [m] dans l'exemple ci-haut

¹ Arrighi fait d'ailleurs remarquer que certains corpus du français acadien peuvent parfois être étudié sur de longue période (Arrighi 2014, 112). Les dates de publication des articles ne renvoient donc pas à l'étude d'une variante récente de la langue, mais de productions linguistiques plus anciennes. L'étude de Motapanyane et Jory renvoie d'ailleurs à un corpus plus ancien que 1997, mais certains traits sont encore en usage aujourd'hui.

² De manière intéressante, Acadieman s'exprime en chiac et met de l'avant le mélange de codes linguistiques, le lexique de Dano LeBlanc, cependant, met de l'avant des mots du lexique du français acadien dans une perspective de mettre en valeur cet héritage linguistique plutôt que de le glorifier par exemple (Arrighi 2011, 115), ce qui est arrivé souvent dans l'histoire des représentations linguistiques en Acadie pour lier le français acadien au français parlé en France (Boudreau 2009).

[humər]. Le mot *homard* en français acadien combine donc plusieurs phénomènes phonologiques caractéristiques comme le h aspiré et l'ouïsme. Dubois énonce aussi les exemples de *pommier* [pəmje] et de *bonne* [bɔn] qui deviennent respectivement [pumje] et [bɔn] (Dubois 2005, 90). Il est aussi possible de noter que LeBlanc a mis le mot *Déshonneur* dans son lexique et il s'agit du même phénomène phonologique. Une autre prononciation caractéristique du français acadien est la suite de phonèmes [war] qui se réalise plutôt en tant que [wɛ:r] dans différents mots comme *voir* [vwɔr] qui devient alors [wɛ:r] (Lucci 1972, 86). D'ailleurs, un forum de discussion pour parler d'enjeux politiques en Acadie a eu lieu pendant l'été 2019 à Moncton, lors du Congrès Mondial Acadien, le nom du forum en question jouait sur cette prononciation acadienne. En effet, le Grand Parle-ouère était ainsi une invitation à s'exprimer « *Parle-voir!* » mais aussi un jeu de mot avec le terme *parloir* qui était traditionnellement un endroit où l'on discutait.

Le français acadien comporte parfois des traits qui sont relativement partagés parmi la francophonie nord-américaine. Par exemple, la prononciation des pronoms masculins de la 3^e personne du singulier se réalise généralement en [i] ou [j], si celui-ci se trouve devant une consonne ou une voyelle (King 2000, 47; Péronnet 1989, 142). Le même phénomène se produit avec les pronoms féminins qui se retrouvent sous la forme [a] devant une consonne et [al] devant une voyelle (Péronnet 1989, 142). Toutefois, le français acadien comporte une forme supplémentaire qui ne se retrouve pas en français laurentien. Il s'agit de la forme *yelle* [jel] qui alterne avec la forme *elle* [ɛl], en particulier en position de complément à la phrase (Beaulieu et Balcom 1998, 13).

Pour ce qui concerne le chiac, plus spécialement les emprunts qui sont faits à l'anglais, ils sont très souvent non-intégrés au système phonologique du français. C'est-à-dire qu'ils conservent totalement la phonologie de la langue d'origine, ils sont prononcés de la façon qu'ils le seraient en anglais dans ce cas-ci. Ameur les décrit comme « des unités prises telles quelles dans les langues pourvoyeuses » (Ameur 2007, 191) or, il n'y a qu'une seule langue pourvoyeuse dans le cas du chiac. Biahé poursuit en paraphrasant Ameur en précisant qu'il y a un « degré zéro d'adaptation dans la mesure où les termes sont proposés sous leur forme native sans aucune modification » (Ibid.). Pour représenter les emprunts non-intégrés, Biahé donne l'exemple du mot *boyfriend* en chiac comme respectant la phonologie de la langue pourvoyeuse, l'anglais (Biahé 2017, 64). Dans le lexique de LeBlanc, il est possible de citer le mot « right » qui est largement utilisé en chiac et qui conserve la phonologie de l'anglais (Perrot 1995b, 89). La deuxième catégorie d'emprunts est

la catégorie des emprunts intégrés où la phonologie du mot est adaptée à la langue qui l'a emprunté (Ibid.). Biahé ne donne pas d'exemples pour directement représenter cette catégorie, mais le mot *parker*, un emprunt partagé dans la francophonie canadienne peut en faire partie et il est présent dans le lexique de LeBlanc (2010). Il est tout de même nécessaire de signaler que celui-ci peut être non-intégré dans le contexte particulier du français à Moncton, comme dans l'exemple de *parking* dans le corpus de Perrot (Perrot 1995b, 150).

Éléments morphosyntaxiques

L'un des éléments les plus remarquables en chiac est l'assimilation des verbes empruntés à l'anglais à la conjugaison française, ils font systématiquement partie du premier groupe (King 2008, 171-72). Ces emprunts se termineront donc par *-er* et la conjugaison suivra celle qui existe pour les verbes de ce groupe. Ces verbes empruntés pourront ainsi avoir la flexion *-ont* au présent ou *-iont* au passé qui sont très répandues pour les pronoms de la troisième personne du pluriel en français acadien (Dubois 2005, 91; King 2013, 103). Les éléments morphosyntaxiques significatifs du chiac sont pour beaucoup attribuables au français acadien traditionnel. Traditionnellement, le seul auxiliaire utilisé est l'auxiliaire « avoir » et ce, même avec des verbes qui utilisent l'auxiliaire être en français normatif. Ces caractéristiques peuvent se combiner comme dans l'exemple de Trerice : « ils aviont venu » (2016, 29). Cette terminaison pouvait se retrouver jadis à la première personne du singulier « je -ons », mais elle est largement obsolète aujourd'hui dans le sud-est du Nouveau-Brunswick (King 2013, 103). Elle se retrouve encore dans le discours de certains locuteurs et locutrices de la Baie-Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse (Ibid.). L'auxiliaire « être » est généralement utilisé dans sa seule fonction de copule, c'est-à-dire qu'il définit le sujet, comme dans « je suis fatigué » (Dubois 2005, 91).

En français acadien, il existe une régularisation dans les formes de différents verbes irréguliers du français normatif. Les locuteurs et locutrices utilisent ainsi les verbes sous leur forme à l'infinitif pour ensuite y affecter une flexion en continuité avec les autres flexions standards qui sont reliées aux verbes de ce groupe verbal (Dubois 2005, 91). Trerice donne en exemple les verbes *faire*, *aller* et *boire* sous les formes « vous disez » (dites), « que je faise » (fasse) ou encore « vous boivez » (buvez) (2016, 29). Une autre particularité morphosyntaxique du français acadien réside dans la construction de certaines de ses formes de phrases interrogatives. En effet, la particule *-ti* sera ajoutée afin de former une question alors qu'il s'agit de l'inversion du verbe et du pronom qui est

attendue en français normatif. Trerice paraphrase King en donnant en exemple les phrases « Il va ti partir bientôt? » et « Ils venont ti plus te visiter? » (King 2013, 64; Trerice 2016, 29). La seconde phrase combine aussi la flexion en *-ont* du verbe « venir » à la troisième personne du pluriel au présent. Toutefois, une autre phrase qu'ils proposent « Je te l'ai ti point dit? » utilise la négation en « point » plutôt qu'en « pas », ce qui est d'usage en Nouvelle-Écosse et non dans le sud-est du Nouveau-Brunswick (Fritzenkötter 2017).

Éléments lexicaux

Les emprunts lexicaux sont la caractéristique principale distinctive du chiac évoquée dans la littérature. Suivant l'étude de Perrot, Trerice les a regroupés en six catégories principales, elles-mêmes redistribuées en sous-groupes d'emprunts (Trerice 2016, 30-34; Perrot 1995b). Ces auteurs y relèvent entre autres la catégorie des noms, des adjectifs, des verbes, des adverbes, des conjonctions et prépositions ainsi que celle des expressions toutes faites, des marqueurs discursifs et des jurons. Parmi les noms, certains sont répandus à travers la francophonie dans les domaines tels que le sport, la musique et les vêtements : *badminton*, *tee-shirt*, *country* (Perrot 1995b, 77). D'autres emprunts sont seulement communs aux francophones nord-américains : *fun*, *gang*, *stuff* et *toaster* par exemple (75-76). Les autres emprunts nominaux sont généralement propres au chiac ou plutôt aux variétés de français en situation minoritaire des Maritimes : *curfew*, *toothpick* et *phone* pour n'en nommer que quelques-uns (Ibid.). Les termes liés à la famille et à la vie acadienne quotidienne sont habituellement en français ou en français acadien (Keating 2011, 36; Perrot 1995b, 78; Young 2002, 110), comme c'est le cas pour certains termes de parenté comme *mame* (maman) et *mémère* (grand-maman) qui sont répandus par exemple. Cependant, lors du terrain, il est avéré que plusieurs locuteurs et locutrices utilisent aussi les termes *dad* et *mom* en alternance avec les variantes acadiennes.

Les emprunts d'adjectifs sont courants en chiac, de ce nombre il est possible d'évoquer les suivants : *cool*, *awesome*, *prime*, *large*, *bright* et *tight* (Perrot 1995b, 106; Young 2002, 116). Certains d'entre eux sont parfois partagés par la francophonie nord-américaine. Comme je l'ai déjà évoqué les verbes empruntés à l'anglais en chiac portent les flexions des verbes du premier groupe en français *-er* (King 2008, 171-172). Les verbes pronominaux français sont parfois remplacés par leur équivalent anglais, l'un d'entre eux *worry*-er (s'inquiéter) est d'ailleurs emblématique du chiac, souvent évoqué sous l'expression « Worry pas ta brain ! » (Perrot 1995b, 135). Les verbes

qui se construisent sous une forme réflexive en français utilisent souvent leur variante à particule en anglais : *se rendre compte* devient *finder out* et *se terminer* devient *ender up* (Chevalier et Long 2005). Les adverbes empruntés en chiac sont multiples, mais deux d'entre retiennent particulièrement l'attention en raison de leur fonctionnement : *back* et *right*. Cependant, les adverbes français en *-ment* sont aussi très productifs et peuvent alterner dans certains cas avec leur contrepartie anglaise en *-ly* (Perrot 1995b, 277; Young 2002, 120). Les adverbes *back* et *right* sont très utilisés en chiac, *back* pouvant conserver le sens qu'il porte en anglais « Je viens back dans une heure » (Young 2002, 203), mais aussi véhiculer le sens de la répétition d'une action « je vais back le watcher » (Perrot 2014, 209). *Right* tant qu'à lui, se réalise comme un intensif qui a un sens très proche de « vraiment » en français : « C'est right beau » (King 2008, 154). Le slogan des jeux de la francophonie canadienne Moncton-Dieppe en 2017 avait d'ailleurs fait scandale en adoptant le slogan « Right fiers ! », expression pourtant répandue dans la variété de français locale (Radio-Canada 2017).

Les deux dernières catégories d'emprunts sont les conjonctions et les prépositions ainsi que les expressions toutes faites. Les connecteurs *but* et *so* dont j'ai parlé précédemment (Roy 1979) sont particulièrement communs en chiac. Perrot affirme même que chez certains locuteurs et locutrices leurs variantes françaises ne sont plus en usage, du moins dans son corpus, et ce, toujours dans le contexte d'utilisation reconnu au chiac bien évidemment (2014, 203). D'autres conjonctions et prépositions sont par exemple *about*, *on*, *off*, *out* et *up* (Young 2002, 129-131). En ce qui concerne les expressions toutes faites, les marqueurs discursifs et les jurons on peut recenser « all over the place », « une habit out of it », des interjections comme *whatever* et *well* et plusieurs insultes proviennent de l'anglais en chiac : *fuck*, *piss off* et *motherfuckers* (King 2008, 147; Chevalier 2002, 1; 2008, 90; Kasparian et Gérin 2005, 131). Il est nécessaire de réitérer que le contexte nord-américain de la proximité des locuteurs du français au Canada avec le domaine linguistico-culturel étatsunien et anglo-canadien favorise l'emprunt de certains traits lexicaux à travers les différentes communautés francophones. Cela explique en partie que certains des emprunts présentés précédemment puissent se retrouver ailleurs dans le discours de locuteurs francophones, en particulier en situation minoritaire dans les Maritimes.

Dans ce chapitre, j'ai brossé un portrait de ce qu'est le chiac en termes de fonctionnement linguistique. Ce fonctionnement comporte une part d'emprunts lexicaux à l'anglais qui fait la

particularité emblématique du chiac, mais aussi de phonologie principalement héritée du français acadien traditionnel. La place faite aux emprunts à l'anglais dans le chiac est représentée ici de manière à montrer ce qui est traditionnellement décrit lorsqu'il est question du chiac comme mélange structurée de français et d'éléments empruntés à l'anglais. Ainsi, le chiac se situe aussi sur un continuum d'anglicisation de son lexique en plus de partager un environnement linguistique avec le français standard, le français acadien traditionnel et l'anglais, langue majoritaire dans la région de Moncton. Ces divers éléments me permettront de comparer la description faite par les participants et participantes à cette étude avec la description qui en est faite dans la littérature scientifique.

Insécurité linguistique

Les emprunts à l'anglais sont souvent une source d'insécurité linguistique pour les locuteurs et les locutrices francophones en Amérique du Nord, car ils sont historiquement dévalorisés, symboles associés à l'assimilation au groupe majoritaire anglophone. Cette idée fut d'ailleurs largement partagée par l'opinion publique et massivement répandue dans les médias au cours de l'histoire acadienne :

C'est surtout le mélange de langues, appelé plus tard le chiac, qui sera critiqué dans les textes de L'Évangéline et ensuite de L'Acadie Nouvelle, variété perçue comme le symbole par excellence de l'aliénation culturelle et de l'assimilation à l'anglais (Boudreau et Urbain 2013, 41).

L'insécurité linguistique se manifeste lorsqu'un locuteur, ici francophone, devient incertain du français qu'il utilise alors que cette langue est sa première langue apprise. Matthieu LeBlanc fait d'ailleurs un retour détaillé sur l'historique de cette notion dans le domaine de la linguistique qui débute avec les travaux de Labov (2010, 20-25). Labov a remarqué entre autres les écarts entre ce que les locuteurs croyaient prononcer et leurs pratiques réelles en étudiant les changements linguistiques qui s'opéraient à New York dans les années 60. Labov a noté les diverses manifestations de l'insécurité linguistique qui, en dehors de l'hypercorrection, sont aussi très nombreuses :

[L]es fluctuations stylistiques, l'hypersensibilité à des traits stigmatisés que l'on emploie soi-même, la perception erronée de son propre discours, tous ces phénomènes sont le signe d'une profonde insécurité linguistique chez les locuteurs de la petite bourgeoisie (Labov 1976, 200)

Bourdieu notera sensiblement la même chose quelques années plus tard à propos de l'insécurité linguistique qui serait particulièrement présente chez la petite-bourgeoisie. En effet,

leur sensibilité spécialement vive à la tension du marché et, du même coup, à la correction linguistique, chez soi et chez les autres, qui les pousse à l'hypercorrection atteint son paroxysme dans les occasions officielles, engendrant les « incorrections » par hypercorrection (1982, 84).

Cette petite-bourgeoisie, totalement consciente de la norme de la langue et tout aussi consciente de sa propre variété de la langue est ainsi poussée à l'hypercorrection alors qu'elle tente parfois vainement d'adopter les pratiques des classes dominantes. Michel Francard note d'ailleurs que ce sentiment d'insécurité linguistique est particulièrement présent dans la francophonie où la langue française s'est peu à peu imposée « comme langue de culture et de grande diffusion » depuis le Moyen Âge en Europe et ailleurs depuis la colonisation (1997, 172). Francard a aussi contribué à rendre compte du fait que le système scolaire était l'un des principaux vecteurs de l'insécurité linguistique, car il développe « à la fois la perception des variétés linguistiques et leur dépréciation au profit d'un modèle mythique et inaccessible (le français standard, le français normé) » (1993, 13). Ainsi, en dénigrant la variété (celle parlée par les élèves) et en l'opposant à un modèle qui les subsume, l'élève peut développer un sentiment d'insécurité alors qu'il est conscient de ne pas totalement maîtriser cette norme, surtout à des moments où cette norme serait à prioriser.

La place de l'institution scolaire dans le sentiment d'insécurité en Acadie est assez importante et se retrouve aussi dans le discours des participants et participantes de cette étude. Des études menées expressément dans le but de relever les effets du système scolaire sur la perception du français parlé par les élèves en situation minoritaire francophone au Canada ont été menées dans les années 80 et 90 (surtout en Ontario et au Nouveau-Brunswick). Or, dans les communautés acadiennes le français standard était « perçu comme une langue maniérée et déplacée » et cette attitude pouvait finalement se traduire par une aversion pour le français chez l'élève qui ressentait de la frustration face à celle-ci (R. Leblanc 1985, 73). Alors que les réflexions autour de la langue et de la pédagogie à adopter dans l'enseignement de cette langue s'étaient affairées à donner plus de place à une approche descriptive de la langue, qui limiterait le sentiment d'insécurité linguistique vécu par les élèves, « l'enseignement du français [dans le sud-est du Nouveau-Brunswick] reste fondé sur une approche normative » (Boudreau et Perrot 2005, 13). Il est utile de rappeler que les emprunts à l'anglais sont plus fréquents dans le sud-est du Nouveau-Brunswick puisque les francophones y sont en situation minoritaire avec la population anglophone. La place inégale du français et de l'anglais dans le quotidien des francophones de la région influence aussi le sentiment d'insécurité linguistique vécu par ceux-ci. Dans ce cas précis, Calvet ajoutait à l'insécurité linguistique, qui peut se vivre au sein d'une même langue et de ses variétés, les rapports interlinguistiques :

« En d'autres termes, l'insécurité peut aussi bien résulter de la comparaison de son parler avec le parler légitime (et nous avons alors ici un problème de forme linguistique dans le cadre d'une même langue [intralinguistique ou formelle]) que du statut linguistique accordé à ce parler et intériorisé par le locuteur (et nous avons alors un problème de statut linguistique qui résulte de la comparaison avec le statut d'une autre langue [interlinguistique ou statutaire]) (1999,160) »

Ce phénomène a été démontré par exemple en Acadie dans les nombreuses études sur l'insécurité linguistique chez les jeunes faites par Lise Dubois et Annette Boudreau dans les années 90 (1991, 1992, 1993). Elles « ont montré qu'il existait, chez les jeunes du secondaire, un lien de causalité entre le degré d'exposition à la langue dominante, l'anglais, et le taux d'insécurité linguistique, lequel serait plus élevé chez les locuteurs du sud-est de la province » (M. LeBlanc 2010, 25).

Chapitre 3 – Méthodologie

Lors de ce projet de recherche, les objectifs poursuivis ont changé devant la réponse spontanée des participants et participantes sur place et des limites d'accès aux milieux qui étaient ciblés au départ. Dans la littérature, le chiac semble être principalement utilisé chez des jeunes locuteurs. Cependant, les francophones de la grande région de Moncton à qui j'ai adressé la parole en arrivant sur le terrain semblaient plutôt unanimes à considérer que le chiac n'était pas une question de génération. Le fait de rechercher si les personnes âgées s'exprimaient en chiac ne semblait ainsi plus être une question aussi pertinente. Il s'agissait dorénavant de la façon dont ces gens le décrivaient qui était plus intéressant, car ceci variait grandement d'une personne à l'autre. Dans ce chapitre, je parlerai du contexte dans lequel les données ont été recueillies et par quelles méthodes elles l'ont été. Ensuite, nous verrons comment les participantes et participants ont été renseignés sur la recherche afin de savoir s'ils souhaitaient participer.

Présentation du terrain ethnographique

Le premier objectif de recherche concernait les pratiques langagières des aînés et aînées francophones de la région de Moncton. Il s'agissait d'explorer l'éventualité que non seulement les jeunes, mais aussi les francophones plus âgés de la région parlaient chiac. Pour répondre à cet objectif, il avait été proposé d'avoir près d'une vingtaine de participants âgés de plus de 60 ans ainsi que des informateurs pertinents quant à la recherche, tout âge confondu. Il est entendu ici que la participation d'informateurs plus jeunes était tout aussi pertinente puisque la catégorie « jeune » est quant à elle assez restreinte, il faut entendre des locuteurs mineurs, de moins de 19 ans donc (âge de majorité du Nouveau-Brunswick). Les informateurs de Perrot avaient par exemple moins de vingt ans lors de la recherche (1995b), ils sont donc dans la quarantaine aujourd'hui. Leurs pratiques langagières seraient pertinentes aux objectifs de recherche puisqu'ils ont eux-mêmes parlé chiac à un moment de leur vie et qu'ils ne font plus partie de la tranche d'âge qui était à l'étude au départ. Une démarche similaire avait d'ailleurs été menée dans le documentaire *Éloge du chiac – Partie 2* (Cadieux 2009) où la réalisatrice a recontacté les gens qui avaient participé au documentaire de Michel Brault cinquante ans auparavant (Brault 1969). Le premier documentaire en 1969 avait rassemblé des élèves adolescents dans une classe pour les faire parler du chiac et des

langues dans leur quotidien à Moncton. Les opinions autour du chiac divergeaient déjà beaucoup, un mauvais français pour certains et simplement *leur* langue pour d'autres. En 2009, ils se retrouvent dans une nouvelle salle de classe, les opinions sont toujours aussi divergentes, mais ils les expriment moins directement. C'est principalement leur parcours de vie différent qui semble les façonner davantage, certains ont vécu dans la région de Moncton toute leur vie, d'autres sont par exemple déménagé au Québec et ont adopté des pratiques langagières plus proches du français laurentien. En 2002, Keppie souligne aussi que les répondants et les répondantes à son étude ne considèrent pas que les personnes âgées communiqueraient moins chiac que les plus jeunes, les deux catégories l'utiliseraient « plus ou moins souvent » (Keppie 2002, 102).

Pour ce projet, la collecte de données devait se faire par entrevue de petits groupes d'individus afin de limiter l'effet de la présence du chercheur sur les participants (Gadet 2003, 2). Le paradoxe de l'observateur sera discuté plus loin. La première section de l'entretien comportait une série de questions biographiques afin de susciter la conversation. La deuxième section de questions abordait la question de la langue, son utilisation et sa définition au quotidien. La méthode par petits groupes avait été choisie pour favoriser l'échange dans des entretiens semi-dirigés lors desquels les participants seraient enregistrés. Le recrutement de ces participants devait se faire par l'entremise de résidences de personnes âgées et à travers certaines associations du troisième âge francophone de la région de Moncton. Le principal terrain anthropologique projeté était ainsi des résidences pour aînés et aînées où il était prévu de mener les entretiens et de participer aux activités sociales de la résidence. L'observation participante aurait été faite principalement au sein même du bâtiment ou lors de sorties communautaires organisées par les pensionnaires.

Devant le refus ou l'absence de réponse de la part de cinq résidences pour personnes âgées francophones et bilingues de Moncton et ses environs et de la faible participation à travers des associations visées, le recrutement des participants a dû se faire autrement. Ce changement majeur au recrutement aura aussi apporté une modification à la population étudiée transformant ainsi quelque peu les objectifs de recherche. En effet, puisque la population de plus de 60 ans était difficile d'accès, les participants ciblés devaient maintenant être adultes et vivre dans la grande région de Moncton. De cette manière, un échantillonnage plus large et varié de locuteurs et locutrices seraient plus représentatif de la diversité des réalités des gens habitant un milieu urbain. Le chiac étant souvent associé à l'urbanité (Boudreau 2001, 93), celle-ci est aussi définie par une

multitude d'expériences différentes. Ces expériences diversifiées sont nécessairement forgées par les gens qui les vivent, ceux-ci sont ainsi d'âges variés, de genres variés, de classes sociales variés ainsi que d'origines géographiques variées. Ces gens ont cependant tous la ville de Moncton en commun ainsi que le français comme langue partagée et incidemment, ils sont tous en contact avec le chiac.

Les études descriptives précédentes avaient fait en sorte de recueillir des corpus auprès d'adolescents et d'adolescentes tout en s'assurant que la chercheuse ne soit pas présente lors des discussions entre eux. Les chercheuses en question ne faisant pas partie du groupe social des participants et n'étant pas acadiennes elles-mêmes. Elles ont ainsi laissé une fiche directrice avec les questions pertinentes, les jeunes ayant participé ont au maximum eu quelques contacts avec des assistantes de recherche qui elles étaient acadiennes (Perrot 1995b, 28; Young 2002, 16). Elles pouvaient ainsi limiter le paradoxe de l'observateur sur les pratiques de leurs participants et se rapprocher d'un usage langagier qu'ils et elles feraient au quotidien, leur but étant de se rapprocher du vernaculaire des adolescents (Labov 1966; 1978). Les jeunes qui ont participé à leur étude étaient bien évidemment informés que leur conversation serait enregistrée à des fins d'étude, mais pas pour une description de leurs pratiques linguistiques.

La méthode de recrutement fut donc celle du bouche-à-oreille à travers des rencontres fortuites lors d'événements francophones organisés à Moncton même. En effet, les soirées d'humour ont été des portes d'entrée particulièrement intéressantes pour l'étude du chiac. Les humoristes francophones à Moncton s'exprimant pour beaucoup en chiac, utilisent souvent les interactions interdialectales pour faire des blagues. Le discours métalinguistique et épilinguistique est courant dans l'humour francophone à Moncton et l'observation de ce milieu semblait être un terrain fertile pour recruter certains participants à une recherche linguistique.

Afin de pouvoir recruter des participants et des participantes plus âgées, plusieurs personnes ont été approchées à l'aire de restauration du centre commercial Champlain qui se trouve à Dieppe, tout juste à la limite de la ville de Moncton. Le centre commercial Champlain est situé de manière assez centrale à la grande région de Moncton, entre Dieppe et Moncton et à quelques minutes de transport de Riverview. Sa position géographique et son importance pour acquérir des biens de consommation en tout genre font en sorte qu'il est largement fréquenté autant par les francophones que les anglophones de la région. Plusieurs aînés fréquentent le centre commercial Champlain de

façon régulière, voire quotidienne, où ils se rencontrent à l'aire de restauration pour jouer à divers jeux de cartes et bavarder.

Les aléas des rencontres permettaient de recruter des gens intéressés à participer à la recherche. Le recrutement des participants étant fait par réseaux, chaque rencontre me permettait potentiellement de rencontrer de nouvelles personnes, mais faisant toujours partie de leur propre réseau social. Le recrutement s'est donc effectué par l'effet boule de neige. L'une des façons utilisées pour tenter de sortir de ces réseaux sociaux a été de rechercher des productions vidéoludiques en chiac sur internet. Les deux plateformes qui ont été privilégiées sont YouTube et Facebook où trois créateurs et créatrices ont été ciblées, car elles se définissaient comme s'exprimant en chiac ou des francophones de Moncton les avaient identifiés comme s'exprimant en chiac.

Le terrain ethnographique réalisé a donc ciblé des endroits publics ainsi que des commerces où se déroulaient des événements culturels en français. Par exemple, les soirées d'humours en français ont lieu dans divers bars de Moncton, elles sont habituellement organisées une fois par mois dans deux bars différents de la rue St-George et de la rue Main. Une autre soirée d'humour en français moins récurrente est aussi organisée au bar étudiant du campus de l'Université de Moncton. Ces soirées d'humour invitent principalement des humoristes amateurs qui pour la plupart viennent de la grande région de Moncton. Les humoristes viennent parfois de bien plus loin, en particulier du nord de la province, car les soirées d'humour en français sont assez rares au Nouveau-Brunswick. Les humoristes acadiens professionnels font donc aussi de l'humour en anglais, autant à Moncton, entre autres dans les mêmes bars où ils font de l'humour en français et ailleurs au Nouveau-Brunswick. Le terrain s'est ainsi concentré dans les municipalités de Moncton et Dieppe, spécialement à l'intersection de ces deux villes.

Collecte de données

Entretiens

Les entretiens ont été conduits dans des cafés ou directement à l'aire de restauration du centre commercial Champlain, une fois que les participants et participantes avaient été dûment informées que la recherche concernait le chiac et le français dans la région de Moncton. Le consentement des participants et participantes a été obtenu à l'écrit à l'aide du document soumis au Comité d'éthique de la recherche – Société et culture de l'Université de Montréal (CER-SC). Leur consentement était

redemandé au début de l'entretien afin de vérifier s'ils étaient toujours disposés à répondre aux questions de la recherche. En général, les entretiens ont été effectués dans un temps ultérieur à la première rencontre, ce qui leur permettait de bien réfléchir à leur future participation à la recherche. Un café, ainsi qu'un repas était offert aux participants sur place s'ils le souhaitaient. Finalement, treize entretiens individuels ont été menés et trois entretiens en dyade ont été faits. Dix-sept participants et participantes uniques ont passé un entretien semi-dirigé. Souvent, l'environnement ne permettait pas un enregistrement efficace, la qualité des enregistrements n'est pas toujours optimale. La recherche comportait une part d'observation participante, ainsi à certains moments les propos jugés importants de participants ayant dûment consentis ont été noté en notes de terrain. L'intention de réaliser les entretiens en groupe était de limiter l'interférence que ma présence causerait dans leurs productions langagières.

En effet, il était attendu que ma position de chercheur, d'autant plus venant du Québec, cause un certain malaise ou du moins brime l'utilisation du chiac de la part des locuteurs devant moi. La position de chercheur réfère à une position académique étroitement liée à l'institution scolaire. L'école, quant à elle, réfère, chez le locuteur francophone, surtout en situation minoritaire, au français standard et à la norme (Boudreau et Perrot 2005, 12). Le chiac, se trouvant plutôt à la marge des variétés du français, n'est pas attendu dans une interaction avec un locuteur d'une variété perçue comme standard. Étant moi-même locuteur du français laurentien, celui-ci est aussi perçu comme plus standard que le français acadien et ainsi plus standard que le chiac. Par conséquent, il est inévitable que les participants se soient, à un moment ou à un autre (voir tout au long de l'entrevue) adaptés à ma variété de français et aient adopté un registre différent que leur registre informel, pouvant être le chiac.

Le terrain ethnographique a été réalisé sur une période de près de six mois, ce qui signifie que dans le meilleur des cas, il était prévu que les participants et participantes passent une première fois en entrevue et que ceux et celles qui le désirent repassent une entrevue retravaillée selon leurs réponses ultérieures. Cette deuxième entrevue devait être plus informelle et potentiellement menée à une plus grande utilisation du chiac. Lors de cette deuxième entrevue, j'ai délibérément utilisé des formes potentiellement chiacs afin que mes interlocuteurs et interlocutrices puissent me corriger ou accepter ces formes. Dû à un délai dans l'obtention du certificat d'éthique, la durée de la collecte de données a été écourtée. Par conséquent, seulement deux participants ont effectué deux entrevues

semi-dirigés. Tout de même, bien qu'aucune conclusion ne puisse être portée par rapport à cette approche particulière, les données au niveau de la description linguistique restent pertinentes et seront discutées dans le chapitre de discussion. Une attention sera aussi portée sur le discours affecté et non-affecté par le déroulement de l'enregistrement chez le locuteur (Wilson 1987, 169). L'enregistreuse produit à quelques reprises des remarques et des réflexions qui sont en lien direct avec celle-ci, qu'il s'agisse du choix de registre langagier en raison de l'enregistrement (au même titre que la présence du chercheur) ou de remarques informelles sur la présence de l'enregistreuse.

Le schéma d'entretien contenait deux parties, les questions de la première partie étaient plutôt personnelles à visées biographiques, elles étaient légèrement inspirées de celles de Perrot (1995b), les participants et participantes de l'actuelle étude étant plus âgées, certaines questions étaient non pertinentes. La seconde partie de l'entretien comportait des questions générales sur la place du français et de l'anglais dans le quotidien des participants et des participantes. Deux questions concernaient directement le chiac, chacune d'entre elles comportaient des sous-questions qui tentaient de comprendre ce que ces gens entendaient quand ils parlaient du chiac. Les questions tentaient de situer les locuteurs du chiac en plus de définir la variété en elle-même (Annexe 1). Du fait de leur caractère semi-directif, les entretiens sont de durée variable, soit de quelques dizaines de minutes à plus de deux heures.

Certaines questions précises ont été ajoutées, en particulier dans le cas des créateurs et créatrices de contenus sur internet. Lors de leurs entretiens, des questions ont été posées en lien avec leur production, leur nature et leur but. Par exemple, il leur a été demandé ce qui les avait amenés à commencer à produire des vidéos sur internet. Ce qui a été le plus abordé était la langue dans laquelle leur production était réalisée et ce que cela signifiait pour eux. Lorsque cela était possible, il leur était présenté la façon dont certaines personnes définissaient la langue dans laquelle ils s'exprimaient dans leurs vidéos. Certaines vidéos m'avaient été présentées précédemment par d'autres participants, la comparaison entre leurs conceptions métalinguistiques du chiac et celles des créateurs étaient riches d'information.

Dans un premier temps, le guide d'entretien n'avait aucun enregistrement audio à faire entendre aux participants et participantes. Une fois les premières entrevues effectuées, des phrases présentant un certain niveau de mélange de codes ont été sélectionnées pour être présentées ensuite aux futurs participants. Les participants ciblés ont d'abord été consulté à savoir s'ils acceptaient

que ces phrases soient réutilisées dans d'autres entretiens. Les trois premières phrases qui avaient été sélectionnées étaient les suivantes :

1. A l'a vraiment une belle énergie de jeunesse pis j'aime/ j'adore ça about ielle.
2. Tu grandis en high school, but tout le monde te connaît, tu sais, tu feels pas comme ce qui a de quoi de wrong.
3. Elle, plage Parlee, à cause de ça a peut pas back mettre ses pieds, à cause toute ça que/ but nous autres, moi je m'ai baigné toute l'été pis regarde je suis en vie.

Les phrases 1 et 3 étaient produites par la même locutrice. En présentant ces phrases, il était possible de vérifier si ces formes étaient considérées comme chiacques ou non. Il était aussi possible de demander quels éléments de la phrase étaient chiacs ou ne l'étaient pas selon des locuteurs locaux. Ces phrases ont été présentées à tous les entretiens subséquents sans distinction. Davantage de phrases auraient été utiles pour séparer les éléments reconnus comme chiacs, anglais ou français acadien, mais les aléas des conversations ne semblaient pas en avoir produites de manière effective. De plus, la qualité sonore ne favorisait pas toujours une bonne compréhension des phrases en question, ce qui rendait leur utilisation dans un autre milieu bruyant, soit lors des entretiens, assez hasardeuse et risquait de briser le rythme de l'entretien. Pour être certain que ces phrases soient bien choisies et compréhensibles pour les entretiens subséquents, elles ont été testées auprès de francophones de la région de Moncton. Lors de ces tests, il a été soulevé que la troisième phrase portait largement à confusion, les gens l'ayant écoutées n'arrivaient à la comprendre qu'à la quatrième ou cinquième écoute. Elle a donc été éliminée, limitant l'exercice à seulement deux phrases de deux locutrices différentes. La première phrase était particulièrement intéressante, car elle possédait un élément apparent du français acadien traditionnel [jɛl], en plus d'avoir un élément lexical emprunté à l'anglais « about ». La seconde comportait plusieurs éléments lexicaux empruntés à l'anglais, une phrase plus neutre et une autre avec des éléments reliés uniquement au français acadien aurait fait de bons outils de comparaison avec ces deux autres phrases. Afin de palier à cette lacune, le lexique du français acadien a souvent été abordé lorsqu'il était question du chiac. Des mots emblématiques du français acadien étaient énoncés afin de savoir sous quelle appellation les locuteurs et les locutrices les classaient. Parmi ceux-ci, il est possible de lister les suivants : bouchure (clôture), usses (sourcils), bourrique (nombril) et amarrer (au sens d'attacher) par exemple.

Les éléments les plus faciles à cibler dans le discours d'un locuteur étant les éléments lexicaux (Silverstein 1981, 21) il devait y avoir un point de comparaison phonétique pour tenter de recueillir des commentaires sur les autres éléments de la langue. La méthode utilisée pour tenter d'y parvenir a été d'utiliser une locutrice extérieure au sud-est du Nouveau-Brunswick. Elle devait spontanément reprendre les phrases des autres locutrices en ne changeant pas les mots qui y étaient dits, à une exception près. Dans la production de la première phrase, elle a conservé la forme du pronom de la troisième personne du singulier [ɛl] qui se retrouve dans sa variété de français, c'est-à-dire le français laurentien, contrairement à la forme présente en français acadien [jɛl] :

1. A l'a vraiment une belle énergie de jeunesse pis j'aime/ j'adore ça about elle.
2. Tu grandis en high school, but tout le monde te connais, tu sais, tu feeles pas comme ce qui a de quoi de wrong.

La présentation des enregistrements audios était la dernière étape avant la fin des entretiens. Les enregistrements originaux étaient présentés comme étant des phrases qui avaient été prononcées lors d'entretien précédent et les participants étaient invités à nommer cette façon de s'exprimer. Ensuite, il leur était annoncé que ces deux phrases avaient été prononcées par quelqu'un d'autre. Après l'écoute de ce second enregistrement, ils étaient invités à nommer une fois de plus la variété de langue à l'écoute. Ils pouvaient ensuite décrire ce qu'ils étaient en mesure de différencier entre ces deux locuteurs dans leur façon de s'exprimer. Il s'agissait de tenter de récolter des données sur une petite expérience en « *matched guise* » en mettant deux prononciations d'un même mot en comparaison, selon les mots de Johnstone:

« Alternatively, one guise might include a slightly different pronunciation of a particular word than the other does, or a version of a sound that has been mechanically lengthened, shortened, or altered in some other way. Experiment participants are then asked to rank, rate, or describe the two guises, often along axes selected by the experimenter like “friendly—unfriendly” or “stupid—intelligent » (2013, 90).

Observation participante

L'observation participante s'est faite dans divers endroits publics de la grande région de Moncton. Certains lieux ont déjà été nommés, comme l'aire de restauration du centre commercial Champlain, mais aussi d'autres lieux comme les bibliothèques publiques de Moncton et de Dieppe, une aréna à Dieppe ainsi que plusieurs parcs durant l'été, où se pratiquent régulièrement la pétanque. Un autre lieu intéressant afin d'être témoin d'usages quotidiens du chiac étaient les marchés intérieurs de Dieppe et de Moncton, ouverts tous les deux le samedi matin. Plusieurs heures d'observation ont été effectuées dans ces lieux et j'ai été accompagné, certaines fois, de participants et/ou

participantes de la recherche. L'observation participante a aussi été faite dans des établissements privés, c'est-à-dire certains bars, aussi accompagné de certains participants, lors d'activités comme des soirées d'humour en français et en anglais ainsi que des soirées Quiz ou karaoké.

La portion « participante » de l'observation s'est surtout réalisée à travers ma participation à des jeux de cartes ou à diverses activités passe-temps des gens ayant acceptés que je les suive durant certaines de leurs activités. J'ai aussi été régulièrement invité à partager un repas avec les participants et les participantes, parfois à leur domicile ou dans un restaurant, mais généralement à l'aire de restauration du centre commercial Champlain. J'accompagnais donc les participants et les participantes qui l'acceptaient dans plusieurs de leurs activités de la vie quotidienne.

Durant l'été 2019, le Congrès Mondial Acadien se déroulait dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. J'ai participé à plusieurs activités lors de cet événement d'envergure qui arrive une fois tous les cinq ans. Il regroupe, en un même endroit, plusieurs milliers de personnes s'identifiant comme Acadiens ou intéressées à la culture acadienne. Plusieurs personnes se déplacent de très loin pour y assister, car la diaspora acadienne est répandue à travers le monde comme mentionnée dans le chapitre 2. Il m'a été possible d'assister à des représentations culturelles d'artistes souvent reconnus comme s'exprimant en chiac ou le revendiquant eux-mêmes.

J'ai aussi pu assister à deux séminaires de l'Université de Moncton comme étudiant libre à l'hiver 2019. Les séminaires auxquels j'ai assisté étant en lien avec la linguistique et les discours métalinguistiques sur la variabilité du français acadien. Il m'a ainsi été possible de fréquenter la plus grande université francophone au Canada à l'extérieur du Québec. Cette expérience, en plus de fournir une base de connaissances utile sur le français en situation minoritaire, m'a permis d'expérimenter l'importance que ce campus a pour les francophones de Moncton dans leur vie quotidienne. Entre autres, plusieurs productions culturelles y ont lieu en français. De plus, il y a régulièrement des panels publics portant, entre autres, sur les politiques en matière de bilinguisme. En fréquentant le campus de l'Université de Moncton, il est aussi possible de comparer la situation du français à l'université comme dans la ville où elle se trouve. À l'Université de Moncton, le français est la langue d'usage majoritaire alors qu'elle est plutôt placée au second plan dans le reste de la ville de Moncton. Le fait de côtoyer des étudiants et des étudiantes basées à Moncton m'a permis de développer un réseau social et aussi une possibilité de comparer les usages entre les participants à la recherche (n'étant pas étudiant à l'université) et les étudiants de l'université,

généralement plus jeunes. Il est important de noter que tous ne viennent pas de la grande région de Moncton. Bien que des campus de l'Université de Moncton existent ailleurs au Nouveau-Brunswick, plusieurs étudiants sont originaires de la Péninsule acadienne et d'Edmundston.

Netnographie

Une autre méthode a été utilisée pour compléter les données récoltées lors du terrain. En effet, pour agrandir le bassin potentiel de participants à l'étude ainsi que pour explorer les productions linguistiques attribuables au chiac qui pouvaient se retrouver sur internet, une netnographie a été effectuée. Il s'agissait de cibler certaines productions vidéoludiques sur un réseau social (Facebook) et une plateforme de vidéos sur internet (YouTube). Le fait qu'elles comportaient des enregistrements sonores permettaient une comparaison avec les données recueillis en entretiens. Au total deux pages Facebook ont été utilisées, les administrateurs de ces pages ont été contactés et un de ces administrateurs a participé à une entrevue en face-à-face et l'autre administrateur a entretenu des échanges à partir de sa page Facebook. En ce qui concerne YouTube, deux chaînes ont été contactées, encore une fois, l'un des administrateurs de celle-ci a participé à une entrevue en face-à-face. Le nombre d'abonnés à ces pages et à ces chaînes se situait à moins de quelques milliers de personnes, voire quelques centaines pour certaines. La description de ces pages et de ces chaînes les situe à Moncton ou dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. L'une d'entre elles est constituée d'un collectif de trois personnes, dont l'un d'eux vient de la Péninsule acadienne. Le mot-clé utilisé pour trouver ces sources de données fut simplement « chiac », c'est-à-dire autant sur YouTube que sur Facebook.

Parmi celles-ci, une page Facebook est dédiée au « chiac acadien » et, une autre, à un personnage fictif d'une vieille dame qui vivrait à Memramcook. La première page Facebook est peu active, elle compte une dizaine de publications dans les deux dernières années, mais elle contient certaines informations sur le chiac, car l'administrateur s'exprime à l'écrit en chiac. Sur la seconde page, la dame interagit avec ses abonnés à l'écrit ainsi qu'à l'oral à travers des vidéos en direct dans une variété de langue bien particulière. En ce qui concerne les chaînes YouTube, l'une consiste en une chaîne présentant des montages sur lesquels les administrateurs jouent à divers jeux vidéo (chaîne gaming), ils échangent entre eux à propos de ce qui se passe à l'écran. L'autre chaîne est une série de vlog effectuée par un homme vivant dans la région de Moncton sur sa vie quotidienne, la chaîne se nomme Production SÔL Entertainment, elle est tenue par un certain Marty B. L'intérêt de ces

sources de données étaient de comparer les représentations et les définitions du chiac des administrateurs avec celles des gens fréquentant ces interfaces.

La pertinence de croiser les données en ligne et celles recueillies localement semblait évidente dans la perspective de placer le chiac dans un mouvement de légitimation récent. Sa présence en ligne pourrait relever d'une démocratisation du mouvement de légitimation qui ne serait ainsi plus réservé aux artistes acadiens et aux personnalités établies comme publiques. Cormier a fait la première netnographie en lien avec le chiac (2010). Elle avait ciblé un site internet qui agissait comme un forum de discussions où des francophones des environs de Moncton et d'ailleurs en Acadie échangeaient à propos des langues et plus précisément du chiac dans leur quotidien. Elle avait ainsi fait une analyse du discours de ces internautes qui révélaient énormément d'information sur les représentations et les pratiques langagières divergentes des francophones de cette région.

Cormier avait uniquement fait une netnographie en recueillant des données sur internet, sur des forums plus particulièrement en analysant les discours qui y étaient tenus (2010, 64). Cette méthodologie était largement suffisante pour explorer les représentations de certains locuteurs et locutrices sur le chiac de manière anonyme, j'ai décidé de mon côté de jumeler cette méthode à une approche sur le terrain. Dans la perspective où je souhaitais explorer la présence en ligne d'une communauté sur le terrain, les administrateurs de ces pages et de ces chaînes ne devaient pas, non plus, être de très jeunes personnes. Dans le cas présent, tous les administrateurs et administratrices contactées avaient plus de trente ans et habitaient ou fréquentaient couramment Moncton pour leurs activités quotidiennes. Ainsi, la netnographie avait un rôle secondaire dans la présente étude, car elle a apporté des informations supplémentaires aux données des entretiens et aux observations. La netnographie avait donc un rôle de support et était combinée à une ethnographie plus classique (Kozinets 2010, 65).

Méthode d'analyse

Les entretiens ont été transcrits ainsi que les notes de terrain, dont certaines n'étaient pas sur support numérique. Ces données ont ensuite été codées sur un logiciel de codage. Ce logiciel a permis de faire ressortir les thèmes les plus souvent abordés ainsi que les passages où les participantes et les participants avaient recours à l'alternance de code linguistiques ou à des formes du français acadien traditionnel dans leur discours. Pour la description du corpus, la méthode adoptée a été de rendre compte de phénomènes déjà connus parmi certaines catégories où les emprunts sont récurrents et

où des traits du français acadien sont apparents. L'un des thèmes qui a été le plus abordé a été les réactions que d'autres francophones ont lorsqu'ils entendent la variété de français des répondants et des répondantes. Ce thème donnait lieu à l'expression de représentation de la langue et d'exemples d'insécurité linguistique qu'ils pouvaient vivre à ces occasions. Les participants et les participantes ont aussi donné différents exemples de ce qui représentaient pour eux le/du chiac ou encore des artistes qui l'utilisaient régulièrement. La seconde partie du codage concernait surtout le repérage d'éléments d'alternance de code ou d'occurrence de formes du français acadien traditionnel.

Ainsi, la grande partie des données recueillies lors du terrain à Moncton provient d'entretiens semi-dirigés plutôt classiques. À cette dizaine d'entretiens s'ajoute aussi plusieurs heures d'observation participante dans différentes activités de loisir. Afin d'inscrire le chiac dans son contexte de variété du français actuel, il semblait évident d'ajouter des sources de données provenant de médias sociaux et plus largement d'internet. Ses locuteurs et ses locutrices entretiennent des multitudes d'échanges en ligne, il est alors normal que leurs pratiques langagières s'y transposent, afin de le performer ou simplement de s'exprimer librement.

Chapitre 4 – Ce que les participant.e.s ont dit

Dans ce chapitre, les participants et les participantes, sans qui cette recherche n'aurait pas été possible, seront présentées. En raison de leur plus grande contribution à cette étude, je m'intéresserai principalement aux personnes ayant passées en entrevue semi-dirigée en face-à-face. Cependant, il est bien sûr nécessaire de situer toutes les personnes ayant contribué par leur participation à cette étude. Il est aussi pertinent d'étudier les raisons qui poussent certaines personnes à référer d'autres personnes comme locutrices du chiac, alors que ces représentations ne sont pas toujours reconnues de la même façon chez les individus en question. Ce marqueur est souvent accepté, mais il peut aussi être refusé comme marqueur les définissant lorsqu'ils décrivent le chiac à leur tour en entrevue. Ces dissensions sont révélatrices des différentes définitions données au chiac et aux représentations que les francophones du sud-est du Nouveau-Brunswick s'en font. Tous les participants et les participantes seront anonymisés suivant les recommandations du Comité d'éthique de la recherche - Société et culture (CER-SC) de l'Université de Montréal. Certaines personnes qui sont des personnalités publiques à Moncton ou qui ont fait le choix de se présenter sur internet seront à l'occasion identifiables avec les informations données à leur sujet. J'enchaînerai ensuite avec une description linguistique de certains traits utilisés lors des entretiens par quelques-uns de ces mêmes participants et participantes.

Les participants et participantes

Les personnes, ayant fait partie exclusivement des activités lors desquelles une observation participante a été effectuée, vivaient toutes à Moncton et Dieppe et l'une d'entre elles à Riverview. Elles ont toutes grandi dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, entre autres à Cap-Pelé, Memramcook, Richibouctou et Dieppe, sauf une qui a grandi à Bathurst, dans le Nord de la province et avait déménagé à Moncton pour le travail, il y a de cela déjà quarante ans. Elles avaient toutes été élevées surtout en français et elles étaient toutes âgées de plus soixante ans au moment de l'activité. La plupart d'entre elles faisaient partie du même réseau social, elles se regroupent pour la plupart au mall Champlain quelques fois par semaine pour jouer aux cartes en groupe. C'est à l'un de ces moments que je les ai rencontrées.

Ensuite, les personnes ayant été interviewées seront présentées dans l'ordre chronologique de leur entretien. Celles-ci ont été rencontrées, comme il a été mentionné précédemment, dans certains lieux publics du Grand Moncton et elles m'ont par la suite mise en contact avec d'autres personnes de leur entourage. Les personnes ayant répondues aux questions en entretien semi-dirigé sont au nombre de dix-sept. Tout d'abord, Martha a été la première personne interviewée pour cette étude. Elle vit au centre-ville de Moncton et passe beaucoup de temps dans les soirées d'humour qui y ont lieu. Elle a grandi à Néguaac sur la péninsule acadienne et elle vit à Moncton depuis les années 90, elle avait surtout déménagé pour étudier à l'Université de Moncton à l'époque. Elle a vécu quelques temps à Fredericton, la capitale de la province, mais elle a passé la majorité de sa vie à Moncton, elle est âgée d'une quarantaine d'années. Elle considérait parler couramment en chiac avec ses amis de longue date dans la région. À l'époque de l'entretien, elle occupait un poste de commis dans un commerce de Moncton.

La seconde personne interviewée est Pierre, un homme âgé de plus de soixante-dix ans qui est né près de Cocagne dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Il a travaillé pendant plusieurs dizaines d'années à la radio communautaire en français dans le sud-est et il est très impliqué en tant que bénévole dans différents organismes. Maintenant à la retraite, l'un de ses projets consiste en l'écriture de quelques livres d'anecdotes à teneur autobiographique. C'est d'ailleurs Martha qui le connaissait et qui considérait qu'il serait une bonne personne ressource en ce qui concerne le chiac.

La troisième personne interviewée est Martin Saulnier, humoriste reconnu en Acadie. Il faisait souvent des spectacles dans différents bars de Moncton, mais aussi un peu partout au Nouveau-Brunswick et ailleurs au Canada, en français comme en anglais. Il jouait aussi le personnage de Ti-Loup à Gros-Loup au Pays de la Sagouine à Bouctouche, un parc thématique dédié aux œuvres d'Antonine Maillet, une écrivaine et dramaturge acadienne à grand succès. Il s'était rapidement intéressé à cette étude, car il s'identifiait comme s'exprimant principalement en chiac et il souhaitait en témoigner. Il a grandi à Sainte-Marie de Kent dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, près de Bouctouche. Il était âgé de près de quarante ans au moment de l'entretien et il a vécu plus de vingt ans à Moncton. Il s'avère aussi que Martin avait commencé une série de vidéos sur YouTube consacré au chiac dans un but éducatif et humoristique. La série de trois vidéos se nomme *Parler Chiac Sud Acadie* et décrit trois traits constitutifs du chiac selon lui : L'aspiration du H, les

mots anglais et l'affrication « t'ch » selon sa graphie. Il fut un important collaborateur à l'écriture de ce mémoire.

La quatrième personne interviewée m'avait été référée par Martin, car il la considérait « vraiment » chiac. Valéry a immigré avec sa mère dans le sud-est du Nouveau-Brunswick à l'âge de douze ans à partir de la République Dominicaine, sa première langue est donc l'espagnol. Elle a passé son école secondaire en français dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Elle a aujourd'hui la fin de la vingtaine et elle est étudiante au Collège Communautaire de Dieppe. Elle a vécu à Shediac et dans la région de Saint-Louis de Kent.

Marc, quant à lui, est un ami de Pierre qui travaille toujours sur de petits contrats de menuiserie à l'âge de soixante-dix ans. Il a grandi à Lakeburn dans le nord de Dieppe et a vécu dans le sud-est du Nouveau-Brunswick la totalité de sa vie. Il vit toujours dans la grande région de Moncton et a occupé différents postes comme menuisier dans plusieurs entreprises ainsi qu'au CNR à Moncton comme « *sheet metal worker* ». Pierre considérait Marc comme parlant chiac puisqu'il avait passé toute sa vie à Moncton et dans les environs. Au-delà du fait qu'il ait vécu dans la région toute sa vie, Pierre considérait surtout que Marc s'exprimait en chiac, car il n'était pas allé à l'école très longtemps.

Ensuite, Rebel_Bass a aussi participé à cette étude, il a grandi dans le quartier de Parkton à Moncton. Il est âgé d'une quarantaine d'années et il est éducateur dans le système scolaire francophone dans le sud-est. Il a été rencontré puisqu'il est aussi l'administrateur d'une chaîne YouTube dédiée au gaming qui se nomme Chiac Gaming. La chaîne compte aussi deux de ses amis, l'un du sud-est et l'autre de la Péninsule Acadienne. Ils la décrivent ainsi : « On a décidés en regardant des vidéos de gaming sur Youtube que ça nous tentais d'entendre des accents de chez nous sur des vidéos qu'on regarderai. Voici ce que ça donné. Enjoyez la show!!!³ » Rebel_Bass fait aussi de la musique en anglais au sein d'un groupe et est proche du milieu musical acadien. Il vit toujours à Moncton avec sa propre famille.

La septième personne interviewée se nomme Anna. Elle travaille aussi dans le système scolaire francophone de la région du sud-est. Elle a grandi à Memramcook et elle fait régulièrement des allers-retours entre Dieppe et cette localité puisque les deux sont toute proches l'une de l'autre.

³ Chiac Gaming, À propos, Description, https://www.youtube.com/channel/UC25_IghWbcujnVuxKxJzkzw/about

Elle est enseignante et les écoles secondaires de la région se retrouvent d'ailleurs surtout à Dieppe et à Moncton. Au moment de l'entretien, elle vivait aussi à Memramcook, bien qu'elle ait déjà vécu à Dieppe. Elle était alors âgée de vingt-neuf ans. Elle considère s'exprimer très souvent en chiac, principalement avec des membres de sa famille et ses amis qui viennent de la région. Elle est la collaboratrice principale à la rédaction de ce mémoire.

Louise est une grande amie d'Anna, elles se sont rencontrées lors d'une soirée d'humour à Moncton. Elle est aussi originaire de Memramcook, mais demeure désormais à Dieppe. Elle a travaillé à l'hôpital Georges-Dumont de Moncton, elle est aujourd'hui à la retraite. Elle est âgée d'une cinquantaine d'années. Originaires de Memramcook, on retrouve aussi Gaga, il vit et travaille dorénavant à Moncton. Il est un ami de Vixen, aussi de Memramcook, mais vivant et travaillant à Moncton. Elle est, pour sa part, très active dans le milieu du drag à Moncton qui se déroule principalement en anglais. Vixen a un père anglophone et une mère francophone. Vixen et Gaga sont tous les deux à la fin de la vingtaine. Ils considèrent tous s'exprimer en chiac, au moins à l'occasion.

Il y a ensuite l'interprète du personnage de Joséphine⁴ sur Facebook. En effet, elle incarne Joséphine, une dame qui raconte des anecdotes de sa vie et livre ses états d'âme sur sa page Facebook. Le personnage de Joséphine a ainsi plus de quatre-vingts ans alors que son interprète est plutôt âgée d'une cinquantaine d'années. Elle vient aussi de Memramcook et c'est un élément important du personnage de Joséphine. Elle vit désormais à Ottawa en raison de la fonction qu'elle y occupe auprès de personnes immigrantes. Des abonnées de la page de Joséphine avaient décrit le personnage de l'autrice comme s'exprimant en chiac.

Une autre personne interviewée est Kevin qui a grandi une certaine partie de sa vie en Ontario dans une région à forte majorité anglophone il avait d'ailleurs été au primaire en anglais pour cette raison. Ses deux parents sont francophones, mais seulement la moitié de sa famille est acadienne, il est né dans le sud-est du Nouveau-Brunswick et y est retourné avec sa famille à l'adolescence. Il est âgé aujourd'hui d'une quarantaine d'années, il vit au centre-ville de Moncton et travaille quasi exclusivement en anglais. Il accordait une très grande importance au chiac comme marqueur identitaire, il s'y référait comme étant « sa langue ».

⁴ <https://www.facebook.com/Josephineadequoiaidire/>

Tammy avait été rencontrée lors d'un événement du Congrès Mondial Acadien lors duquel Xavier Gould avait lu l'un de ses textes. Xavier Gould est un artiste queer acadien qui incarne entre autres le personnage de Jass-Sainte Bourque, une chasseuse de *mooses*. Tammy s'était émerveillée de voir un jeune artiste s'exprimer aussi ouvertement en chiac, de manière tout à fait décomplexée, une langue qu'elle avait décrite comme étant la sienne. Tammy est âgée d'une cinquantaine d'année et elle a grandi à Moncton même et elle y réside toujours. Elle a vécu ailleurs au courant de sa vie, entre autres dans l'Ouest du Canada, mais aussi quelques années à Montréal. Elle possède sa propre école de danse à Moncton.

Il y a aussi Kelly qui a participé à cette recherche, elle est une amie d'Anna. Elle est née à Campbellton dans le nord de la province de deux parents québécois. Elle a grandi à Moncton à partir de l'âge de cinq ans à la suite du déménagement de ses parents et est donc principalement allée à l'école dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Anna m'avait proposé de parler avec Kelly parce qu'elle n'avait pas du tout la même opinion du chiac qu'elle. Kelly vit toujours dans la région du Grand Moncton avec sa propre famille, elle est aujourd'hui âgée d'une quarantaine d'années.

Louise a invité son amie Denise à participer à l'étude. Elle est née en Ontario de deux parents acadiens, mais ils se sont installés à Moncton lorsqu'elle était encore très jeune. Elle a aussi travaillé à l'hôpital francophone de Moncton, elle avait fait ses études en anglais à Saint-Jean. Elle vit toujours à Moncton et elle est âgée d'une cinquantaine d'années.

Les deux dernières personnes qui ont participé à un entretien semi-dirigé sont un couple, Marie et Maurice, âgés de plus de quatre-vingts ans tous les deux. Ils vivent respectivement à Shediac et Sainte-Marie de Kent. Marie a grandi à Scoudouc (une petite localité entre Shediac et Dieppe) et a passé toute sa vie dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Elle a principalement travaillé dans de grandes entreprises de Moncton, elle prenait par exemple quotidiennement le train pour se rendre à Moncton à partir de Scoudouc. Maurice, quant à lui, a grandi dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, mais il a passé la grande majorité de sa vie dans la région de Montréal pour travailler à une époque où l'emploi était particulièrement difficile en Acadie. Il a en effet quitté le Nouveau-Brunswick à l'âge de seize ans seulement. Il est revenu depuis une dizaine d'années vivre auprès des membres de sa famille qui étaient restés dans les environs. Alors que Marie revendique le chiac comme étant la langue dans laquelle elle s'exprime le plus, Maurice ne se reconnaît pas comme un locuteur légitime de cette variété, mais le décrit comme la langue de sa famille restée dans cette

partie de l'Acadie ou la façon dont s'exprime Marie. Il dit aussi que certains mots et expressions lui reviennent avec le temps, surtout lorsqu'il passe du temps avec sa famille.

Cette participation variée en termes d'âge, de genre et même d'origine géographique fait en sorte de broser un portrait plus juste des multiples expériences vécues par les individus au sein d'une ville comme Moncton. Cette variété de participants et participantes éloigne des témoignages qui pouvaient être recueillis parmi un groupe très homogène. Toutefois, bien que le chiac gagne en légitimité, il est vrai de dire que l'idéologie le discriminant soit mal représentée dans l'échantillon des personnes interviewées dans le cadre de ce travail. En effet, la volonté de parler du chiac est souvent plus grande chez les individus qui l'affectionnent et en sont fiers que chez ses détracteurs qui le trouvent sans intérêt ou nocif à l'épanouissement de la langue française en Acadie. De ce fait, il existe effectivement un biais de sélection ayant favorisé la participation d'individus y étant très ouvert. Violette (2006) notait par exemple qu'une autre forme du paradoxe de l'observateur pouvait se traduire par un discours particulièrement neutre idéologiquement sur les langues et leurs variétés. Dans notre cas, le discours est surtout favorable, mais l'observation aurait pu taire les discours plus défavorables. Nous verrons aussi plus loin que certaines personnes peuvent dévaloriser une forme de langue attribuable au chiac, mais qu'ils ne l'identifient pas tous et toutes comme telle.

Description linguistique

Le but principal de cette étude reste tout à fait métalinguistique, ce qui m'intéresse davantage réside dans ce que les locuteurs et locutrices du chiac et les autres francophones du sud-est du Nouveau-Brunswick considèrent comme constitutif de celui-ci. Cependant, il reste intéressant de décrire les traits linguistiques que l'on peut repérer dans les entretiens menés, même si le contexte de ceux-ci ne favorisait pas toujours l'emploi spontané d'un registre familier auquel le chiac est habituellement rattaché. En témoigne la méthode utilisée pour recueillir des prises de paroles plus décontractées de Perrot (1995) et Young (2002) par exemple. Alors que Perrot (1995, 30) a décrit le chiac comme un continuum allant de l'utilisation de peu d'emprunts jusqu'à une quantité plus substantielle, le phénomène se reproduit dans mes données, mais pour des raisons qui incombent parfois au contexte de production plutôt qu'à l'idiolecte du locuteur en question. Cette remarque sera rendue explicite avec l'exemple de Rebel_Bass où sa langue est pratiquement exempte d'emprunts à l'anglais lors de l'entretien en face-à-face, alors que le mélange codique est davantage

présent dans ses vidéos sur sa chaîne YouTube où il parle avec ses amis. Le chiac est à la fois marqué par le mélange et l'alternance codique, l'alternance est par exemple plus saillante dans le discours de Vixen ou Tammy où l'on retrouve à l'occasion des prises de parole comme celle-ci, où une idée complète peut être exprimée en anglais:

Her eyes would be glowing, je pense là, *but*/ (Vixen, 10 août 2019)

Je me sentais pas différente d'un de mes pairs, comme si que/ *so* comme avec mes amis c'était *fine* / *and that may be just how I react to authority like you know* / c'est plus comme que j'étais *wrong* aux yeux de ceux-là / qui étaient les professeurs. (Tammy, 24 août 2019)

En passant par les mêmes éléments que ceux présents dans la mise en contexte, j'étudierai par les éléments les plus présents dans le corpus et donc relativement partagés par les participants et les participantes. Il est nécessaire de faire une remarque sur la transcription des passages qui ont été faites du corpus avant de les présenter. La transcription de l'oralité est un enjeu particulièrement significatif en milieu minoritaire. En effet, une transcription représentera la parole de l'informateur et cette représentation peut jouer sur les idéologies linguistiques en lien avec la variation de la langue (Boudreau 2016, 102-107). Il semble ainsi important de représenter la parole des interlocuteurs et interlocutrices sondées de manière à ne pas exotiser leur prise de parole, mais aussi à ne pas faire disparaître des traits pertinents au travail. Certains éléments répandus dans le français oral (qui ne sont pas propres au chiac ou même au français parlé en Acadie) ont été conservés à l'écrit comme la non-prononciation du « l » dans le pronom personnel « il » ou l'utilisation de « a » en remplacement du pronom personnel « elle ». Ces éléments témoignent de la nature orale des données sans complexifier la lecture et en limitant la mauvaise représentation qui pourraient en résulter. Autrement, la plupart des élisions faites à l'oral ne sont pas rendus à l'écrit comme le note Chevalier, il s'agit de « procédés [qui] se produisent dans toutes les variétés de français familier ou populaire, ils suivent les tendances de la mécanique articulatoire » (2008, 87). Le choix de la transcription n'est pas neutre puisqu'il est teinté des objectifs de chaque étude, mais la transcription actuelle a été faite dans le but de ne pas ajouter à la perception de la multiplicité et la grande divergence en apparence du français acadien ou du chiac dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Les emprunts à l'anglais seront aussi retranscrits à l'italique alors que certains éléments faisant partie de l'analyse seront mis de l'avant avec une police en gras.

Marqueurs discursifs

Roy remarquait déjà la prévalence des marqueurs « but » et « so » dans le français parlé à Moncton en 1979. Cette tendance s'est maintenue, mais les marqueurs discursifs anglais sont aussi utilisés aux côtés de leurs homologues français. Neumann-Holzschuh en 2009 remarque d'ailleurs que ces éléments sont interchangeables les uns avec les autres et utilisés en alternance. Entre autres, ces deux marqueurs se retrouvent dans le français parlé dans le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse (Petras 2016 et Fritzenkötter 2017) et de manière plus générale dans d'autres français parlés dans les Maritimes dans une situation minoritaire (King 2008). Les comparaisons ont aussi été plus largement menées au sein des français parlé en Acadie par Neumann-Holzschuh et Mitko en 2018 pour décrire les propriétés structurelles de l'usage de ces éléments. Il faut comprendre que ces marqueurs discursifs anglais ne se retrouvent pas dans le nord du Nouveau-Brunswick par exemple, où les francophones sont majoritaires. Lorsqu'il est question de leurs homologues français, on peut penser aux marqueurs « ben » et « mais » entre autres. Neumann-Holzschuh et Mitko (2018, 634) précisent même que, là où « but » avait une valeur différente de « mais » et « ben » dans les corpus plus vieux (jadis, il marquait un contraste plus fort et direct que son homologue français), celui-ci est devenu tout à fait interchangeable avec ce dernier de nos jours. Ce changement dans le temps supporte aussi la thèse de Perrot pour qui le chiac est davantage susceptible au changement en raison de l'absence d'institutions le régissant.

Alors que les deux variantes (anglaise et française) du marqueur discursif « but » puissent se retrouver utilisées dans une seule et même phrase :

mais i en a de mes *coworkerS* qui sont comme moins *adapted* pis i pourront peut-être aider quelqu'un qui est chiac, **but** comme un étudiant qui vient de comme Afrique peut-être pas, *you know* ? (Vixen, 10 août 2019)

Il y a tout de même davantage d'exemples où ils sont en alternance d'une idée à l'autre.

peut-être bien Québec, **but** je suis pas sûr. (Gaga, 10 août 2019)

Je sais pas, **but** c'est du chiac *though*. (Tammy, 24 août 2019)

[...] fallait je marche jusqu'à la ligne, **but** j'ai beaucoup beaucoup manqué ça (Marie, 29 août 2019)

je me souviens pas quoi-ce qu'était la question, **but** *anyway*, (Martha, 27 février 2019)

Comme, demande à ma mère, **but** oui, c'était Shediack après ça j'ai été à Saint-Louis de Kent. (Valéry, 22 mars 2019)

Je peux le parler [...] **but** pour écrire, veut-veut pas, mes *bills* pis mes *estimateS*, c'est toute en anglais. (Marc, 6 avril 2019)

Oui, c'est ça, **but** oui, *because* c'est ça que je parle. (Louise, 7 août 2019)

Si l'alternance est présente chez plusieurs participants et participantes, dans le contexte où le corpus a été formé, la variante française demeure la plus largement utilisée alors qu'elle se retrouve chez tous les participants et participantes sans exception. La variante anglaise, quant à elle, ne se retrouve pas dans le discours de cinq participants. Cependant, il est intéressant de noter qu'il y a tout de même une préférence pour la variante anglaise chez Valéry, Marie et Vixen chez qui l'usage du marqueur « but » est plus fréquent, mais elles ont tout de même recours aux deux formes. Elles utilisent par exemple toutes le marqueur « ben » (transcrit « bien » dans mon corpus) pour ponctuer le cours de leurs idées, comme le reste des participants d'ailleurs, alors que l'alternance avec « well » est finalement assez rare :

But ça aide là, *but* [...] Oui, **well**, *whatever* expérience. (Vixen, 10 août 2019)

je parle comme que je veux *because* là je pense **well** si quelque chose qui sort que tu comprends pas. (Louise, 7 août 2019)

So, le chiac, **well**, je crois c'est peut-être ça, *but* c'est peut-être pas ça. (Anna, 22 avril, 2019)

Si je reviens au second marqueur discursif qui m'intéresse, « so », il est déjà généralement moins présent que « but », mais il peut se retrouver dans le discours de personnes n'ayant que très peu fait l'usage de « but », voire pas du tout. Il s'insérera à la fin d'une idée pour permettre de faire la transition avec une autre.

Mais elle, est allée dans le nord du Nouveau-Brunswick quand-ce qu'a l'a gradué, pour un emploi, **so**, pis après ça a l'a venu à Georges-Dumont. (Denise, 26 août 2019)

Oui, c'est ça, pour aller à Ottawa pis ça aussi là, *but*/ C'était toute pour le travail, j'ai jamais comme voyager pour moi vraiment, **so**/ (Vixen, 10 août 2019)

So, ça l'est décourageant, oui, *but* j'ai fait ma vie pareille, *I mean*. (Marie 29 août 2019)

Toutes les amis que je connaissais, toutes les voisins parlaient [chiac], **so** j'ai appris à parler comme eux. (Kevin, 21 août 2019)

pis on était toute bien ensemble, **so** moi ça fait pas de différence. (Marc, 6 avril 2019)

Au nombre des marqueurs discursifs, on retrouve aussi « anyways » et « because » qui ponctuent les productions langagières de certains participants et participantes à cette étude. « Anyways » est à la fois réalisé avec la prononciation du s finale et sans celle-ci.

Because au travail pis ça, pis à des entrevues pis **anywayS**. (Louise, 7 août 2019)

[...] pis à Shédiac tout le monde connaît tout le monde de Rogersville pis là t'es comme/ *AnywayS*. (Valéry, 22 mars 2019)

Le langage que je veux pour faire passer mon message [...] C'est ça. *Anyway*. (Tammy, 24 août 2019)

C'était durant un festival, i était juste, i était pas comique *anyway so*/ (Martin, 19 mars 2019)

AnywayS, j'ai décollé sur une tangente (Rebel_Bass, 20 mars 2019)

So, thank god. Cause moi je serais pas ici *right now*. (Anna, 22 avril 2019)

Oui, pis comme c'est ça, c'était *right* la *culture shock* pour moi *because* c'est sûr, Ottawa pis Montréal c'est *one thing* là, *but* comme/ *Vegas* c'est différent. (Vixen, 10 août 2019)

[...] c'est *funny cause* souvent tu vas voir des francophones [...] (Vixen, 10 août 2019)

[...] pis zeux compreniont pas qui j'étais *cause* on se parlait. (Pierre, 11 mars 2019)

C'est une habitude qu'on a *because* des fois on a des Anglais qui jouent aux cartes avec nous autres (Marie, 29 août 2019)

Encore une fois, Perrot notait la forte alternance entre les formes « because » et « cause » ainsi que leurs nombreux homologues français (1995b, 237). Dans mon corpus, les marqueurs « parce que » et « à cause / que » sont largement plus répandus que les marqueurs équivalents en anglais :

À *cause* là i ont toute venu toute bilingue pis ça, pis les premières années me semble c'était **parce que** pas mal de machines pis tout ça étaient toute calibrées en anglais pis tout ça. (Louise, 7 août 2019)

Parce que moi je parle beaucoup [chiac] *à cause*/ [...] quoi-ce que mes grands-parents disaient (Martin, 19 mars 2019)

Bien moi, c'est/ c'est drôle **parce que** j'en parlais justement, (Rebel_Bass, 20 mars 2019)

Petras note par exemple l'alternance du marqueur discursif « you know » avec « t'sais » dans le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse. Cette alternance existe aussi dans le français parlé dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, mais elle ne s'est présentée que lorsque Vixen et Gaga se parlaient entre eux lors de leur entretien. L'un des exemples que l'on peut citer de Vixen a déjà été transcrit précédemment dans la partie sur le marqueur « but », mais il y en a d'autres, dont plusieurs qui se produisent sous la formule complète de « you know what I mean ? ».

Ça arrive des deux bords, *you know what I mean* comme ? (Vixen, 10 août 2019)

[...] *but* moi c'est *kind of* le contraire, *you know what I mean?* (Vixen, 10 août 2019)

Elle est *definitely* pas comme *open, you know?* (Gaga, 10 août 2019)

Dans ces cas, les formulations se produisent plutôt pour former une question rhétorique à son interlocuteur alors que la formule « you know » peut très bien se placer comme simple marqueur discursif tout comme « tu sais » :

C'est vrai que chiac, *you know*, on est beaucoup critiqués parce qu'on *use* encore des mots anglais ici et là [...] (Martin Saulnier, ep 2. Parler Chiac Sud Acadie: Les mots anglais, YouTube, 30 octobre 2018)

C'est drôle, *tu sais*, bien a voulait dire que je riaais, que j'avais une face souriante, *tu sais*, *so you know*.pis ça c'était à Lamèque. (Pierre, 11 mars 2019)

Je dis comme moi je sais pas la *tu sais*. (Valéry, 22 mars 2019)

C'est ça *tu sais* c'est où, puis/ où-ce que je suis née, c'est à l'hôpital anglaise de Moncton. (Anna, 22 avril 2019)

Bâdre toi pas de revenir, *tu sais*, tu signes des papiers qu'i a rien que tu peux faire (Marie, 29 août 2019)

En termes de marqueurs discursifs, il est possible de faire la remarque qu'ils semblent être une catégorie d'emprunts qui se maintient plutôt bien dans des entretiens en contexte plus artificiel. Cependant, il est nécessaire de rappeler que cette alternance codique répandue pour les marqueurs discursifs semble elle-même être en alternance constante avec ses variantes françaises et dans la vaste majorité des cas, celles-ci leur sont privilégiées. Les tendances à l'utilisation de ces marqueurs semblent donc se maintenir, comme les travaux récents ont pu le souligner, et malgré le contexte de la collecte des données de cette étude la plupart des marqueurs relevés par Perrot se sont maintenus dans le temps (1995). En effet, nous verrons qu'au contraire ce sont certains emprunts plus récents relevés par Perrot (2014, 2018) dans les trajectoires en transformation du chiac qui ne semblent pas se présenter dans le présent corpus. Il est possible que ces emprunts d'une complexité avancée (Perrot 2018) n'aient pas fait surface au cours des entretiens marqués par la présence d'un français extérieur à la variété du sud-est du Nouveau-Brunswick. Les connecteurs « but » et « so » ainsi que divers marqueurs discursifs comme *well*, *so* et *because* se retrouvent dans le présent corpus et sont plutôt rattachés aux français parlés en situation de contact avec l'anglais en Acadie. Les emprunts ne sont évidemment pas le seul apanage du français parlé en Acadie ou plus largement à l'extérieur du Québec puisqu'en terme de marqueur discursif on retrouve aussi « anyway » entre autres dans le discours de locuteurs et locutrices du français laurentien (Chevalier 2008, 90).

Le cas des adverbes

En chiac, les adverbes anglais en -ly ou certaines particules adverbiales sont largement empruntés. Les particules adverbiales « back » et « about » et le mot « right » utilisé comme adverbe en chiac

est particulièrement commun dans le français du sud-est du Nouveau-Brunswick et dans le français par exemple du sud-ouest de la Nouvelle-Écosse (Perrot 2014, 209; Fritzenkötter 2017, 113). Ils sont au contraire assez rares dans mon propre corpus, mais lorsqu'ils sont utilisés par un individu, ils peuvent l'être à de très nombreuses reprises en alternance toujours avec la variante française. Les particules adverbiale « back » sont d'ailleurs remarquables par leur absence :

Me semble que i avait un bout que son père *chasait* le cochon là pis le cochon a **back** décollé à *chaser* après son père. (Martha, 27 février 2019)

[...] une petite shop de fraises, si jamais on descend **back**, je te montrait. (Anna, 22 avril 2019)

Elle, plage Parlee, a peut pas **back** mettre ses pieds, à cause toute ça. (Anna, 22 avril 2019)

[...] pis ça quand-ce qui est **back** le camion ça fait du train. (Marie, 29 août 2019)

L'élément « back » sert à marquer un sens itératif et aussi un retour à un lieu ou un état antérieur comme le remarque Perrot (2014, 209). Il possède ainsi un sens très proche du préfixe re- en français et peut se trouver, bien qu'il ne le soit pas dans le présent corpus, en dédoublement avec ce dernier ou même avec une périphrase telle que « de nouveau ». Pour des exemples de passages contenant les éléments « about » et « right », on peut citer les suivants :

[...] tu sais c'est plutôt comme des affaires **about** comme l'Acadie. (Valéry, 22 mars 2019)

Non, mais c'est vrai *though* ça c'est une affaire **about** l'A/ les Acadiens [...] (Valéry, 22 mars 2019)

[...] c'est toute écrit à Bouctouche ou à Cocagne pis toute ça, pis c'est **about** la pitoune [...]. (Anna, 22 avril 2019)

Pis là, a se moque de la religion, aussi t'as comme/ a l'a beaucoup d'ironie **about** la religion là-dedans. (Anna, 22 avril 2019)

But c'était juste le *Caesars Palace* c'était **right** fancy. (Vixen, 10 août 2019)

So, je suis **right** impliquée dans ça. (Vixen, 10 août 2019)

[...] c'est **right** intéressant parce que j'avais même pas pensé à ça. (Anna, 7 août 2019)

Dans le cas de Gaga, on aperçoit l'alternance entre le terme anglais et français au courant de la même discussion avec Vixen alors qu'il réitère la même idée une seconde fois un peu plus loin pour appuyer sur le fait qu'il serait particulièrement curieux.

Moi, je suis **right** trop *nosy*. (Gaga, 10 août 2019)

Moi, je suis comme **vraiment** *nosy*. (Gaga, 10 août 2019)

Il pourrait être possible que les dernières particules adverbiales que je viens de survoler se maintiennent moins dans un registre plus soutenu. En 2014, Perrot notait d'ailleurs qu'aux côtés d'un mouvement d'anglicisation,

[1] l'analyse linguistique révèle cependant un mouvement tout aussi affirmé que l'on pourrait qualifier de « refrancisation » [dans le chiac], qui se manifeste par l'affaiblissement d'emprunts anciens (own, about, back) et un plus grand degré d'instabilité concernant la distribution des formes anglaises et françaises, ces dernières gagnant du terrain (213-214)

Cet affaiblissement pourrait aussi expliquer, au moins en partie, la faible occurrence de ces quelques éléments dans le corpus de l'actuelle étude.

Concernant la particule adverbiale « about », elle était utilisée dans l'une des phrases présentées à certains participants et certaines participantes et a suscité beaucoup de réactions. Chez plusieurs participants et participantes, l'élément « about » est mis de l'avant comme typiquement chiac, mais cette description du chiac est relative à la représentation que la personne se fait du chiac. En effet, pour certains « about » est symbolique et fait de la phrase, une phrase authentiquement chiac. Alors que pour d'autres, il s'agira plutôt de la prononciation acadienne du pronom personnel de la troisième personne « elle » en « ielle » qui sera véritablement chiac. D'autres encore exprimeront que c'est l'ensemble de ces deux éléments about ielle qui font de la phrase « A l'a vraiment une belle énergie de jeunesse pis j'aime/ j'adore ça about ielle », une phrase tout à fait chiac. Dans le cas de « right », outre le débat qu'il avait suscité en faisant partie du slogan pour les Jeux de la francophonie canadienne, il est effectivement très présent, au moins dans le discours des plus jeunes participants et participantes de la présente étude. On le retrouve aussi souvent sous la forme de « right now » ou « right » interrogatif en fin de phrase ou en marqueur discursif par exemple.

En ce qui concerne les emprunts d'adverbes en -ly, dans mon corpus on retrouve entre autres les suivants :

I a pas de MMO que j'avais rentré dedans que j'avais *overly* aimé (Rebel_Bass, 20 mars 2019)

Basically, je suis comme/ je suis/ je suis *fluent* dans deux langues que je suis pas fort dedans les deux. (Martin, 19 mars 2019)

Actually, Saint-Louis pis Richibouctou là. (Louise, 7 août 2019)

En *hindsight*, si qu'i m'aurait encourager j'aurais *probably* été meilleure. (Tammy, 24 août 2019)

Bien, *actually*/ so imagine-toi les autres plages. (Anna, 22 avril 2019)

Comme, *recently* comme les dernières deux ans peut-être bien. (Gaga, 10 août 2019)

Oui. *Lately*, je dors beaucoup. (Vixen, 10 août 2019)

Bien, *actually* je vas pas *usually* souvent, *but* dans la dernière semaine, *I guess* là. (Vixen, 10 août 2019)

But, *honestly* toute suite en 2019 [...] (Valéry, 22 mars 2019)

Perrot notait que les trois adverbes en -ly les plus communs dans son corpus étaient *usually*, *actually* et *probably* (1995, 277). Pour une étude plus approfondie dédiée à ces éléments, ainsi qu'à d'autres adverbes empruntés en chiac, il est possible de se référer à Perrot 1995, 2005, 2014 et 2018. De manière intéressante, en chiac les adverbes terminant en -ly sont souvent détachés intonativement par une pause du reste de l'énoncé. Il y a par exemple une pause pour les adverbes illustrés précédemment qui se retrouvent en début d'énoncés alors que d'autres influencent davantage le verbe auquel ils sont rattachés : *overly*, *probably* et *usually* qui est même présent en dédoublement avec sa variante française.

Autres éléments lexicaux

Je l'ai déjà abordé dans la partie décrivant succinctement le chiac, mais les emprunts à l'anglais se font dans plusieurs catégories lexicales. Les termes se référant à la culture nord-américaine sont souvent empruntés, par exemple à Moncton les noms des films américains ne sont pas traduits comme ils peuvent l'être au Québec. Les locuteurs et locutrices francophones de la région se réfèrent tout naturellement aux produits de la culture américaine avec le nom d'origine. Dans le cadre du présent corpus, où certaines questions concernaient la carrière des participants et participantes, plusieurs des éléments descriptifs de leur emploi pouvaient être empruntés, d'autant plus que leurs emplois prennent place dans un environnement où l'anglais est majoritaire dans l'usage :

emotional intelligence, body-mind centered, dating abuse, red flags, make up artist, coworkers supervisor, customer service, cashier, representatives, conferences, samples, scratch tickets, plant, sheet metal worker, table-saw, metal box, nailling gun, business administration, airport.

D'autres emprunts sont faits assez régulièrement pour parler d'endroits qui sont extérieurs aux Maritimes ou au Québec. Dans d'autres cas, il arrive aussi que ces lieux ne soient tout simplement pas intégrés au système phonétique français :

Toronto, east coast, au West (plutôt qu'à l'ouest par exemple), *Vegas, Vancouver, Dominican Republic, Canary Islands, Jamaica, Boston* et même *Nova Scotia*.

Le discours rapporté, sans être tout à fait de l'ordre de l'emprunt, est généralement rapporté en anglais dans les entretiens s'il a été prononcé en anglais à la base. Les reformulations en français sont somme toute assez rares et ce discours rapporté dans la langue d'origine témoigne du bilinguisme des locuteurs et locutrices interviewées :

Le *guy* i était, i avait hâte, i était comme : « Yeah let's do it come on ! ». (Rebel_Bass, 20 mars 2019)

À l'hôpital anglaise de Moncton i m'ont dit : « Ah don't bother coming back ». (Marie, 29 août 2019)

Martha se pose tout de même du côté de l'exception en rapportant les propos de l'un de ses anciens patrons anglophones en français alors qu'il lui reprochait justement qu'elle ne parlait pas suffisamment bien en anglais.

Un moment donné, le grand boss i m'a mis de côté pis i m'a chialé, i a dit : « Toi là, je vais être obligé de me débarrasser de toi parce que t'es juste pas bonne à parler anglais » (Martha, 27 février 2019)

Il y a aussi plusieurs expressions toutes faites qui viennent en bloc lorsqu'elles sont empruntées à l'anglais : le *jack of all trades, dream come true, let's say* que et *Oh my god !* par exemple qui est particulièrement répandu. L'expression de surprise ou d'étonnement *Oh my god !* rappelle tout de même l'article de Kasparian et Gérin (2005) sur l'emprunt massif en français acadien des gros mots à l'anglais. Si « *Oh my god !* » n'est pas tout à fait un juron, il rappelle l'un des champs sémantiques de celui-ci, soit la religion. Kasparian et Gérin rappelaient aussi la possibilité de réunir « *holy* » et « *fuck* » et de combiner ainsi les deux champs sémantiques importants qui sont tabous, l'acte sexuelle et la religion (2005, 131). Dans mon corpus, les jurons sont plutôt absents, peu importe la langue dont ils proviennent. Cependant, on peut tout de même y compter : *tabarnouche*, *crisse* et *maudit*, tous attribuables à la même entrevue, réalisée avec Maurice, qui a passé, il est bon de le rappeler, la majeure partie de sa vie au Québec, où ces jurons sont répandus. L'intention n'est pas d'établir qu'il n'y a pas d'emprunts dans le champ lexical des jurons dans le français parlé au Québec, mais plutôt d'affirmer que l'utilisation des jurons souvent associée au français parlé au Québec dans le sud-est de l'Acadie reste anecdotique. De tous les jurons que Kasparian et Gérin énumèrent comme faisant partie des jurons traditionnels acadiens, on ne compte qu'une variante phonologique acadienne de « *Oh mon dieu !* (*Oh mon djeu!* prononcé par Martha) » et « *Au djable !* » prononcé par Marie. Autrement, les jurons semblent bel et bien empruntés et ceux-ci autant par les jeunes que par les plus vieux participants. Rebel_Bass par exemple, devant la

difficulté prononcée d'un jeu s'exclamera en disant : « *The hell !* Qu'est-ce que c'est cette *game* ici ! ». Une mauvaise main aux cartes par exemple sera dévoilée ou bluffée d'un « Oh shit ! » ou d'un « Fuck ! » et la réaction au bluff sera plus souvent qu'autrement « Oh my god ! », parfois accompagné d'un « le bâtard ! », mais aussi simplement « bastard ! ». Kasparian et Gérin décrivent que l'effacement de mots chargés à proprement parlé « acadiens » pour favoriser des mots tabous empruntés à l'anglais serait une forme de purification de la langue. En effet, le fait d'emprunter les jurons, qui sont une forme d'expression identitaire, serait selon eux une façon « de garder la langue intacte, à l'abri de toute souillure » (Kasparian et Gérin 2005, 135). Les auteurs font aussi ce constat : « ne pouvant jurer dans celle-ci [dans leur langue], le minoritaire est condamné à n'employer que celle de l'autre, et, partant, à adopter ses valeurs » (Ibid.). Pourtant, si les jurons sont des mots appartenant à des sujets tabous, les emprunts ne seraient-ils pas marqués doublement, car appartenant à des champs sémantiques tabous en plus d'appartenir à une langue dont l'utilisation aux côtés du français, en contexte francophone minoritaire, est sujette à toutes les critiques ? Ainsi, « holy fuck » est tabou puisqu'il relève sémantiquement de deux champs qui sont traditionnellement tus, mais en plus il est dit dans une langue que les discours ont traditionnellement proscrit aux côtés de la langue française. En plus, force est de constater que les formes anciennes relevées par Kasparian et Gérin n'ont plus beaucoup leur place, comme « sacré dié » qui datait déjà et provenait surtout de sources littéraires.

Expression de la compassion

Les verbes sont aussi régulièrement empruntés en chiac, mais pour faire suite à la réflexion que Kasparian et Gérin portait sur l'emprunt des jurons, l'emprunt des verbes qu'on pourrait lier à l'affectivité et à l'empathie ne révèlent pas pour autant une minimisation de l'intérêt porté à l'autre. Ils témoignent au contraire d'emprunts complexes afin d'exprimer des émotions intimes. De façon intéressante cependant, ces verbes empruntés sont souvent utilisés avec leur négation, alors que les variantes françaises seront surtout positives. Ces verbes sont donc encore à leur tour utilisés en alternance avec leurs variantes françaises et je m'intéresserai aux emprunts *care*-er, *worry*-er et *mind*-er. Dans le cas de *care*-er par exemple, il est souvent utilisé pour exprimer le dépit et précisément toujours (dans l'étendue du corpus actuel) sous sa forme négative, en chiac on ne *care* donc pas, on peut *worryer* en revanche. Perrot (1995b) l'avait d'ailleurs souligné dans le titre de son article intitulé : Tu worries about ça toi ?

Je *care* pas qu'est-ce tu fais. (Chiac Gaming, 8 décembre 2018, Une poignée de piasse, épisode 2)

[...] pis i était juste tannant *anyways, so* je *carais* vraiment pas. (Martin, 19 mars 2019)

Moi, je *care* pas, j'y dirais/ j'y dirais *right* dans la face. Je *care* pas. (Vixen, 10 août 2019)

Bien là, je vas pas même *carer* qu'est-ce que je dis pis toute ça. [...] Ça va juste sortir comme ça sort, je *care* pas. (Louise, 7 août 2019)

J'avais un *lawnmower* qu'était/ qu'allait bien quand-ce i barrait pas. J'avais acheté une *lemon* on va dire, *brand new*, j'avais acheté une *lemon*, je *care* pas. (Marie, 29 août 2019)

L'emprunt *worry-er* est aussi utilisé principalement à la négative pour signifier « ne t'inquiète pas » et il est assez spontanément mobilisé lorsque l'on demande aux locuteurs et locutrices francophones à Moncton des exemples de chiac. L'expression « Worry pas ta brain! » est régulièrement mobilisée comme exemple d'expression chiac, en particulier chez les personnes pour qui le chiac est surtout le mélange du français et de l'anglais dans la parole. Cette expression se retrouve par exemple comme slogan publicitaire pour la compagnie d'assurance Vienneau. En effet, celle-ci est basée dans le sud-est du Nouveau-Brunswick et l'on peut voir à l'occasion des voitures de l'entreprise dans les rues de Moncton et Dieppe sur lesquelles figurent l'annonce suivante : Assurances Vienneau Insurance – L'assurance worry pas ! Cette expression s'est aussi retrouvée récemment comme alternative au célèbre Ça va bien aller face à la pandémie de la Covid-19. Autrement, on retrouve l'emprunt *worry-er* à deux reprises sous ces formes dans le présent corpus :

C'est/ c'est une partie du langage, on *worrie* pas [...] On parle anglais ici, pis on parle français là. (Marc, 6 avril 2019)

C'est juste tu parles, même l'écrire, tu/ tu *worries* pas trop pour l'écrire (Valéry, 22 mars 2019)

Dans ce cas-ci, l'utilisation de l'emprunt *worry-er* est interchangeable avec l'emprunt du verbe *care*, mais ce dernier ne semble pas sujet à être utilisé sous une forme impérative. On invite ainsi les gens à ne pas *worry-er*, donc à ne pas s'inquiéter d'une situation et on peut y répondre « Je *care* pas », la situation ne m'affecte pas. Cette utilisation n'est bien sûr pas systématique, les emplois de ces emprunts sont variés, on peut par exemple dire de personnes particulières qu'elles « ne *caront* pas » au pluriel et utiliser *worry* de manière positive, surtout par exemple en parlant d'une personne « a me fait *worry-er* ». De plus, le discours de Marc fait assez peu recours aux emprunts, le fait de dire « on *worrie* pas » performe en quelque sorte son affirmation suivante selon laquelle les personnes qui parlent chiac alternent couramment entre le français et l'anglais. Le dernier verbe

emprunté *to mind* ne s'est pas présenté directement dans les entretiens, mais il est souvent dit, il a été d'ailleurs couramment entendu lors du terrain. Ce verbe est, quant à lui, utilisé généralement sous une forme interrogative pour savoir ce que pense son interlocuteur par exemple d'une action à entreprendre :

Mindes-tu d'aller là avant d'aller à la beach ?

Minderais-tu de shuffle les cartes ?

La simple formulation « *mindes-tu* » ou « *tu mindes pas hein ?* » peut aussi être ajoutée à la fin d'une affirmation pour chercher l'approbation de son interlocuteur afin de savoir si ce qui vient d'être décidé ou affirmé le dérange ou si au contraire ça lui va. La même chose se passe par exemple à la fin d'une explication longue pour aller rechercher l'attention de son interlocuteur ou avoir une rétroaction de sa part et activer des signaux de *back channel* dans la conversation en demandant *get(es)-tu? comprends-tu?* Vixen nous permet de visualiser comment cette formulation se réalise dans le discours :

but des fois je t'avec ma mère pis on commence à parler français randomly pis je notice pas que j'ai switché comme/ get-tu ?

Aussi, Rebel_Bass l'utilise sous la forme affirmative en le conjuguant au passé:

la première fois j'ai joué *Darks Souls* Un, je *gettais* pas [...] je *gettais* pas qu'est-ce qui se passait, c'était *glitchy* [cette fois, en parlant de *Fallout 4*]

Si les verbes pour exprimer une émotivité particulière ou pour solliciter l'approbation d'autrui sont aussi empruntés en chiac, il n'en reste pas moins que leur variante française principale « s'inquiéter » reste très répandue. Il semble y avoir une utilisation de la variante française surtout dans un contexte où effectivement on s'inquiète, alors que si la personne ne s'inquiète pas, elle *worrie* pas ou ne *care* pas. Tout de même, Perrot remarquait déjà en 1995 que « certains verbes anglais permettent d'éviter le recours en français à une forme réflexive » comme dans le cas des trois premiers verbes abordés qui peuvent se référer à s'inquiéter (*worry-er*), *s'en* faire, *s'en* foutre dans certains cas (*care-er*) et ça *te* déranges-tu ? pour (*mindes-tu ?*) ou ça ne *me* dérange pas que la réponse puisse représenter (je *minde* pas).

Remarques sur la morphologie des verbes

Les verbes empruntés à l'anglais sont extrêmement variés, au-delà des quatre que je viens de décrire, il est possible d'en dresser une liste non exhaustive qui se retrouve dans les entretiens effectués et qui se trouvaient pour la plupart dans l'étude de Perrot (1995, 137):

Fly-er, use-er, join-er, find-er out, move-er out, back-er out, hang-er, hang-er out, lay-er off que Gaga utilise au contraire de Vixen de la sorte : *Lay off-er*. Le manque de verbe emprunté avec la particule adverbiale *off* lors de l'entrevue avec Gaga empêche malheureusement la comparaison. La tendance générale est tout à fait celle d'apposer la terminaison sur le verbe plutôt que la particule adverbiale. On retrouve chez Marie l'utilisation du verbe *se traveler* (se déplacer) que Perrot remarquait comme formant un cas à part puisque contrairement à la tendance d'utiliser des verbe anglais pour remplacer des verbes pronominaux français, celui-ci conserve un pronom réflexif alors qu'il n'en comporte pas en anglais. Or, l'un des joueurs de cartes parlait de ses deux petits-fils en affirmant qu'« i se *travelont* tout le temps par la *train* » pour parler de leur succès dans leur profession.

En effet, les verbes empruntés en chiac sont surtout remarquables parce qu'ils sont systématiquement marqués des formes des verbes du premier groupe en français et des terminaisons propres au français acadien. La troisième personne du pluriel est marquée de -ont même pour les verbes du premier groupe et cela vient lever l'ambiguïté potentielle qu'il peut y avoir avec la troisième personne du singulier en français de référence. Cette tendance amène aussi son lot de régularisation pour ce qui est verbes irréguliers comme *aller* et *avoir*. Ce phénomène se réalise chez la majorité des locuteurs et des locutrices ayant utilisés des verbes empruntés lors de leur entretien. Certains utilisent plutôt la terminaison en -ent et elle ne s'entend donc pas, cette terminaison pouvant être en légère alternance chez un même locuteur :

Ses yeux c'est comme/ i **glowont**. (Chiac Gaming, 8 décembre 2018, Une poignée de piasse, épisode 2)

Anna : Des fois, i me **servont** dès le début en français. *But* i **feelont** peut-être de même que je suis française.

Louise : I te **sentont**. (7 août 2019)

[...] parce que ça m'a déjà arrivé que j'ai été par chez nous pis i **disont**, si i me **connaissent** pas, i me **demandont** si je viens du nord. (Martin, 19 mars 2019)

Aussitôt qu'i **débarquont**, *alright that's it !* I **avont**/ i **avont** trouvé la *ride* du bateau assez longue qu'i **allont** pas plus loin. (Martin, 19 mars 2019)

Pis là, *anyway*, i **avont** comme *findé out*. Pis là, i **avont** appelé à maison pis là j'étais comme non, je pouvais plus venir comme à sa fête. (Vixen, 10 août 2019)

Parce qu’i *expectont* que tu parles comme le bon français pis, tu sais, comme i a tu de quoi de *wrong* ? (Valéry, 22 mars 2019)

Cette façon de marquer les verbes est partagée par la plupart des participants et participantes à cette étude, autant chez les gens qui utilisent des verbes empruntés à l’anglais que ceux qui ne le font pas ou très peu. On peut remarquer aussi certains verbes empruntés à l’infinitif qui se termineront effectivement par -er, comme au premier groupe en français. Le verbe « *deleter* » ou « *shower* » en sont de bons exemples, les participants et les participantes l’utilisaient par exemple pour signifier avec humour que certains passages de l’enregistrement ne devraient pas figurer à la publication de la recherche :

1- Vixen : I va juste publier/ I va *deleter everything except* pour nous autres qui *shit talk* Carolanne.

Gaga : Pis là i va *shower* ça à Carolanne, ça c’est tes *friends* ? (Vixen et Gaga, 10 août 2019)

2- Louise : On est-tu encore sur vidéo ? [...]

Anna : I va *deleter* la *whole part*. (Anna et Louise, 7 août 2019)

Il y a aussi une tendance en français acadien à n’utiliser que le verbe *avoir* comme auxiliaire et ce même avec des verbes qui utilisent habituellement le verbe *être* en français de référence. On le retrouve dans la phrase qui devait servir d’exemples pour les futurs entretiens prononcée par Anna : « je m’ai baigné », ainsi que chez Rebel_Bass par exemple : « C’est/ ça a devenu un petit peu ça » ou encore chez Denise qui « pis après ça a l’a venu à Georges-Dumont ».

Les autres éléments de français acadien

Cette partie sur la description linguistique de mon corpus a été consacré à rendre compte de certains éléments représentatifs du chiac dans la littérature scientifique. Cette littérature s’accorde généralement à décrire le mélange de codes par les emprunts à l’anglais et ensuite les éléments du français acadien que l’on retrouve dans le chiac. Or, j’ai longuement parlé des emprunts lexicaux qui forment le chiac, nous verrons dans le prochain chapitre que ce ne sont pas toujours ces éléments qui servent à décrire et à définir ce qu’est en réalité le chiac pour ses locuteurs et locutrices. Pour beaucoup, les mots dits acadiens sont beaucoup plus importants quand vient le temps de définir de quoi se constitue le chiac. Au niveau du corpus, les mots acadiens sont souvent mobilisés pour définir le chiac et ainsi en faire un ensemble d’éléments lexicaux du domaine du français acadien traditionnel. Les deux éléments les plus mobilisés sont le verbe *bailler* (donner)

et ligne à *hardes* ou *hardes* (vêtements). Il est cependant possible de noter l'utilisation effective spontanée de plusieurs d'entre eux au cours des nombreuses observations participantes : *hardes* (vêtements, p.40), *usses* (sourcils, p.51), *défricheter* (démêler) *éloïse* (éclair), *embourri* (nombril, p.24), *drases* (culottes, p.70) et *bouchure* (clôture) (Chevalier et al. 2009) par exemple que Rebel_Bass a utilisé sur la chaîne Chiac Gaming pour nommer une série de vidéos (L'autre Bord d'la Bouchure) dédiée à un jeu se basant aux États-Unis, donc bouchure ici signifiant frontière. Le verbe *chavirer* aussi est utilisé au sens de *bouleverser* sous la locution de « ça me chavire ». Deux verbes du français acadien et peu utilisés aujourd'hui en français de référence le sont assez régulièrement en chiac : *amarrer* au sens large d'attacher et haler pour signifier tirer : « Hale sur ma *purse* ! Hale-là ! » ou encore « On va amarrer nos *bikes* ici ». D'ailleurs un quiproquo s'est produit en raison de deux allophones compris dans ce mot entre la variété acadienne et laurentienne en parlant avec Anna :

Chercheur : « Amarrer » [amaxe] aussi pour/

Anna : - « Amarri » ? [amari]

Chercheur : - « Attacher », je pense ?

Anna : - « Amarrer » !!! [amøre]

[...]

Anna : - J'étais comme « amarri » ? Qu'est-ce qui est ça ? A mari quelqu'un [tʃəkœ]?

Les deux allophones de /R/ [ʁ] et [r] sont respectivement utilisés par le locuteur du français laurentien (le chercheur) et [r] par la locutrice du français acadien. Cette dernière variante de /R/ est très répandue dans le sud-est du Nouveau-Brunswick (Phlipponneau 1991, 136-37) alors qu'elle est en perte de vitesse dans le nord de la province et qu'elle est rendue très rare dans la grande région de Montréal où elle était aussi la norme à une certaine époque (Tousignant 2011, 110-111 ; Côté et Lamy 2012). On retrouve aussi l'utilisation de la voyelle postérieure [ɔ] en opposition à la voyelle antérieure [a] où l'utilisation de cette voyelle référerait au verbe « marier » pour Anna.

Donc, il semble que les éléments du français acadien les plus répandus en chiac soient des éléments phonologiques et morphologiques plus que lexicaux. Au niveau du « h » aspiré, par exemple, on le retrouvera autant chez Marie dans le mot « deHors » que chez Rebel_Bass sur le mot « Haï » et que chez Valéry lorsqu'elle dit « Haut ». Le phonème /h/ semble ainsi bien se maintenir au fil des générations. Par exemple, le pronom démonstratif « ceci » est très utilisé et il est prononcé ainsi

/səsɪt/ à la manière de l’adverbe « ici » prononcé /isɪt/ dans divers français régionaux. On compte aussi l’utilisation des pronoms « elle » et « eux » qui sont réalisés ainsi /jɛl/ et /zø/, c’est particulièrement vrai lorsque le pronom personnel « elle » est utilisé en complément d’objet direct. Ces prononciations sont plus ou moins généralisées dans un contexte de conversation familière et jeunes comme moins jeunes locuteurs et locutrices les utilisent. Au-delà de ces éléments, l’affrication de la consonne vélaire /k/ et du phonème /tj/ est aussi très commune. Par exemple, Gaga utilise l’emprunt « half » pour décrire le chiac comme « moitié anglais, moitié français » :

Je crois que c’est comme *half* anglais, *half* français.

Il utilise aussi sa variante française « moitié » lorsqu’il parle d’une situation fâcheuse qui est arrivée à l’une de ses amies. Sa phrase contient deux phonèmes /tj/ qu’il prononce tous les deux comme l’affrication /tʃ/ :

A fait à moitié pitié, vraiment.

On la retrouve aussi chez Martha par exemple :

Tiens ce livre-là.

Cette affrication se réalise aussi assez souvent avec la consonne vélaire /k/ et on la retrouve fréquemment dans le pronom indéfini quelqu’un /tʃəkœ/ ou l’adverbe quelque /tʃœk/. Ces éléments qui viennent d’être énumérés sont peut-être ainsi plus représentatifs de la nature du chiac et de son lien direct avec le français acadien. Ils le sont du moins davantage dans la description que l’on peut en faire avec le corpus recueilli et ce aux côtés des emprunts lexicaux complexes que la situation de minorité linguistique favorise. Il est bon de rappeler que la recherche en linguistique récente a démontré que dans d’autres régions de la francophonie où le français est réellement en perte de vitesse et où le transfert linguistique est entamé comme en Louisiane « fading proficiency and language shift seem to make elaborate borrowing superfluous » (Neumann- Holzschuh 2014, 147). Ainsi plusieurs emprunts élaborés relevés ici dans les productions langagières de francophones de la grande région de Moncton marquent la vitalité du français dans cette région francophone minoritaire. Le locuteur du chiac peut ainsi faire alterner ses productions langagières sur l’axe syntagmatique en code switching et alterner au niveau de l’axe paradigmatique de l’énoncé entre des éléments lexicaux qui relèvent du domaine du français acadien, du français de référence et de l’anglais selon certaines règles grammaticales et syntaxiques plutôt délimitées.

Chapitre 5 – Ce que les participant.e.s disent du chiac

Dans ce chapitre, je vais aborder ce qui est au cœur de cette recherche, c'est-à-dire les enjeux autour de la nomination du chiac. Ce qui m'intéresse particulièrement ici c'est de quoi l'étiquette de chiac est-elle le nom pour les participants et les participantes à cette étude ? Dès les débuts du terrain, le terme de « chiac » qui semblait désigner un ensemble de pratiques linguistiques françaises marqué par le recours à de multiples emprunts à l'anglais ne semblait pas sans équivoque. En effet, lorsque j'abordais les gens et que je leur expliquais le sujet de mon étude, on me répondait toujours que le chiac était parlé ailleurs. Pourtant, la littérature pointait dans la direction du sud-est du Nouveau-Brunswick et surtout à la zone urbaine de Moncton où le français côtoie davantage l'anglais au quotidien que dans d'autres municipalités plus rurales (d'où le choix de Moncton et Dieppe). Louise, par exemple, qui a été rencontré au tout début du terrain, avait spontanément décrit Bouctouche (une municipalité du sud-est du Nouveau-Brunswick) comme l'endroit où le chiac est le plus parlé. Le lieu le plus authentique aurait été un bar de Bouctouche pour « trouver les personnes qui parlent le plus chiac ». Une autre personne, au sein d'un regroupement pour aînés et aînées, avait précisé en correspondance électronique que le chiac n'est pas parlé à Dieppe et à Moncton, mais qu'on le parle par exemple à Bouctouche. Il avait d'ailleurs ajouté : « C'est certain que nous avons des patois et des régionalismes mais c'est pas nécessairement du chiac ».

Avant de recevoir ce commentaire en particulier, j'avais cru que je faisais face à ce que Boudreau décrit comme la désignation de boucs émissaires. En effet, elle note qu'il s'agit-là d'une manifestation de l'insécurité linguistique, entre autres, chez des adolescents et des adolescentes avec qui elle a travaillé dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Cette façon de faire permet d'amoindrir le sentiment d'insécurité linguistique en dirigeant la discussion vers des gens qui sont « censé[s] parler « encore plus mal que soi » » (Boudreau 2016 , 129). Je croyais donc qu'étant extérieur au groupe des locuteurs et locutrices que de me désigner des gens qui parlent « encore plus chiac » ou « vraiment chiac » signifiait qu'on ne voulait pas être associé à une variété de langue dévalorisée. Or, bien que cette affirmation pût être vraie chez certaines personnes, il s'agissait en fait d'un décalage dans la définition que ces personnes donnaient au chiac et celle que je lui accordais en tant que chercheur. Comme Boudreau le note, il existe plusieurs descriptions du chiac :

[II] peut signifier selon les locutrices et les locuteurs le « vieux parler acadien » et serait alors le « bon chiac », ou le français mélangé avec l'anglais, le « mauvais chiac », ou encore le chiac recouvrant à la fois des archaïsmes et des termes anglais, la définition la plus courante (Boudreau 2014, 182)

Si effectivement le terme de chiac ne signifiait pas la même chose pour tout le monde, il semble que lors de mon terrain, les gens questionnés n'apposaient pas d'adjectif de qualité à ce qu'il qualifiait de chiac. Les pratiques linguistiques en question étaient chiac ou elles ne l'étaient pas. À l'exception de certaines occurrences de « vieux chiac » pour signifier le français acadien traditionnel. Par exemple, pour l'extrait déjà montré de la personne m'ayant écrit un message à propos du chiac, le chiac est pour elle constitué « de(s) patois et de(s) régionalismes ». Elle invoque ainsi des éléments lexicaux comme constituants du chiac ou du moins de la variété linguistique qui est parlée à Moncton. Ces éléments lexicaux ne sont pas spontanément des emprunts à la langue majoritaire. Nous verrons effectivement que les deux catégories décrites par Boudreau se retrouvent représentées dans le corpus de l'actuelle étude et que ces catégories ne semblent pas aussi perméables à la nomination de chiac. Aux côtés de ces deux catégories, il semble que celle, avancée majoritairement par les linguistes dans les dernières années, regroupant le mélange de codes et le français acadien traditionnel soit aussi largement mise de l'avant.

Les enjeux de la nomination

Avant d'aborder ces trois définitions données au chiac, il est impératif d'explorer les enjeux de la nomination au sein de la communauté de ses locuteurs et locutrices. Ce qui m'avait ainsi paru plutôt évident au départ (ce que désignait le chiac comme glottonyme), nécessitait maintenant que je m'y attarde davantage. D'une part, j'ai discuté des processus de nomination qui ont lieu dans la tradition des chercheurs et chercheuses en linguistique acadienne. Cette description de la langue a traditionnellement construit le français acadien comme très diversifié. Cette nomination peut ensuite être perçue comme incontestable, car provenant de voix d'autorité sur la langue (Gal et Woolard 2001). Ces processus de nomination ont évidemment lieu aussi du côté des locuteurs et locutrices et révèlent différentes idéologies et représentations sur les langues en question. L'importance et la complexité des processus de nomination sont soulignés par Boudreau dans plusieurs de ses travaux sur le chiac et le français acadien (2011, 2012, 2016 :132-138). En effet, « [p]ar la nomination, un groupe d'individus, une langue, une variété sort du néant, « devient », « existe » avec toute une gamme de représentations qui se construisent dans le discours autour du glottonyme; dans le cas du chiac, les conséquences de cette « reconnaissance » sont variables »

(Boudreau 2016, 133). Alors d'un côté, le fait de nommer permet de faire l'éclairage sur une langue particulière qu'on tend à vouloir distinguer par souci de valorisation ou même de dévalorisation en la mettant à l'écart. Lorsqu'une langue existe enfin en portant son propre nom, il devient plus facile de la pointer du doigt pour ses détracteurs. Au Canada, par exemple, les chiacs ou ceux qui parlent chiacs peuvent devenir les boucs-émissaires des autres francophones (Ibid.). Les autres groupes ont ainsi un nom pour désigner d'autres individus qu'ils jugent comme s'exprimant « encore plus mal qu'eux » et ainsi amoindrir leur propre insécurité linguistique (Ibid.). Pour Boudreau, le fait de nommer ses pratiques linguistiques pour le locuteur du français acadien est une autre manifestation de son insécurité linguistique (2012, 103). Si le francophone du sud-est du Nouveau-Brunswick déclare qu'il parle chiac, il peut le faire pour ne pas « perdre la face » devant son interlocuteur qui pourrait s'attendre à ce qu'il parle une langue plus proche de la norme de référence (Ibid.). De dire que l'on parle chiac peut autant être une manière de s'esquiver face aux attentes de langue unique et uniforme du français qu'une manière de s'affirmer se révoltant contre le stigmate qui existe souvent sur les emprunts à l'anglais dans les milieux minoritaires francophones d'Amérique du Nord (Ibid. 103-104).

Je crois qu'il est pertinent de faire un petit aparté sur les processus de nomination qui ont aussi cours en français laurentien par exemple avec le joual montréalais. La variation linguistique perçue par les locuteurs et les locutrices du français au Québec peut refléter à un niveau, certes inférieur, l'hyperdiversité perçue du français acadien chez les locuteurs et les locutrices de ce domaine. Toutefois, la comparaison la plus intéressante pour la présente étude est certainement celle qui peut être faite avec le joual. Verreault remarque par ailleurs que l'appellation de « français international », de « français québécois » et de « joual » a tendance à donner « une représentation morcelée [...] de la variété de français qui a cours au Québec » (Verreault 2000, 120). En effet, le français québécois a aussi connu un phénomène de nomination mettant en exergue les pratiques langagières d'une certaine classe ouvrière francophone urbaine de Montréal dans les années 60 et 70 (Lafrenière 2008, 7). Cette variété suscite d'ailleurs de vives réactions de part et d'autre, soit ceux qui adhèrent au joual-mépris (le joual est perçu comme une langue inférieure et dégénérée) ou au joual-fierté (le joual est alors perçu comme une survivance de la langue française en Amérique) (Lafrenière 2008, 64). Ces expressions se retrouvent aussi dans la recherche sur le chiac, où le chiac-mépris est passé au chiac-fierté alors la poésie acadienne l'a porté comme symbole de la résistance des francophones à l'assimilation (Boudreau 1996, 152, Gammel et P. Boudreau

1998). Le joual suscite des réactions fortes puisque, tout comme le chiac, ses locuteurs et locutrices ont recours à différents emprunts à l'anglais en plus d'utiliser différentes prononciations du français absentes des normes de références. Ce sont entre autres choses les emprunts qui causeront une commotion et qui seront décriés comme dans le cas du chiac dans le sud-est de l'Acadie. Claude Poirier décrit par exemple les emprunts à l'anglais comme faisant partie de la langue française parlée au Québec :

Définir la variété de langue, cela signifie aussi bien en marquer les contours, en établissant les frontières avec les langues voisines et en portant un jugement sur le statut des mots issus de ces langues. Dans le cas du français du Québec, il est évident que les anglicismes, par exemple, font partie, à part entière, de la langue ; la plupart, notamment les anglicismes lexématiques, relèvent du registre familier ou très familier (par ex. bean « haricot » ; braker « freiner », de l'anglais to brake), d'autres appartiennent à l'usage le plus neutre (par ex. cheddar désignant une sorte de fromage ; vacant, dans terrain vacant « terrain vague, en friche », anglicisme sémantique d'après l'anglais vacant lot, vacant land). Il est donc indispensable qu'on intègre ces unités à la description de l'ensemble (Poirier 1995, 18).

La nomination de joual opérerait une différenciation entre le parler de francophones urbains qui côtoyaient l'anglais au quotidien et ceux en dehors de la ville de Montréal ou de classes sociales plus aisées qui disposaient du capital linguistique pour se différencier et adopter une langue plus proche de la norme de référence. Verreault réitère que le joual n'est que l'une des composantes du français qui a cours au Québec et qu'il ne constitue pas une couche indépendante des autres variétés qu'auraient pu constituer le français international et le français québécois (Verreault 2000, 129). Ils constituent ainsi une « même variété de français, fonctionnelle et structurée en elle-même, au même titre que d'autres variétés comparables, celle de France notamment » (Ibid.).

Avant de poursuivre avec les trois définitions qui sont attribués au chiac, il est intéressant de noter que la nomination de celui-ci le rend particulièrement plus facile à saisir pour les individus en dehors du groupe des locuteurs et locutrices qui voudraient en parler. Il peut ainsi posséder un profit de distinction auprès des artistes par exemple qui l'utiliseront pour différencier leurs pratiques linguistiques, entre autres au Québec où plusieurs artistes acadiens et acadiennes l'ont popularisé (Boudreau 2016, 133). Il peut surtout servir à créer des catégories sociales fictives entre des groupes d'individus qui parleront toujours moins bien que soit et ainsi révéler la nature des rapports de pouvoir entre les différents groupes sociaux (Boudreau 2012, 104). Par exemple, les Acadiens parleront chiac pour un Québécois qui critique la « qualité » de leur langue alors qu'un

Acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick aura tendance à se dissocier largement de cette appellation qu'on réserve souvent au sud-est de la province, lieu de proximité avec l'anglais. Sur le plan social, « certaines langues sont pourvues d'un capital symbolique important alors que d'autres le sont moins » (Ibid.) et plus souvent qu'autrement, le chiac est au bas de cette hiérarchie des langues face au français de référence et à l'anglais. D'autres, iront jusqu'à nier la singularité du chiac en le traitant de « franglais » (Ibid. 132), mais Boudreau résume bien l'importance des processus de nomination en affirmant « [qu']il est tantôt emblème, tantôt stigmaté et cristallise tous les débats sur la langue, et ce, autant en Acadie qu'à l'extérieur » (Ibid. 134). Au-delà de ces nominations, ce qui semble le plus pertinent pour la suite est de retenir que les pratiques des locuteurs et des locutrices acadiennes et ainsi des participants et participantes à cette étude ne sont pas fixes. Alors que les personnes ayant participé se sont pour la plupart décrites comme s'exprimant en chiac, elles ont pour beaucoup avoué ne pas le faire avec moi, n'étant pas dans leur réseau de parenté ou d'amis proches et force est de constater que la description linguistique révèle qu'un usage limité des éléments linguistiques attribuées au chiac (du moins au sens du mélange de code).

Les trois définitions du chiac

Il y a donc trois définitions distinctes données au chiac par les participants et les participantes de cette étude. Les attitudes vis-à-vis de ces différentes pratiques linguistiques peuvent être tout à fait antagonistes chez un même locuteur et locutrice, mais le terme désignant le chiac ne semble pas pouvoir chevaucher ces différentes définitions. Les participants et les participantes considèrent presque tous et toutes parler chiac au quotidien, or ce chiac qu'ils et elles parlent collectivement est différent individuellement. Leur représentation du chiac est différente et ce sont leurs commentaires métalinguistiques qui témoignent de ces différences et des idéologies portées par ces représentations.

Le mélange et le français acadien traditionnel

Moins de la moitié des gens interviewés reconnaissent que le chiac contient des emprunts à l'anglais et que cette caractéristique le définit (7 personnes sur 17), mais sa caractéristique la plus importante est souvent le lexique du français acadien. Le chiac est ainsi du français ancré localement dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, cette représentation que les locuteurs et locutrices se font du chiac est souvent un marqueur identitaire très important. Cette définition est

donc partagée par certaines personnes parlent chiac et par la littérature scientifique actuelle (Boudreau et Perrot 2010).

Chez Martin Saulnier et Rebel_Bass par exemple, les emprunts à l'anglais sont une réalité historique liés à la conquête britannique de l'Acadie lors de la colonisation et les « vieux mots acadiens » relient le français de la région à la France et sont particulièrement valorisés:

[...] des affaires comme tu sais, des culottes [tʃylɔt], qu'on dit ou bien donc, curieux [tʃɔrjœ], des culottes [tʃylɔt] pis ça. Ça i disent ça en France. Tu sais, des affaires de même que tu sais, on/ on a appris c'est nos ancêtres vraiment qui viennent de la France quand qui ont apporté des mots ici. Pis c'est mêlé beaucoup, après la Déportation, si tu voulais travailler, faire de l'argent, fallait que tu travailles avec des Anglais, ça fait que c'est là que les mots anglais ont commencé à rentrer dans ça. Tu sais, on va pas dire un/ un char, on va dire un car [kar]. Qui est le mot « car [kaɪ] » en anglais. (Martin, 19 mars 2019)

[...] la métaphore que j'utilise souvent, tu sais j'avais vu ça une fois par rapport aux femmes tu sais i donnent naissance pis i ont des *stretchmark*, ces choses comme ça. Tu sais, c'est tes *battlescar*, c'est des cicatrices de qu'est-ce que/ de qu'est-ce que t'as passé à travers pis du miracle que t'as pu faire. Bien c'est la même chose par rapport à la langue. [...] On est des francophones qu'a survit l'envahissement anglophone. Pis ça a laissé une cicatrice dans notre langue pis on devrait pouvoir être fier de ça. Eh, mais en même temps faut qu'on conserve. Fait que faut trouver un balan entre les deux. C'est parce qu'on a tendance à switcher à l'anglais facilement. On devrait pouvoir faire les deux, même les trois, eh, français, anglais pis chiac. (Rebel_Bass, 20 mars 2019)

Martin Saulnier parle rapidement du mélange des langues comme un résultat de la Déportation et de la dispersion des Acadiens et des Acadiennes qui auraient dû ainsi apprendre l'anglais pour travailler et faire de l'argent. Ces activités économiques auraient été en étroite collaboration avec les Anglais et dès cette époque le français acadien aurait commencé à incorporer des mots de l'anglais. Martin parle assez peu de l'anglais en entretien, mais sur sa chaîne YouTube il affirme par exemple que le chiac contient « des mots anglais icitte et là ». Cette description s'éloigne par exemple de certaines représentations du chiac qui le décrivent comme « moitié anglais moitié français », comme certains participants et participantes dans cette étude. Rebel_Bass reconnaît une part plus importante de l'anglais dans la constitution du chiac en décrivant les mots anglais comme des cicatrices des luttes menées dans l'histoire par les Acadiens et les Acadiennes. Ces mots sont aussi à leur manière des *stretchmark* de la naissance de la langue française dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Pour Rebel_Bass, le terme de chiac est une nomination englobante qui pourrait très bien dépassée la région du sud-est du Nouveau-Brunswick. Si les gens ne s'y référait

pas toujours pour désigner cette partie de l'Acadie, Rebel_Bass reconnaît qu'il pourrait l'utiliser pour le nord de la province et le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse dont le français est aussi marqué par l'emprunt à l'anglais, ce qui d'ailleurs rejoint les conclusions de King sur la non-singularité du chiac en termes de code-mixing en situation francophone minoritaire en Acadie (King 2008). Rebel_Bass reprend l'importance que Martin accorde aux vieux acadiens en affirmant que le chiac « c'est aussi utiliser les vieux mots. Utiliser les vieux mots français qu'i sont pas utilisés » (Voir aussi Arrighi et Berger (à paraître) pour une discussion plus poussée de leur position respective vis-à-vis de la part d'anglais dans le chiac). Rebel_Bass ajoute d'ailleurs qu'il fait le choix conscient d'utiliser des mots anciens qui ne sont plus autant utilisés de nos jours, car ils les affectionnent particulièrement, il donne en exemple le verbe « bailler » (donner). S'ils accordent une importance différente à l'anglais dans le chiac et que ceci fait en sorte qu'ils ne le situent pas exactement au même endroit ils s'accordent tous les deux pour dire que le chiac n'est certainement pas réservé aux jeunes, en reconnaissant qu'il y a des différences linguistiques d'une génération à l'autre :

Bien va dans un *home* de vieux, pis tu vas entendre du chiac à la journée, tu sais. Pis c'est beaucoup, tu sais, quand/ quand-ce qu'une langue est passée d'une génération à une autre, c'est beaucoup ça. Parce que moi je parle beaucoup à cause/ C'est moi quand-ce je pense à des mots de vieux je pense à quoi-ce que mes grands-parents disaient, quoi-ce que ma mère disait, c'est beaucoup ça que je pense. (Martin, 19 mars, 2019)

Pis i a aussi, on dirait qu'i a le chiac moderne, comme disons le chiac de Dieppe toute suite. Comme si tu vas à Mathieu-Martin pis tu parles aux enfants i allont dire : « Why que t'es en train de faire cecitte ? » Bien t'entendrais pas/ tu sais moi je vais avoir quarante ans au mois de mai. Je vas pas dire : why que je fais cecitte pis why que je fais ça ? [...] Même mes parents, tu sais, moi je parle de « why que ? » pis les enfants qui disent ça tout de suite, bien eux/ le nôtre [notre chiac] que nos parents utilisaient pas c'était « i sontaient ». I savent pas d'y où-ce qu'on a pogné ça. (Rebel_Bass, 20 mars 2019)

Ainsi, Rebel_Bass reconnaît que le chiac change au fil des générations, il ajoute même qu'il comprend certainement mieux le chiac des enfants avec qui il travaille comme éducateur que ses parents comprenaient le sien à un jeune âge. À certains égards, Martin reconnaît une plus grande continuité de la langue qui est transmise aux générations futures, alors que Rebel_Bass met l'accent sur l'inventivité des générations subséquentes. De façon intéressante, « sontaient » est pourtant une régularisation du verbe être à l'imparfait et se produit ailleurs dans la francophonie (Beniak 1989, 89). On peut aussi noter que les constructions *adverbes interrogatifs* + *que* sont une tendance linguistique qui se produit dans différents français non-standards (quand que, où que, qui que)

(Neumann-Holzschuh et Mitko 2018, 481), ainsi *why que* est une construction en adéquation avec le français acadien. À l'exemple qu'il donne de *why que*, il ajoute qu'il utilise lui aussi des emprunts à l'anglais, c'est seulement qu'il n'utilise pas celui-là en particulier. Aussi, les emprunts à l'anglais sont normaux dans un environnement où l'anglais est omniprésent :

[...] j'ai grandi dans le chiac. Complètement dans le chiac. Moi, j'étais, on était une famille française parmi/ entourée de plein de famille anglaise. [...] pis tu sais, tu/ tu/ tu parles le français, mais tu pognes l'anglais veut-veut pas⁵, tu sais la télé est anglaise, beaucoup de la radio est anglaise, on vit dans un milieu qui était plutôt anglophone dans le temps, maintenant c'est plus 50/50 (Rebel_Bass, 20 mars 2019)

Martin Saulnier, quant à lui, pose les aînés comme premiers locuteurs du chiac qui transmettent ensuite cette variété à leurs enfants et ainsi de suite. Le chiac est donc une variété de langue largement partagée dans la communauté acadienne du sud-est du Nouveau-Brunswick selon ces deux participants. Martin Saulnier dit aussi que la langue ne varie pas tant que cela d'une localité à l'autre, ce sont simplement certains mots de « slang » qui varient, mais que s'y attarder trop longtemps serait du « nitpicking », le chiac est finalement assez homogène pour lui dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Pour Rebel_Bass, le chiac est marqué par le mélange avec l'anglais et son chiac à lui en particulier est aussi marqué par un lexique acadien qu'il juge vieilli. Tandis que pour Martin Saulnier, le chiac qu'il utilise est surtout un lexique acadien qui lui vient de ses grands-parents et marqué par l'anglais par la situation démographique du sud-est du Nouveau-Brunswick.

Les autres participantes et participants qui considèrent que le chiac est constitué d'éléments lexicaux acadiens et de mélange de codes sont Denise, Marie, Vixen, Maurice et Kevin. Pour Denise, le chiac est « son langage, c'est ça qu'[elle] a appris », il s'agit du français du sud-est et le bilinguisme des francophones de la région fait en sorte qu'ils ajoutent à tout ça des mots anglais, dans ses mots, c'est ce qui les rend « uniques ». Lorsqu'elle donne des exemples concrets de chiac, elle n'évoque pas les emprunts à l'anglais, mais plutôt le mot « astheure » et la contraction de « je

⁵ La seule remarque de Rebel_Bass concernant l'anglais et qui voudrait qu'il s'agisse d'une langue « qu'on pogne » tout naturellement est un discours très ancré dans les communautés francophones minoritaires du Canada. Il existe d'ailleurs toute une littérature sur le sujet, le français est une langue complexe qu'il faudrait apprendre, alors que l'on attraperait l'anglais, langue plus simple qui se retrouve partout dans notre quotidien. Cette représentation n'est d'ailleurs pas étrangère à l'insécurité linguistique (Arrighi 2013, Dagenais et Moore 2008; Dickson 2000; Hallion 2011; Heller 1994).

suis » « chu ». En donnant un exemple de phrase chiac, elle dit : « Je suis [fy] icitte ». Le chiac est ici rapproché plus simplement du français familier qui peut être parlé ailleurs au Canada. Ce rapprochement peut être fait par d'autres intervenants aussi à l'occasion qui rapprocheront ainsi le chiac à un « mauvais » français, j'en discuterai plus tard.

Marie, par exemple, lorsqu'elle se fait demander ce qu'est le chiac, elle répond simplement : « C'est mon langage, c'est/ c'est tout ce que je peux dire ». Parmi le groupe de personnes qui se représente le chiac comme étant à la fois le mélange du français et de l'anglais ainsi que l'utilisation d'un lexique du français acadien, Marie accorde certainement la plus grande importance au mélange d'abord : « Non, c'est juste que les mots en anglais, ça vient naturel pour nous autres, on parle moitié français, moitié anglais, c'est pour ça que les anglais nous comprennent. Parce qu'on a autant de mots anglais que de français ». Ainsi, pour Marie le chiac incorporerait tant d'emprunts à l'anglais que les anglophones pourraient le comprendre. Elle donne ensuite un exemple autour des jeux de cartes, lors desquels elle joue souvent avec des anglophones, le chiac suffirait souvent à ce qu'ils comprennent le jeu. De manière intéressante, lorsque je lui ai présenté les extraits audios que j'avais, elle s'est plutôt attardée sur l'élément « about yelle » :

Ah c'est vrai hein ? C'est anglais ça ? Yeah ! Pis « about yelle » c'est pas un mot là, « yelle » c'est pas un mot là. Comment-ce que/ Pareil qu'on dirait « tchekchose », bien épelle voir ça là si tu peux. On a beaucoup de noms/ On a beaucoup de mots dans notre langage là, chiac qui est pas dans les dictionnaires parce que ça s'écrit pas. [...] I en a par chez nous qu'i disent qu'i ont additionné dans un dictionnaire nouveau qui est sorti le mot bënaise. Bien nous / je saurais pas l'écrire vraiment... Ce serait le « bien aise », le « bien être » ?

On comprend mieux ce qu'est le chiac pour elle lorsqu'elle se met à donner certains exemples. Le chiac c'est du mélange de français et d'anglais, mais d'abord et avant tout du français puisqu'elle passe beaucoup de temps à le comparer avec le « meilleur » français de Maurice, mais qui est tout de même en train d'en « perdre » depuis qu'il est revenu dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Elle le compare aussi au mien (français laurentien) qui s'écrit, selon elle, en comparaison avec certains mots et certaines prononciations tout à fait acadiennes qui ne s'écriraient pas. Les éléments lexicaux anglais quant à eux s'écrivent puisqu'ils sont anglais et appartiennent à une langue bien circonscrite, le chiac est une combinaison des deux, voir ici des trois, d'un français qui s'écrit (français de référence), de mots acadiens qui ne s'écrivent pas et de mots anglais. L'écrit est ainsi intimement lié à la langue standard, le français acadien ne détient pas ce statut pour plusieurs participants et participantes. Il s'agirait d'une variété de langue qui serait orale et qui n'aurait pas

la possibilité d'être écrite, cette possibilité tiendrait au manque de prestige rattaché à la variété de langue en question.

Pour Vixen, le chiac « c'est comme un mélange d'anglais pis français pis aussi des vieux mots acadiens ». Elle poursuit ensuite en tentant d'en donner des exemples :

Vixen -Ah, comme « linge » – « harde » pis je sais pas.

Gaga - « Ligne à hardes ».

Vixen - Oui, i en a beaucoup là, *but*/ Pis comme c'est *wierd* oui, parce que même les jeunes on utilise souvent pis on *realize* pas c'est comme un vieux mot acadien comme/ *but* comme je trouve c'est moins commun astheure là comme nos grands-parents utilisent beaucoup plus des mots de même.

Elle reconnaît donc que le chiac est un mélange de français d'anglais et de « vieux » mots du français acadien. Selon elle, ces mots sont moins utilisés chez les jeunes, mais parfois ils leur arriveraient d'en utiliser sans s'en rendre véritablement compte, alors que les mots anglais sont repérés beaucoup plus facilement. Plusieurs participantes et participants sont d'ailleurs hyperconscients des emprunts lors des entretiens alors qu'aucune référence ne sont faites à l'utilisation de vieux mots, à moins que la question ait été posée préalablement.

Le chiac n'est cependant pas toujours du français pour tout le monde, même chez ceux qui le décrivent par ses constituantes acadiennes et anglaises. Maurice, par exemple, rappelle tout au long de l'entretien qu'il ne pourrait pas conter une histoire complètement en chiac parce qu'il l'a perdu au fil des ans, mais il se rappelle que lorsqu'il est arrivé à Montréal pour dire « milieu », il utilisait toujours le terme *mitan* et ça avait causé plusieurs réactions chez ses collègues de travail québécois. En parlant du terme *ligne à hardes*, Maurice le décrit comme « pas anglais, pas français » et explique aussi qu'en chiac au lieu de dire « dans la cour », il aurait dit « dans la yard ». Les termes lexicaux *mitan* et *ligne à hardes*, qui sont pourtant français, n'ayant pas été reconnus par les collègues de travail québécois de Maurice à l'époque, ces mots sont ainsi illégitimes du point de vue du français et ne peuvent appartenir qu'à une autre langue.

Pour Kevin, l'exemple par excellence qu'il donne du chiac et de sa valeur comme variété de langue est la correspondance de la Marichette dans le journal *L'Évangéline* à la fin du 19^e siècle. Elle s'exprime à l'écrit dans un français acadien familier de l'époque et utilise à l'occasion des emprunts à l'anglais, en voici un extrait :

Chise qu'arrive, le Bull à Ballot avec un beau harnass, bride, croupière, cordeau à la main, et trainait une belle sleigh. Y avait une vingtaine de voitures et ils ont tout yeu peur de racer avec le bull peur de se faire cornailler.

Rien que Pite chi avait du choeur. On donne le signal de partir, le cheval et le bull, et I bet que ça marchait, toute en vollait par derrière. Le boeuf avait la cheue droite chi pointait vers l'étoile du nord, et breumait comme un démon, et le pauvre cheval par dârière qui en pouffait. J'vous dit que c'était beau a voir défiller ça par la côte : Le bull a gagné, le cheval a perdu, et si vous me croyez pas demander à Mac (Gérin P. et Gérin P.M. 1982, 64-65)

Kevin décrit ensuite le chiac ainsi :

C'est à part du français / Vraiment, je sais pas comment la définir, si que c'est un dialecte ou si que c'est sous un autre langue. Je pense que c'est plus/ comme ce serait plus comme une autre langue juste à cause ce qu'i parlont à Haïti pis ce qu'i parlont en Afrique du Sud, leur langue officielle, c'est le créole pis l'afrikaans.

Tout au long de son entretien, le rapprochement du chiac avec le créole haïtien rappelle le mélange de codes qui survient en chiac. Bien que le chiac ne soit pas un créole et que les langues créoles ne soient pas simplement des « mélanges », il s'agit-là d'une comparaison qui affirme l'importance du code-mixing en chiac. De l'autre côté, le lien que Kevin fait avec l'afrikaans est très intéressant puisque cette langue est toujours très proche aujourd'hui du néerlandais de laquelle elle dérive. Le néerlandais est la langue coloniale qui a permis le développement de l'afrikaans parlé aujourd'hui en Afrique du Sud. Dans le même ordre idée, le chiac, qu'il soit langue à part ou variété du français, s'inscrit dans la continuité du français colonial parlé en Acadie et peut ainsi en quelque sorte revendiquer sa propre spécificité par rapport à celui-ci. Cette spécificité qui s'inscrit comme langue officielle dans le cas de l'afrikaans en Afrique du Sud. Kevin compare ainsi le chiac à des langues au statut officiel, le fait que les pratiques qu'il attribue au chiac ont un nom facilite leur légitimation et renforce leur réalité linguistique. Kevin légitime alors le chiac qu'il conçoit comme « une réalité linguistique occultée » (Canut, 2000) puisque au contraire du créole haïtien et de l'afrikaans le chiac n'a pas de statut officiel. Ces deux exemples utilisés par Kevin sont donc très révélateurs de ce que Kevin entend par chiac. De prime abord, il est certainement le participant qui lui revendique le statut le plus autonome, en faisant la comparaison de deux langues au contexte de formation bien différent il révèle les deux composantes qu'il juge constitutrice du chiac, soit le mélange de codes linguistiques et un lexique du français acadien.

Plusieurs personnes rencontrées donnaient en exemple les chansons de l'artiste Menoncle Jason, qui vient d'ailleurs de la localité de Memramcook, puisqu'il chante selon eux en chiac. Voici par exemple un extrait de sa chanson Sors de ma yard :

Holy jumpin

Ça l'a flalé au plein mitan de l'échine
Y timbe à bas right dans la vase
Pis comme de faite y prend à horler

Oh, y vois que je m'en viens
So y se baille à l'air par chez eux
But j'attrappe ça avec un bras
J'dit garde moi dans les yeux⁶

Ses chansons sont effectivement marquées par l'emprunt à l'anglais, mais surtout par une place particulière accordée au lexique du français acadien et à ses prononciations. On retrouve dans l'extrait précédant les mots *mitan* (milieu), *échine* (dos) et *horler* (pleurer) en plus de la prononciation « timbe » pour le verbe « tomber ». Ses chansons représentent effectivement bien ce que plusieurs participants et participantes décrivent comme du chiac, c'est-à-dire un mélange de français et d'anglais et surtout d'un lexique provenant du français acadien traditionnel. D'autres artistes sont nommés, dans cette catégorie de définition du chiac, comme s'exprimant en chiac par les gens interrogés comme Hert Leblanc, Cayouche et le groupe acadien 1755. Ces exemples sont intéressants puisque leurs chansons mettent surtout de l'avant une phonologie acadienne du français plutôt que le recours aux emprunts à l'anglais. Le lexique proprement acadien est quant à lui, somme toute aussi plutôt restreint.

Le mélange uniquement

Le chiac, pour les participants et les participantes interviewées (7 personnes sur 17), fait aussi référence uniquement aux emprunts à l'anglais qui sont faits dans le français du sud-est du Nouveau-Brunswick. Valéry explique très bien en ses mots cette représentation du chiac :

Moi je dis c'est vraiment le mélange de l'anglais pis le français. Oui t'as des mots où ce que t'as la ligne à hardes pis des affaires de même que tu vas utiliser des fois. *But, honestly* toute suite en 2019 le chiac c'est vraiment le français, l'anglais comme mis ensemble, pis yep, ouin [...] Je s/ Je vois pas vraiment, je sais pas, je/ je voirais pas vraiment le/ le/ les/ le vieux chiac là-dedans. *Epecially*, quand-ce que je parle au monde, que je suis alentour, i a pas vraiment de mots où-ce que je faisais comme ok qu'est-ce que ça veut dire ça *again* ? [...] C'est vraiment juste, *you put french and english* pis ça fait le chiac.

⁶ Menoncle Jason, Sors de ma yard, Dans son prime, 2016, <https://menonclejason.bandcamp.com/track/sort-de-ma-yard>, consulté le 14 juillet 2020.

Pour Valéry, le lexique acadien est si secondaire dans sa définition du chiac qu'elle affirme que c'est principalement le mélange de langues qui le constitue. Il est intéressant de noter aussi que l'exemple qu'elle a fourni de mots acadiens est une fois de plus « ligne à hardes » comme l'avait fait Vixen précédemment. Pour elle, les mots du lexique du français acadien seraient du « vieux chiac », ce qui pourrait rappeler la distinction que Rebel_Bass opère entre le chiac moderne et son chiac à lui qui contient plus de « vieux mots ». Ce mélange de français et d'anglais n'est d'ailleurs pas réservé aux plus jeunes pour Valéry puisque ses enfants le parlent en partie parce qu'ils côtoient souvent leur grand-père.

c'est naturellement dans zeux [ses enfants] comme i vont voir leur père à Saint-Ignace, bien pépère-là i parle chiac, tu sais, comme papa parle chiac. *So, anyone* alentour de zeux sont vraiment chiacs, *so* zeux c'est comme/ c'est naturel c'est/ c'est correct.

Valéry est arrivée en Acadie au début de l'adolescence, elle a principalement appris le français en allant à l'école secondaire. Elle décrit le chiac comme s'apprenant rapidement, surtout lorsque l'on est entouré par des locuteurs et locutrices du chiac :

But quand-ce que t'arrive à un certain âge pis tu vas à l'école [...] tu es comme *surrounded* par le chiac, *so* comme je me rappelle j'ai, je parlais juste espagnol. [...] Oui oui, *so/* tu as comme quelques mois dans l'école, j'ai arrivé chez nous pis je suis comme/ pis je parlais toute chiac, ma mère était comme ok « qu'est-ce qu'a dit là ? ». Je comprends pas là tu sais. [...] *So*, on avait eu, en trouve ça le fun de toute suite de parler de ça là, *but* comme, j'ai appris le chiac, ça s'apprend assez vite.

Elle tient aussi des propos assez intéressants sur la perception de la diversité du français acadien alors qu'elle raconte comment se déroule souvent sa rencontre avec d'autres Acadiens et Acadiennes du sud-est qui ne la connaissent pas. Puisqu'elle est racisée, les gens assument souvent qu'elle est une étudiante internationale parce que l'Université de Moncton a eu une population d'étudiants internationaux assez importante. Le français de ces étudiants internationaux est souvent perçu comme étant pour le moins différent du français des francophones du sud-est du Nouveau-Brunswick et souvent il est reconnu comme « meilleur » que ce dernier. Par exemple, Vixen, qui travaille dans la vente, dit que les étudiants d'Afrique ont un français « tellement différent », elle arrive à se faire comprendre la plupart du temps, alors qu'elle les comprend toujours « parfaitement ». Valéry explique que lorsqu'elle travaillait avec le public à Dieppe, les gens étaient très surpris de l'entendre parler en chiac :

je travaillais comme *anywhere* où ce qui était vraiment dans le public pis quand-ce tu parles *then* le monde est comme *oh my god*. Parce qu'i expectont que tu parles comme le bon français pis tu sais comme y a tu de quoi de *wrong* ? Tu sais, ça c'est juste comme un gros *shock*. Ça c'est comique. [...] Oui, oui, que j'allais parler le bon français pis que i alliont avoir de la misère à me comprendre tu sais c'est, ça c'est *kind of*, je trouve c'est, pour moi personnellement, ça me dérange pas qu'i avont la réaction-là, parce que je trouve ça assez *cute*-là, parce que là, toi, tu vois-là pis quand je me rappelle je suis comme je servais quelqu'un qui était comme français, pis j'allais pour comme décollé pour faire leur commande-là pis ça-là. Pis *then* tu as entendu: « *Oh my god*, a sonne pareille comme nous-autres as-tu entendu ça-là ? A parle chiac ! *Oh my god*, d'où ce qu'a vient de ? » *But* tu les entends, pis i croyont que tu les entends pas-là tu sais.

Les gens la reconnaissent comme une locutrice du chiac, la langue est particulièrement importante, surtout en milieu minoritaire afin de faire partie du groupe, ici les Acadiens et les Acadiennes. Valéry maîtriserait plutôt bien cette variété de langue, à tel point de surprendre les gens qui la rencontrent. C'est d'ailleurs cette caractéristique qui a poussé Martin à me donner son contact. Dans les mots de Martin, Valéry est « vraiment chiac » et la langue est effectivement un facteur important de l'acadianité (Violette, 2010 : 260). Cependant, elle est « vraiment chiac », car on ne s'y attendrait pas autrement en raison de la couleur de sa peau, le concept même de l'Acadien ou l'Acadienne de souche place l'enjeu de l'acadianité authentique entre les « nouveaux » et les « vrais » Acadiens et Acadiennes, issu d'une part de l'immigration plus ou moins récente et les autres issus de plusieurs générations euro-descentes (Ibid.). Valéry identifie par exemple plus facilement ses enfants comme acadiens qu'elle ne s'y identifie elle-même. Violette écrit par exemple à ce sujet qu'« il se dégage tout de même un consensus assez fort autour de l'idée que les enfants d'immigrants soient inclus dans l'acadianité » (Ibid.). Valéry remarque avec amusement que les Acadiens et les Acadiennes du sud-est tenteront de discerner d'où lui vient son accent :

Ça c'est comme j'ai tout le temps grandi comme par Acadieville, Saint-Louis de Kent, Saint-Ignace [...] Pis là tout de suite je suis à Saint-Antoine, ça c'est comme, c'est toute chiac, à cause que je trouve vraiment intéressant, c'est comme on va dire si comme si je suis à Saint-Antoine, i vont dire : « *Oh my god* tu sonnes assez comme Saint-Louis de Kent » [...] Pis si je suis à Saint-Louis c'est comme *oh my god* tu sonnes comme Shediac. [...] Ça c'est comme on dirait que tout le monde dit que je sonne comme une autre place, mais je suis comme *ok then* ça veut dire vous/ vous sonnez toute pareil *then*.

Alors que les participants et les participantes à cette recherche opèrent souvent une différenciation entre le français qui est parlé parfois d'une municipalité à l'autre, Valéry se retrouve souvent mêlée à ces processus de différenciation. Valéry, dans les yeux de plusieurs de ses interlocuteurs parle comme eux, mais elle ne fait pas toujours partie du groupe que ces gens considèrent comme

« vraiment acadien », c'est à ce moment que s'imbrique alors à la question de la langue, la question de la race des individus qui seraient « vraiment acadien ». Valéry souligne tout de même que ces processus de construction du « nous » et du « eux » se sont explicités sur la base linguistique dans son cas. Alors qu'elle va au secondaire, elle ne se sent pas du tout différente, tout le monde parle comme elle, il n'y a rien de « wrong » avec la façon qu'elle s'exprime, c'est plutôt lorsqu'elle côtoiera des gens de différentes générations que sa différence se fera sentir.

Parce que j'ai jamais vraiment remarqué que j'étais différente jusqu'à temps que le monde me le disait [En parlant de sa façon de s'exprimer en chiac]

Valéry se définit comme dominicaine-acadienne et reconnaît qu'elle s'est toujours bien sentie accueillie par les Acadiens et les Acadiennes. Le fait de pouvoir s'exprimer en chiac est aussi pour elle une grande source de réconfort dont il sera question plus tard sur l'insécurité linguistique. Lorsqu'elle parle chiac, Valéry ne ressent aucune pression, elle peut parler librement avec des gens qui parlent aussi librement qu'elle en chiac. Le chiac est perçu comme étant léger, sans norme contraignante, « *you put french and english pis ça fait le chiac* ».

C'est pas comme un groupe c'est juste une famille. Je sais pas comment expliquer ça, plus que c'est une grosse famille. Pis ça dérange pas où-ce que tu vas. Comme le monde est vraiment *welcoming*. Pis ça c'est une affaire que/ que je m'ennuyais de chez nous par chez nous c'est le/ le grand cœur. Tu sais, c'est comme/ tu vas quelque part-là bien tout le monde est comme *oh my god!* Pis c'est comme accueillant comme dans leurs bras-là c'est/ i a pas de/ pis/ ça quand je m'en vais par chez nous, c'est comme/ À la République c'est de même, pis les Acadiens sont ____ comme i vont te faire *feeler* bien, tu sais, tu *feeles* pas comme un [...] un *outcast* avec zeux, tu sais.

Lors de l'expérience de faire écouter des extraits audios à d'autres personnes, l'un de ces extraits venaient justement de Valéry : « Tu grandis en *high school*, *but* tout le monde te connaît, tu sais, tu *feeles* pas comme ce qui a de quoi de *wrong* ». La représentation que les gens se font du chiac étaient plutôt transparentes à l'aide de cette phrase, car l'absence d'éléments linguistiques pouvant facilement être attribués au français acadien traditionnel donnait en réalité de l'espace au code-mixing avec l'anglais. Vixen croit qu'il s'agit d'un bon exemple de chiac, mais qu'il est plutôt *english-heavy*, Marie le décrira comme plus représentatif du chiac que l'autre extrait provenant d'Anna. Trois autres personnes diront aussi qu'il s'agit du chiac des élèves de Mathieu-Martin, école secondaire francophone de Dieppe, où les opinions partagées sur la langue qui y serait parlée sont parfois très critiques (Boudreau et Perrot 2005; Arrighi et Violette 2013). Certains participants

et participantes à l'actuelle étude ayant expliqué qu'apparemment, beaucoup d'élèves s'exprimeraient principalement en anglais par exemple à l'extérieur des classes. Kevin le nommera même valley chiac :

Valley chiac, sais-tu qu'est-ce qui est une *valley girl* ? [...] Une région en Californie tous les filles parlent d'une *weird* de manière c'est comme *like this and like that* pis astheure j'entends du monde i disent comme, comme, comme, j'appelle ça le valley chiac.

Cette référence à l'usage intensif du « comme », même s'il n'apparaît pourtant qu'une seule fois dans la phrase enregistrée de Valéry, fait d'ailleurs écho à l'étude de Chevalier (2001), en chiac, l'équivalent anglais du mot « comme » *like* n'est pas emprunté. Dans l'entrevue effectuée avec Valéry, elle utilise par exemple plus de 120 fois « comme » alors que « like » n'est jamais utilisé.

En dehors de Valéry, Martha aussi considère que le chiac fait surtout référence au mélange du français avec l'anglais. Venant elle-même du nord de la province, elle dit avoir attraper le chiac un peu à la manière d'une maladie, en côtoyant des amis du sud-est : « Si tu baignes trop autour du chiac à un moment donné tu vas t'apercevoir oh mon dieu regarde ça je parle chiac ». Elle est de loin la personne qui image le plus ce que représente le chiac à ses yeux :

C'est une aberration presque. [...] C'est vrai c'est comme un Frankenstein c'est toute une drôle de bibitte. [...] C'est comme si que t'as un homard pis un maquereau, tiens ! C'est français-anglais je sais pas j'ai rien que choisi des créatures comme ça [...] Tu les croises ensemble pis ça donne quelque chose avec une queue de poisson une grande bouche pis des pinces là je sais pas je trouve que ça fait une drôle de bibitte. Je trouve que le chiac c'est une drôle de bibitte. Y a pas de lois y a pas de règles à comment-ce que tu t'en sers c'est juste va au vent pis vogue comme tu veux.

Le chiac serait ainsi une sorte de chimère. Sa description du chiac fait état d'un code-mixing aléatoire, sans règles formelles, alors que le chapitre précédant a bel et bien révélé des récurrences en plus des multiples études antérieures qui l'ont fait à leur tour (Perrot 1995b; 2005; 2014; 2018; Young 2002; King 2008; Thibault 2011). Des études précédentes ont démontré que certaines personnes valorisent le chiac discursivement en appuyant que, tout comme la norme, celui-ci se forme comme une langue, il est un système, il a « des règles, une série d'interdictions et d'impossibilités » (Arrighi 2013, 23). Les gens utilisent cet argument comme stratégie pour légitimer le chiac vis-à-vis des autres variétés et des autres langues (Ibid.). Dans le présent corpus, il s'avère que cette façon de légitimer le chiac est plutôt rare, mis à part Martin Saulnier, qui est allé jusqu'à faire une série de vidéo pour enseigner le chiac et y commenter, entre autres, des

pratiques non-chiac, c'est-à-dire des interdictions et des impossibilités. En effet, beaucoup seront d'avis que c'est plutôt son absence de règles qui le caractérise et le valoriseront en partie pour cette part de liberté ressentie en opposition avec le français standard, perçu comme trop lourd et difficile (Arrighi, 2013).

L'interprète du personnage de Joséphine est la seule qui citera explicitement des chercheuses en linguistique pour parler du chiac. Elle connaît très bien les questions d'insécurité linguistique et de code-mixing. Certaines personnes connaissant le personnage de Joséphine me l'avaient décrit comme s'exprimant en chiac, entre autres en raison de l'utilisation de plusieurs « vieux mots acadiens ». L'interprète de Joséphine décrit les pratiques linguistiques de son personnage un peu de la même manière que l'on fait des gens de son auditoire, c'est-à-dire, qu'elle parle avec un « vocabulaire vieilli ». Cependant, pour elle, Joséphine, venant de Memramcook, s'exprime en *cooker talk*, le français que les habitants de Memramcook, surtout plus âgés parleraient. Ce français serait par exemple, moins marqué par l'emprunt à l'anglais. Le chiac, lui, serait plutôt parlé par les francophones de la ville de Moncton et de Dieppe, en contact plus intense avec l'anglais. L'interprète de Joséphine institue ainsi une démarcation claire entre la langue dans laquelle son personnage s'exprime et le chiac qui serait parlé dans la localité voisine. Elle se représente l'autre pour mieux s'en dissocier par la suite (Canut, 2001, 2) et instaure les glottonymes de *cooker talk* et chiac sur des territoires bien définis, c'est-à-dire Memramcook et le grand Moncton. Le fait de localiser précisément ces variétés permet d'instaurer des frontières où des populations précises parleraient d'une manière différente (Tabouret-Keller 1997). S'il existe un glottonyme pour décrire la façon de s'exprimer de son personnage et ainsi du groupe auquel il appartient (les gens de Memramcook) c'est qu'il doit y avoir une différence à opérer entre les deux et c'est ce qu'elle fait :

avec Joséphine, je veux dire, est-ce qu'on dirait que c'est le chiac, moi je/ oui, elle se sert de mots anglais, comme je dis je pense que Joséphine c'est plutôt un parler acadien avec certains mots plus vieillis qu'on/ tu sais, c'est plus tant un vocabulaire actif aujourd'hui [...] Son parler a l'appelle ça le *cooker talk* (Interprète de Joséphine, 15 août 2019)

Joséphine met par exemple largement de l'avant le phénomène d'ouïsme qui se produit en français acadien :

Ben well yelle a travaille d'une **grousse** position pis toute, un beau jour alle avait une meeting au bureau du chef ou d'la chef... ché pas si c'était une femme ou un homme bein whatever... so **coumme** une **bounne** femme active pis de santé... ah a jog pis toute... a s'avait fait une drink de verdure. (Josephine, Le miroué-Part 1, 7 avril 2019)

Gaga, quant à lui, qui vient aussi de Memramcook et déclare s'exprimer en chiac, décrit le chiac plus succinctement :

Je crois que c'est comme *half* anglais, *half* français. [...] Comme on peut parler que comme/ qu'est-ce qu'on *feel*. C'est comme quand on peut parler comme/ *you know* ? Bien/

Cette représentation du chiac est certainement l'une des plus datées puisqu'on la retrouve par exemple mot pour mot dans un corpus sur l'insécurité linguistique en 1998 :

on parle mal le français là chiac on parle comme *half* anglais *half* français. (Boudreau et Gadet 1998, 56)⁷

Gaga n'a pas cependant le même discours sur le français qu'il parle, mais la suite de sa description laisse sous-entendre que le chiac libère la parole. Il permet d'exprimer son ressenti, il conçoit le chiac comme moins contraignant, encore une fois, car il ne comporterait pas de règles formelles comme le français normatif. Le chiac est donc constitué à moitié d'anglais et à moitié de français pour Gaga dans un ordre plutôt aléatoire.

Marc décrit vaguement le chiac comme étant le fait de parler français et anglais :

Bien c'est un langage qu'on a appris nous autres. On parlait français pis anglais. [...] Où-ce qu'on restait nous-autres c'était toute, les Français pis les Anglais, pis on était toute bien ensemble. *So*, moi ça fait pas de différence/ je me considère je sais pas/ ah oui je dirais ça. L'Acadie, i me dit rien plus que ça. [...] Je suis pas/ je suis pas pris sur une telle manière de faire ma vie. Je peux faire ma vie avec des Anglais pis des Français.

Marc ne se sent pas particulièrement acadien, le chiac lui plaît ainsi plutôt bien, car son bilinguisme lui permet de passer son temps avec les gens qu'il lui plaît sans qu'il n'ait à s'en faire sur les questions de langue. Marc ne lit pas ni n'écrit le français, ses parents étaient francophones, mais il a grandi dans les deux langues et il a toujours travaillé en anglais. Le chiac, au contraire de plusieurs participants et participantes n'est ainsi pas rattaché à son identité francophone ou acadienne. En fait, le chiac est synonyme en quelque sorte de bilinguisme pour Marc, il le représente et cela lui permet justement de ne pas avoir à s'identifier comme Acadien. Comme exemple de chiac, il cite le nom des outils et des matériaux qu'il utilise dans son métier qui sont tous empruntés à l'anglais, alors que plusieurs d'entre eux sont aussi empruntés en français québécois : *rubber* et *drill* par exemple.

⁷ On retrouve aussi largement cette représentation dans les corpus de Flikeid, corpus d'ailleurs recueillis auprès de francophones de la Nouvelle-Écosse (Flikeid 1989).

En ce qui concerne Tammy, le chiac est tout à fait bien représenté dans la langue de l'artiste Xavier Gould qui incarne, entre autres choses, le personnage de Jass-Sainte Bourque, chasseuse de *mooses*. Voici par exemple une prise de parole de Jass-Sainte en date du 20 mars 2020 sur sa page Facebook :

Allo *everyone*, c'est Jass-Sainte icitte, pis *basically*, je voulais juste dire « *Happy New Year* à tout le monde ». Je sais que ça fait *forever* que je vous ai pas parlé, *but* comme vous savez toute, j'étais *gone* à la *camp* pour une coupe de mois pis j'ai *right* eu de la *fun*. [...] *But unfortunately* la *camp* a *floodé* so j'ai décidé de *back/back* venir à Moncton. (Jass-Sainte Bourque, CHISSE QUER CORONA?, 20 mars 2020)

Tammy considère qu'elle parle moins chiac qu'elle le parlait lorsqu'elle était jeune avec sa famille, en grande partie en raison de l'école qui aurait poussé largement le français standard chez les jeunes de sa génération. Tammy est un peu surprise que des gens puissent considérer que la Sagouine s'exprime en chiac, car « il n'y a pas d'anglais dans son français à elle ». La part d'emprunts à l'anglais est donc une caractéristique constitutive du chiac pour Tammy. Elle aborde aussi l'authenticité dont une personne peut faire preuve en parlant chiac. Elle dit souvent parler chiac avec des amis de l'Ontario, bien que cela s'entende qu'ils n'ont pas grandi par ici, c'est-à-dire dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Pour elle, la langue est aussi une affaire de corps et pour certains cette dimension s'entend dans l'intonation de leur voix. Elle dit que ces dernières années, le chiac est devenu quelque chose de très attirant pour les artistes et cet attrait a provoqué chez quelques personnes du « chiac forcé » :

Des fois i faut que ça *hook*, le chiac ça peut *hooker* dans l'œil d'un artiste. Des fois j'entends des affaires, bien là je me dis t'essaie trop dur. T'as essayé trop dur pour être chiac là-dedans, pour moi c'est plus comme, un état de l'intérieur. Peut-être qu'i ont pas essayé trop, c'est peut-être qui ce qui sont, *but!*

Cette référence au monde artistique, faisant appel au chiac pour se distinguer est décrit par Boudreau du point de vue du discours sur le *profit*. Les artistes de la musique par exemple peuvent se distinguer sur le marché culturel en employant une forme de langue traditionnellement stigmatisée qui les différencie des artistes usant d'un français plus standard ou dont la variété est déjà largement mise en scène (Boudreau 2016, 186). Boudreau précise aussi que les artistes ont le privilège de publiciser le chiac, une forme de langue stigmatisée, précisément parce que le public leur reconnaît la capacité de faire usage d'une forme de langue considérée comme plus soutenue dans d'autres situations (Ibid.). Tammy affirme qu'il arrive qu'elle perçoive que certains artistes performeraient du chiac à des fins de distinction. À l'écoute des extraits audios de chiac provenant d'une locutrice du français laurentien, elle dit ne pas la considérer comme une « imposteur », mais

« ça s'entend qu'elle n'a pas grandi dans le sud-est » du Nouveau-Brunswick. Tammy se passionne pour la danse orientale et elle compare cette passion au chiac. Alors qu'elle a des années d'expérience de cette danse, elle n'a tout de même pas « grandi en Turquie ou au Maroc » et il lui manque ainsi quelque chose par rapport à cette danse et la culture gravitant autour de celle-ci. Le chiac est alors pour Tammy profondément identitaire, car il est relié au processus de socialisation des individus.

La dernière personne décrivant le chiac comme étant le mélange de français et d'anglais est Kelly. L'idéologie du bilinguisme est particulièrement présente chez Kelly. En effet, elle valorise la maîtrise du français et de l'anglais, mais de manière tout à fait indépendante l'une de l'autre (Heller et Budach 1999 , 156). Elle met surtout de l'avant « les avantages socioculturels et économiques du bilinguisme », en particulier pour les individus d'un point de vue professionnel (Landry 2012, 48). D'ailleurs, cette mise en valeur du bilinguisme à des fins professionnelles et économiques est particulièrement présente chez les jeunes (Ibid.). Pour elle, la valeur marchande de la maîtrise de l'anglais est transparente, le bilinguisme est une compétence de travail comme une autre, elle est clairement « monnayable » (Heller et Boutet, 2006 : 11) :

Moi je travaille en ressources humaines pour le recrutement donc je travaille avec les gestionnaires de Bathurst, d'Edmundston, de Saint-Jean et de Moncton. Donc, on a pas le choix de donner les deux langues pour donner un bon service. C'est une *job* qui doit vraiment être occupée par une personne bilingue. [...] Quand t'es bilingue tu peux aller partout c'est un atout.

Lorsqu'elle décrit le chiac comme étant « le français et l'anglais mélangé » elle ne le trouve pas beau du tout, dit-elle à la différence de plusieurs autres personnes. Elle fait une distinction importante entre le chiac et ce qu'elle nomme « la langue acadienne » en donnant des exemples de traits lexicaux et phonologiques du français acadien. Ses parents lui ont formellement interdit de mélanger les deux langues lorsqu'elle était jeune et elle leur en est reconnaissante, car elle trouve cela « honteux » de ne pas savoir parler français sans l'anglais. Kelly explique que pour faire preuve de fierté envers sa langue, il faudrait ne pas la mélanger avec une autre, elle décrit le mélange comme un manque de confiance dans sa propre langue. Elle ne comprend pas comment des gens peuvent être fiers de parler d'une façon que personne d'autre ailleurs ne pourrait comprendre. Elle explique par exemple qu'aucun système de traduction ne pourrait traduire le chiac et qu'il ne peut pas s'agir d'une langue puisque ce sont deux langues parlées en même temps. Elle trouve aussi très difficile de voir des professeurs défendre le chiac puisque ceux-ci « handicapent » les enfants en

leur enseignant le chiac plutôt que le français. De manière très intéressante, elle reproduit elle-même cette hiérarchisation des variétés de langue en plaçant son propre français comme inférieur à la « norme » française :

C'est honteux de parler de même [parler chiac] / je sais que je parle pas un français-français là de France avec un bel accent tu sais.

Cette violence symbolique place ainsi un français meilleur que le sien, c'est-à-dire au-dessus de ses propres pratiques linguistiques tout en traçant bien une ligne quant à savoir si elle parle elle-même chiac. Elle dit se surprendre à parler chiac à l'occasion avec des ami.e.s « très chiacs ». À une certaine période de sa vie, elle aurait même raté un entretien d'emploi, sous prétexte qu'elle parlait trop chiac pour être engagée à ce poste. Ainsi, les différentes expériences qu'elle a vécu au courant de sa vie ont renforcé chez elle, non seulement l'idéologie d'un bilinguisme homogène de deux langues clairement définies et indépendantes, à l'objectif économique et socio-culturel, mais aussi une idéologie du standard qui place une norme, le français de France, comme seule variété de langue légitime, à laquelle elle attribue aussi d'autres qualités comme la beauté.

Le français acadien traditionnel

Ensuite, la troisième définition donnée au chiac est celle qu'on pourrait donner linguistiquement au français acadien traditionnel. Sur le terrain, dans la grande région de Moncton, les témoignages reçus de manière informelle décrivent souvent le chiac comme l'utilisation d'un lexique vieilli. Ces gens pointent des sources que les auteurs et autrices décrivent comme étant écrit en français acadien traditionnel ou s'exprimant en français acadien traditionnel. Il est finalement assez rare, sur le terrain effectué, que les gens pointent tout de suite dans la direction du mélange de codes. Par exemple, des gens rencontrés lors d'une pièce de théâtre à Memramcook avaient décrit le personnage de Joséphine sur Facebook comme s'exprimant en chiac parce qu'elle utilise une foule de « vieilles expressions acadiennes ». D'autres m'avaient expliqué que le parc à thème du Pays de la Sagouine serait important à visiter pour y entendre du chiac au sens où les acteurs et les actrices y travaillant s'expriment à l'aide « d'expressions acadiennes et de vieux mots acadiens ». Il est possible de citer par exemple un extrait du monologue de la Sagouine elle-même en pièce de théâtre sur le recensement :

Pour l'amour de djeu, i où c'est que c'est que je vivons nous-autres ? En Acadie qui nous avons dit pis sont des Acadiens. Ça fait que j'avais entrepris de répondre à leurs questions de nationalité coumme ça : « des Acadiens ! » que je leur avons dit. [...] Ah, i avont point voulu écrire ce mot-là sur leur liste les encenseux !⁸.

Le personnage de la Sagouine utilise donc certains traits phonologiques, morphosyntaxiques et lexicaux qui sont en perte de vitesse ou qui ont simplement disparu dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, en particulier l'utilisation du « je » collectif, mais aussi l'utilisation de mots tel que « bâsir » (disparaître) et de la négation en « point » au sein de ce même monologue.

Lorsque les gens se mettent à décrire davantage ce qu'est le chiac pour eux, il arrive souvent que le mélange avec l'anglais y occupe finalement une place assez importante. Trois personnes décrivent le chiac uniquement par le lexique du français acadien, voir, par certaines prononciations acadiennes plutôt que par l'emprunt à l'anglais. Les deux personnes pour qui cette définition est la plus évidente sont Anna et Louise :

Louise : Le chiac c'est utiliser je trouve beaucoup des vieux mots pis des a/ c'est/ quand-ce qu'on parle le chiac [...] C'est nos vieilles/ nos vieux patois, pis nos vieilles adonnances de Memramcook pis tout ça. (7 août 2019)

Anna : Le chiac, bien moi le chiac, je sais pas si j'ai la bonne définition parce qu'à chaque fois je pense au chiac pis je parle à d'autre monde, le monde i me décrive quelque chose d'autre. Comme moi, le chiac c'est pas de l'anglais. [...] Moi le chiac-là, la façon que j'ai toujours été expliqué ou que j'ai toujours eu la perception C'est des mots acadiens. Comme moi, comme/ je/ comme/ comme là je suis/ on dirait i a rien qui me vient à l'idée, mais comme « bourrique » ou, « fond des bas-fonds ». [...] La bouchure pour la clôture, comme i a plein plein d'expressions, moi, ça c'est ça le chiac, mais je sais que beaucoup de monde dise que c'est quand tu parles anglais pis français. Qu'est-ce que c'est le chiac ? (22 avril 2019)

Anna fut interviewée individuellement, puis elle passa une seconde entrevue avec Louise. Toutes les deux s'entendaient pour dire que le chiac étaient tout à fait local. Toutes les deux viennent de Memramcook et elles reconnaissaient que les mots qu'elles utilisent que les Québécois ne reconnaissent pas représentent ce qu'est le chiac pour elles. Le chiac est à un tel point localisé dans le sud-est du Nouveau-Brunswick qu'il arriverait que les Acadiens et les Acadiennes du nord de la province ne les comprennent pas non plus. Louise ajoute qu'au travail, alors qu'elle travaillait à Moncton, mais avec des collègues du nord de la province, elle faisait très attention de ne pas utiliser

⁸ Maillet, Antonine, 1971. La Sagouine, Le recensement, mise en scène d'Eugène Gallant, été 2013, <https://www.youtube.com/watch?v=SI09iqBynpk>

ses « vieilles adonnances » pour faciliter la conversation. Toutes les deux croient que le mélange de français et d'anglais est plutôt du franglais, le personnage de la Sagouine par exemple, s'exprime en chiac, un chiac vieilli certes, mais elle s'exprime en chiac précisément parce qu'elle parle avec un vocabulaire vieilli et sans emprunts à l'anglais. Anna soulève d'ailleurs le questionnement autour de la définition du chiac qu'elle reconnaît comme étant changeant d'une personne à l'autre :

Pis quand-ce que je parle à des jeunes ou même des professionnels dans le domaine de l'enseignement *anywhere* comme i me disent tout le temps comme ah bien *let's say* que un élève dit: « je m'a acheté un *car* ». Bien i sont comme « ah ça c'est chiac ». Bien je suis comme non ! Bien je suis comme/ je sais pas si j'ai la bonne définition, mais moi j'ai toujours cru ça, c'était comme du franglais.

Pour Anna, le chiac a une signification identitaire profonde, le chiac c'est sa culture et le simple mélange linguistique ne peut pas être défini par le chiac, car autrement d'autres codes mixtes pourraient s'appeler ainsi :

Oui, c'est ça pis chaque fois que je parle avec des/ des immigrants que/ qui parlent arabe i sont toujours fascinés comme/ parce que/ je peux pas dire des phrases, mais i connaissent pas beaucoup de canadiens qui peuvent parler arabe, *so* sont tout le temps émerveillés, mais c'est pas du chiac-là. C'est pas du « fran-arabe » là ou du « tranglais » ou *whatever* qu'est-ce tu veux appeler ça. Comme/ je sais pas. C'est/ Moi j'ai pas la réponse, mais c'est juste moi le chiac je me considère parler chiac à cause/ Peut-être que le chiac c'est un mélange d'acadien, français pis anglais. Peut-être. Mais moi, je le vois plus au niveau culturel. [...] Comme nos ancêtres, parlaient chiac-là. (22 avril 2019)

Elle nomme le mélange de langue du franglais, mais les qualificatifs négatifs qui pourraient accompagner une telle désignation ne se retrouvent pas dans son discours. Au contraire, tout comme Louise le souligne d'ailleurs, Anna conçoit le mélange comme un phénomène tout à fait normal dans le contexte de vie des Acadiens et des Acadiennes du sud-est du Nouveau-Brunswick. Elle défend d'ailleurs sa position favorable au mélange et à son usage de l'anglais par la place occupée par cette langue :

Pis c'est sûr on va parler anglais, allo ! On est dans un milieu minoritaire avec anglais tout autour, c'est pas parce que moi j'aime pas le français-là. Pis je trouve qu'i a ce côté-là que/ qui me chavire tout le temps, comme on est tout le temps français-anglais, français-anglais bien non ! Moi, je parle anglais, mais je suis une super fière acadienne française-là. Mais moi, le chiac c'est ça, c'est plus le côté culturel.

Les deux opèrent tout de même une différenciation avec le français qui serait parlé à la Baie-Sainte-Anne au Nouveau-Brunswick et dans le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse. La différenciation avec

le français de la Nouvelle-Écosse se fait, entre autres, sur l'utilisation de septante et nonante pour soixante-dix et quatre-vingt-dix qui semblent les surprendre, alors que ceux-ci sont des innovations lexicales du français dans la région en parallèle du français en Belgique et en Suisse. La différenciation avec le français parlé à la Baie-Sainte-Anne (petite localité du sud-est du Nouveau-Brunswick) est peut-être plus pertinente dans la représentation qu'elles se font du chiac. En effet, elles considèrent que le français de la Baie-Sainte-Anne n'est pas réellement du chiac, mais un « français mâché », si affecté par l'anglais qu'elles préféreraient parler aux habitants de ce village en anglais plutôt qu'en français.

Louise : Pis qu'est-ce qui est les autres qui parlent vraiment, vraiment mal là ?

Anna : I a Sainte-Anne !

[...]

Louise : Bien c'est pas vraiment chiac, c'est *weird*.

[...]

Anna : Ça sonne comme Sainte-Anne pareil, quasiment [en parlant du français de la Nouvelle-Écosse]. Bien *ish*.

Louise : Oui, *because* Sainte-Anne, avec/ t'as de la misère à les comprendre en français, bien/ *but* si tu les parles, t'aimes mieux qu'i te parlent en anglais.

Pour ajouter à la question, lorsque Louise décrit le meilleur endroit pour entendre du chiac comme étant dans « un bar de Bouctouche », en considérant que le chiac est pour elle le français acadien du sud-est du Nouveau-Brunswick, il pourrait s'agir d'une occurrence de récursivité fractale au sens de Irvine et Gal : « involves the projection of an opposition, salient at some level of relationship, onto some other level » (2000, 38). En général, le français du nord de la province est perçu sociolinguistiquement comme « meilleur », car il comporterait moins d'emprunts à l'anglais. Bouctouche étant au nord de Moncton, le chiac s'y trouvant pourrait être considéré comme ayant moins recours aux emprunts à l'anglais. Il serait ainsi davantage plus proche du « vieux parler acadien » reproduisant une opposition socialement construite entre le français du nord et du sud-est du Nouveau-Brunswick (Irvine et Gal 2000, 37-38). Le français de Moncton étant régulièrement perçu comme plus affecté par l'anglais en raison de la proximité avec cette langue que cet espace urbain favoriserait.

Un autre événement de l'ordre de l'anecdote s'est révélé intéressant pour comprendre ce qu'Anna entend par « chiac ». Alors en train de parler à un autre Québécois dans une voiture avec sa fenêtre

passager baissée, Anna a demandé à trois reprises si l'autre personne ressentait le vent froid provenant de sa fenêtre en changeant certains éléments de sa phrase à chaque fois :

Feeles-tu le frette de ma vitre ?

Feeles-tu le froid de ma fenêtre ?

Ressens-tu le froid de ma fenêtre ?

Anna a ensuite dit que c'était normal pour un Québécois de ne pas comprendre les mots chiacs qu'elle utilise alors que pourtant chacun de ces mots peuvent aussi bien être utilisés au Québec. Le chiac est donc aussi pour elle parfois relié à des éléments perçus comme acadiens, mais bel et bien répandus dans la francophonie nord-américaine.

Dans un autre ordre d'idées, pour Pierre, le terme de chiac est plutôt synonyme de « mauvais français » au sens de français régional, éloigné du français de référence. Par exemple, Pierre écrit beaucoup de textes à teneur autobiographique depuis qu'il est à la retraite, il décrit la langue de ses textes ainsi :

J'écris dans ma langue parlée que je dis être « acadien manqué ». Je parle avec des anglicismes pis du chiac.
(Pierre, 11 mars 2019)

Il dit par exemple qu'il peut lui arriver de parler chiac, mais qu'il décrirait plutôt sa façon de parler comme du « vieil acadien » comme ses parents parlaient avant lui. Alors que Martha et Martin décrivent Pierre comme s'exprimant en chiac, lui de son côté n'accepte pas vraiment cette étiquette. Pour lui, le chiac que je cherchais dans mon étude était tout de même un parler vieux, formé d'archaïsmes, mais pas son parlé à lui. Selon lui, cette forme de langue était tout naturellement valable d'un point de vue de la description linguistique et donc de la science :

C'est toute partie de petits racoins, des petits villages ont toutes leur petit dialecte. [...] Pis pour un linguiste, pour essayer de/ de/ défrichter ça, c'est ce que mon père aurait dit, je vas laisser ça à toi pis à ta thèse, d'essayer de trouver la réponse parce que/ Souvent, j'entendrais des mots de Memramcook ici, c'est tout proche pis i a des mots que je dis quoi ? Tu comprends pas. Cap-Pelé, i a plein de mots que je comprends pas, le même mot va être assez changé que je comprends pas aussi.

Le français acadien est donc très diversifié pour lui, il serait différent d'une localité à l'autre alors que certains mots seraient assez différents qu'il ne les comprendrait pas. Il avait par ailleurs beaucoup de difficulté à décrire ce qu'était le chiac exactement, mais il reconnaissait la façon de s'exprimer de certains jeunes comme utilisant « purement de l'anglicisme dans le français », donc

n'étant pas du chiac. Le mélange, pour lui, était clairement d'une moindre valeur autant du point de vue identitaire que scientifique. Il reconnaissait cependant que l'anglais était, par la force des choses, une langue bien présente dans le quotidien des Acadiens et des Acadiennes et même jusque dans leur propre langue. Il est d'ailleurs hyperconscient du lexique anglais qu'il utilise en entrevue, alors que les marqueurs discursifs ne sont jamais relevés, contrairement aux noms :

[...] *so t'entends beaucoup de ce/ de ces choses-là, vois-tu j'allais pour dire de ce stuff-là.*

Cependant, ceux-ci ne sont pas du tout du chiac à ses yeux. À vrai dire, ce que Pierre dit en entrevue résume bien ce que Johnstone affirme dans son étude : « Americans often notice the ways other Americans talk, but what they say about how other Americans talk is more evaluation than description » (2013, p.6). Selon Pierre, les jeunes qui utilisent beaucoup d'emprunts à l'anglais comme en formulant une question en commençant par *why* ou en utilisant la formulation « *ma house* » « sont après détruire le français ». Il ajoute aussi que le chiac est davantage parlé à Shédiac et que ce chiac en particulier n'est vraiment pas très beau. Or, les caractéristiques qu'il attribue au chiac de Shédiac sont aussi des caractéristiques habituellement attribuées au français acadien traditionnel comme l'ouïsme dans les mots *bonne, pomme* et *comme* :

Zeux disent les « bounnes poummes », tu sais. Pis i diront pas « comme ça » i diront « coumme ça ». Bien, moi j'ai jamais trop dit ça parce que dans notre bout, on a jamais trop dit ça.

Il donne aussi le fameux exemple de « J'ai crossé la street » comme paroxysme de l'anglicisme dans le discours des jeunes qui pourraient délibérément utiliser ce langage comme une forme de rébellion envers le français de référence martelé à l'école. Selon lui, les jeunes en sortant d'une scolarisation en français se révolteraient en utilisant un maximum d'emprunts à l'anglais. Étonnamment, l'exemple de « j'ai crossé la street » semble principalement utilisé par les détracteurs du chiac ou de manière humoristique, son attestation véritable semble incertaine. Perrot écrivait déjà en 1995 qu'on lui avait donné la phrase « je cross la street et je reviens back » (p.155) comme exemple de chiac, mais dans son corpus elle ne relève que l'adverbe *across* et ce, un nombre assez limité de fois (p.150). Kelly, dans le présent corpus, donne une variante de cette phrase en exemple : « Je vais *crosser* la *street* pour aller à mon *car* ». Pour elle, cette phrase symbolise bien le mélange de langues que représente le chiac. Tammy le dit aussi tout en ayant conscience de performer son chiac : « Je vas/ je vais dire ça en chiac, on a *crossé* le Canada en Cabriolet *Convertibles*. On avait/ On était trois jeunes femmes en *backpack*, c'était *right* le *fun* ». Plus tard,

en parlant d'une autre anecdote lors de ce voyage et un peu plus loin dans l'entretien, elle dira plutôt : « On a *drivé accross* le Canada pis quand-ce qu'on était à Banff, on a fait du *hiking* ». Ici, elle ne fera pas de remarque pour exprimer qu'il s'agissait-là de chiac. Cette reprise plus spontanée pourrait se rapprocher de l'usage qui est décrit de l'adverbe « across » en chiac. Martin Saulnier, dans l'une de ses vidéos sur YouTube s'exprime ainsi : « J'ai *crossé* la *street* [...] Ça c'est pas *usé* par *any* acadien par icitte, *however*, tu vas prendre le *crosswalk* pour le faire ».

L'humoriste propose ici une alternative chiac plus authentique selon lui à cette phrase en précisant que l'on peut utiliser effectivement un emprunt à l'anglais pour exprimer cette idée, mais pas tout à fait aux endroits que cette phrase emblématique peut le suggérer. Selon lui, la phrase ne serait pas utilisée par qui que ce soit dans le sud-est de l'Acadie. L'humoriste fait cette précision parce que cette phrase connaît une certaine renommée comme étant représentative du chiac⁹. La phrase était déjà moquée de manière humoristique dans la vidéo *Le chiac est la solution* publiée en 2011 par le groupe d'humoristes *La Revue Acadienne* et rassemblait plusieurs personnalités artistiques du Nouveau-Brunswick et du Québec. La vidéo décrivait le chiac comme une langue qui rassemblerait les deux solitudes du Canada en « une seule solitude ». La phrase « J'ai *crossé* la *street* » y joue le rôle de comique de répétition, le comédien André Leblanc précise ironiquement que « Toute est là ». De variété de langue marginalisée, *La Revue Acadienne* proposait ironiquement de faire du chiac la langue officielle du Canada pour pallier différents enjeux linguistiques de l'état canadien. La phrase est parfois donnée par des locuteurs et locutrices francophones de la région de Moncton comme premier exemple de chiac, commode à donner pour quelqu'un s'y intéressant. Même si cette phrase ne semble pas être utilisée spontanément, elle reste mobilisée pour symboliser une représentation que les gens se font du chiac, c'est-à-dire un mélange particulier de français et d'anglais qui a tout de même l'avantage de mettre de l'avant l'intégration morphologique des verbes anglais en chiac. Cette phrase, ainsi que la phrase « Worry pas ta brain! » par exemple pourraient représenter des éléments qui ont subi une iconisation au sens de Irvine et

⁹ Martin Saulnier parle aussi d'une autre phrase dans son vidéo en affirmant que personne ne dit vraiment ça en chiac : « J'aime ta *skirt* la *way* qu'a *hang* » (ep 2. Parler Chiac Sud Acadie: Les mots anglais sur YouTube). Aucun participant n'a effectivement donné cette phrase en exemple dans cette étude, mais elle possède une certaine reconnaissance, puisqu'on la retrouve aussi dans le vidéo *Le chiac est la solution* ainsi que dans la chanson *Le clan* du groupe de rap québécois Loco Locass qui parle d'un rapprochement entre le Québec et l'Acadie : J'aime le *way* qu'ta *skirt* 'a *hang* sur la ligne à hardes.

Gal en ce qu'ils indexent une représentation précise du chiac, c'est-à-dire un mélange particulier de français et d'anglais (2000:37-38).

Finalement, les participants et les participantes à cette étude ont trois définitions distinctes de ce qu'est le chiac. Certains participants et participantes considèrent, à l'instar des travaux en linguistique sur le chiac, qu'il est une variété du français parlé dans le sud-est du Nouveau-Brunswick marqué par l'emprunt à l'anglais et des éléments lexicaux du français acadien traditionnel. Plusieurs considèrent qu'il varie grandement d'une région à l'autre et même d'une localité à l'autre. D'autres, plus rares, rapprochent le chiac aux français d'ailleurs en situation minoritaire dans les Maritimes (surtout le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse) comme King l'a démontré (2008) en rapprochant le chiac aux autres variétés de français parlé ailleurs en Acadie. D'autres participants et participantes, et ce à part égale vis-à-vis de la dernière catégorie, considèrent qu'il représente surtout la tendance à l'emprunt qu'ont les francophones dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Une autre partie des collaboratrices à l'étude considère plutôt qu'il désigne précisément le français acadien traditionnel. Ces variantes ne sont pas non plus homogènes en elles-mêmes, puisque les définitions comportent des indices sur ce que les gens considèrent comme du chiac « english-heavy », du « vieux chiac », du « chiac moderne » ou encore du « valley chiac », voir même du « cooker talk » qui serait différent de ces derniers.

Paradoxe de l'observateur

Martin Saulnier : Là, faut que je me surveille sur le *slang*.

Chercheur : Ok.

Martin Saulnier : Vois-tu, juste là j'ai dit le mot « surveille » parce que si j'aurais été parti ____, j'aurais dit : « faut je me *watche* sur le *slang* ».

Ma place en tant que chercheur et surtout chercheur en linguistique provenant du Québec a forcément affecté le corpus collecté auprès de locuteurs et locutrices du français acadien. Même chez Martin Saulnier par exemple¹⁰, qui est particulièrement favorable au chiac, en le décrivant comme la langue des Acadiens et des Acadiennes du sud-est, une langue dont ils peuvent être fiers, ne s'exprime pas librement en chiac lorsqu'il est en ma présence. Du moins, il ne fait pas librement usage de code-mixing comme il pourrait le faire dans un autre contexte, plus informel. C'est le

¹⁰ Ces propos rappellent ceux tenus dans un corpus antérieur : « Là je me surveille, là j'me *watche* pas » (Boudreau et Perrot 1994),

code-mixing ici qui est réprimé puisque c'est la forme de langue qui est stigmatisée dans le chiac plutôt que les formes attribuées au français acadien. Certains moments sont d'ailleurs particulièrement transparents quant à la correction que les participants et participantes peuvent opérer alors qu'ils me parlent en entretien :

Astheure, les écoles savent mieux que, ah non ! Le chiac est notre culture. C'est *obv*/ finalement on a une culture. (Martin Saulnier, 19 mars 2019)

Les *waves*/ les vagues étaient trop hautes (Marie, 29 août 2019)

Des/ des *jellyfishs* bien/ des méduses i en a plus comme en juin. (Anna, 22 avril 2019)

Ici, Anna et Marie se sont reprises pour utiliser la variante française des mots qu'elles avaient spontanément utilisés en anglais. Martin Saulnier a, quant à lui, reformuler sa phrase en évitant d'utiliser ce qui semblait être le mot « obvious ». Martin et Rebel_Bass font par exemple référence à des emprunts qu'ils connaissent en français laurentien comme « beans » (haricots) et « parking » pour signifier que le chiac n'est pas la seule forme de langue à emprunter, pour démontrer que les emprunts ne sont pas si exceptionnels et que même le chiac est parfois plus près du standard que le français laurentien¹¹. Alors que la variante de « beans » en Acadie est « fayots pis en France aussi i appelle ça des fayots (Martin Saulnier, 19 mars 2019) ». Cette affirmation sert d'ailleurs à rattacher le chiac au français parlé en France en démontrant l'utilisation de mots en commun qui évoque la filiation historique, souvent survalorisée, entre les deux variétés.

On peut interroger le degré d'authenticité de la forme des propos recueillis puisque mon mémoire s'intéresse au chiac, alors que Tammy par exemple annonce très clairement qu'elle ne s'exprime pas en chiac avec moi ¹²:

Comme je te dis. Je suis consciente qu'i a des éléments du chiac qui sort quand je suis en train de te jaser, mais je suis pas en train de te parler chiac, comprends-tu ?

M'est-il ainsi permis de catégoriser certaines de ses prises de paroles comme étant du chiac ? Il est d'autant plus important de se poser cette question alors qu'« un métalangage n'est jamais neutre » (Urbain 2014, 309). Ne suis-je pas précisément en train de faire exister ce qui ne l'était pas

¹¹ En considérant que le Québec est souvent perçu comme donneur de leçon (Arrighi et Urbain, 2019)

¹² Il est intéressant de remarquer que les « éléments du chiac » dont Tammy parle font surtout référence au code-switching dans son cas et que les exemples provenant de son entrevue font surtout appel à ce processus. D'autres personnes comme Pierre, Martin et aussi Tammy signifieront à l'oral qu'en employant telle ou telle forme ils parlent chiac (parfois sous la forme de performances) ou qu'ils utilisent de l'anglais en français comme dans le cas de Pierre.

auparavant, d'homogénéiser, « clôturer un ensemble de réseaux ou d'éléments à l'origine en relation les uns aux autres de manière hétérogène » (Canut, 2001 : 444) ? Tammy me parle *du* chiac, mais ne me parle pas *en* chiac. Puisque dans le rapport qu'elle entretient avec moi, la langue étant profondément identitaire et enchevêtrée dans des idéologies concurrentes, d'une part du standard où l'on s'exprime dans un registre de langue plus près de la norme (français acadien de Tammy et que l'on juge plus légitime) dans un contexte plus formel et d'autre part, l'idéologie du dialecte où le chiac est pour elle très proche de qui elle est profondément, une langue dans laquelle elle s'exprime avec des amies et de la famille (seulement). Nous l'avons vu les définitions sont multiples pour ce qui est du chiac, mais justement « [d]ans le cas d'une situation linguistique minoritaire, la terminologie métalinguistique semble d'autant plus complexe et confuse qu'elle doit rendre compte de rapports pluriels entre le vernaculaire et les variétés de prestige concurrentes » (Urbain, 2014 : 332). En plus, en nommant les pratiques présentes dans cette étude comme étant chiac, cela agira sur les représentations que les participantes et les participants ont de celui-ci (Ibid. 331). En particulier, Anna et Louise qui se représentaient le chiac comme étant uniquement des éléments du français acadien local. À la lecture de ce travail, elles pourraient réorienter leurs représentations et redéfinir ce qu'elles attribuaient à du « franglais ». D'autres, comme Kelly et Pierre pourraient voir renforcer leurs représentations de la langue de certains comme largement anglicisée, une langue (française) que plusieurs ne maîtriseraient pas et auraient ainsi recours à l'anglais pour palier à leur compétence langagière considérée par ces derniers comme défailante.

Pourtant, les usages plus formels de participants et participantes ayant été rencontrés qu'une seule fois et les usages plus décontractés d'autres participants et participantes que j'ai pu côtoyer davantage devraient en fait marquer l'hétérogénéité et la variabilité des formes en usage au sein d'un même groupe, mais surtout chez une même personne. Des données de prises de paroles plus informelles ont aussi pu être recueillies en ligne sur la chaîne Chiac Gaming par exemple, alors que l'interprète de Joséphine se retrouve plutôt dans la performativité. Le fait de combiner des données mise en ligne avec des données recueillis par entretiens permet par exemple d'agrandir le corpus en remarquant des formes telles que des emprunts de verbes morphologiquement marqué par la flexion de la troisième personne en -ont dans les vidéos de Rebel_Bass (« i glowont »), ce qui ne s'était pas produit dans son entretien. Joséphine, quant à elle, utilise quasiment systématiquement des formes du français acadien comme l'affrication de la consonne vélaire /k/ alors que son interprète ne les utilise pas en entretien avec moi. Dans le cas de cette étude, le fait

d'avoir conduit moi-même les entretiens semi-dirigés a nécessairement révéler le paradoxe de l'observateur, puisque ce je souhaitais observer (le chiac) ne se laisse pas observer si simplement, car qu'il soit mélange de codes avec l'anglais, archaïsmes ou les deux à la fois, les commentaires sur celui-ci des participants et des participantes révèlent surtout une variation diphasique, où les locuteurs et locutrices du chiac le parleront avec de la famille et des amis (situation informelle) plutôt qu'avec un chercheur québécois (situation formelle).

« Bon » français et « mauvais » français

Il semble que la plupart des participants et des participantes s'accordent tout de même sur une chose, au moins en partie, même s'ils ont des représentations très différentes du chiac, le chiac ou le français qu'ils parlent dans le sud-est du Nouveau-Brunswick serait « moins bon » que celui parlé dans le nord de la province ou au Québec, en comparant d'ailleurs souvent avec le français que je parle. Plusieurs exemples ont déjà été montré, comme avec Denise qui fait référence à des formes du français populaire partagées par la francophonie nord-américaine (« chu » pour « je suis ») en affirmant que « les Québécois ne disent pas ça ». Les remarques révèlent un réel sentiment d'insécurité linguistique par rapport à d'autres variétés du français considérées comme plus prestigieuses. Le terme de « mauvais français » n'apparaît pas littéralement, le français des participants et participantes à l'étude est cependant mis en comparaison avec celui des autres et leur « bon » français, qu'ils viennent du nord de la province, du Québec, de l'international, notamment de la France.

Valéry se réfère régulièrement au fait que les gens s'attendent souvent à ce qu'elle s'exprime en « bon » français et non en chiac. Cette attente envers le français de Valéry vient du fait qu'elle est identifiée en raison de la couleur de sa peau comme n'étant pas « typiquement » acadienne, son français n'est donc pas attendu comme étant celui du sud-est du Nouveau-Brunswick. Elle décrit aussi mon français ainsi :

Valéry : [...] i croyont que je parle vraiment bien le français, *so* tu peux pas vraiment le dire par juste regarder quelqu'un parce que je pourrais te regarder pis je croirais que tu parlerais chiac pareil comme moi

Chercheur : Oui.

Valéry : Pis tu parles le bon français *so*, non je crois pas que tu peux voir ça.

Vixen parle du français des étudiants africains comme étant plus difficile à comprendre pour ses collègues de travail anglophones, car elles ne sont pas tout à fait bilingues et les francophones « chiacs » arriveraient plus facilement à communiquer en raison de leurs emprunts à l'anglais :

mais i en a de mes *coworkerS* qui sont comme moins *adapted* pis i pourront peut-être aider quelqu'un qui est chiac, **but** comme un étudiant qui vient de comme Afrique peut-être pas, *you know* ? (Vixen, 10 août 2019)

Elle ajoute aussi que lorsqu'elle travaille le matin, beaucoup de personnes âgées fréquentent son magasin, ceux-ci seraient « vraiment, vraiment français » en comparaison avec une population plus jeune vivant à Moncton : « *But* aussi je trouve *right*/ i a beaucoup de la population plus vieille qui est comme *right* francophone ». Le chiac est ainsi moins français que le français que ces personnes âgées utiliseraient. Rebel_Bass décrit aussi le français de sa conjointe qui vient du nord comme étant meilleur que le sien. La même chose se produit avec Marie alors qu'elle parle de son conjoint Maurice qui a passé la majeure partie de sa vie au Québec : « I parle pas bien le français comme quand-ce qu'i est arrivé ». Maurice aurait gagné en compétence chiac en restant dans la région depuis quelques années et serait ainsi devenu moins compétent en français. Marie parle aussi de ses voisins, entre autres, un homme venant de Charlo dans le nord de la province comme s'exprimant dans un meilleur français qu'elle, « pas le bon, bon français là, mais moins de mots anglais ». Il s'agit là du code-mixing qui est encore au cœur de cette mesure qualitative de « bon » contre « mauvais » français.

Martha par exemple explique que les gens ont tendance à confondre le chiac avec le français. Alors qu'elle travaillait dans une serre, un client aurait demandé d'être servi en français, elle aurait accepté avec plaisir, étant elle-même francophone, mais alors qu'elle expliquait la fréquence à laquelle il fallait arroser une sorte de fleur en particulier elle aurait exprimé l'importance de suivre cette indication sous peine de voir la fleur faner. Apparemment, le client n'aurait pas compris, elle aurait utilisé les termes « flétrir » et « dépérir », sans plus de succès elle aurait fini par dire : « A va wilter ! I a dit : « Ah wilter ! » ». Ce rapport entretenu avec les emprunts à l'anglais peut même pousser certaines personnes à réinterpréter des mots du lexique du français acadien comme étant des emprunts. Kelly donne l'exemple de « je vas me bailler de quoi au *store* », alors qu'elle interprète le mot « bailler » comme l'emprunt du verbe « to buy » alors que cet emprunt ne semble pas se faire en chiac et « bailler » signifie plutôt « donner ». Là où, Rebel_Bass, qui affectionne le chiac beaucoup plus que Kelly et accorde une valeur ajoutée aux éléments du lexique acadien,

connait le sens de ce mot. Cette surinterprétation de la part de Kelly va d'ailleurs de pair avec la représentation que Kelly se fait du chiac, c'est-à-dire un « très mauvais » français, « trop marqué par l'anglais ».

Les attitudes des francophones hors du sud-est du Nouveau-Brunswick sont aussi génératrices d'insécurité quant à la variété de français employée par les locuteurs et les locutrices. Rebel_Bass affirme en riant qu'il déclare parfois ne pas savoir parler anglais quand des Québécois lui répondent en anglais lorsqu'il leur adresse la parole. Cette tendance à parler anglais en présence d'un francophone de la périphérie se reproduit sur une autre échelle alors que certains francophones de France peuvent le faire avec des Québécois. Lors du festival d'humour Hubcap de Moncton en 2019, plusieurs humoristes québécois ont passé sur la scène de certains bars de Moncton. L'un d'eux a d'entrée de jeu qualifier l'accent des gens de la salle d'« authentique ». Sans préciser ce qu'il voulait dire par « authentique ». Un autre, alors que Louise l'avait attendu hors de scène pour le féliciter de son numéro, tout cela en français, lui a répondu exclusivement en anglais. Visiblement confus par ma prise de parole, il changeait de l'anglais au français en s'adressant tour à tour à Louise et à moi. L'humour à Moncton est aussi empreint de passages révélateurs au niveau de l'insécurité linguistique :

Ceux qui disent que le français c'est une belle langue romantique sont jamais allés à Bouctouche.

Ouais, oui, a dit [une anglophone bilingue de Montréal] j'ai jamais fait de la *heroin*, mais quand je t'écoutes parler français, je pense c'est de même ça *feel*.

Pis moi, pour ma *joke*, je dis : « Tu sais, je suis peut-être pas bon en français, mais je suis pas le djabbe meilleur en anglais non plus ». Ça fait que c'est/ *Basically*, je suis comme/ je suis/ je suis *fluent* dans deux langues que je suis pas fort dedans les deux.

[En s'adressant à des Québécois] j'arrive à zeux avec mon français de marde, tu sais je demande des directions, pis tu sais, là zeux commence à répondre avec leur anglais de marde. [...] Pis là, tu sais, t'as juste ces deux langues de marde qui clashent.

Les quatre passages relevés ici sont des anecdotes et des *liners* de spectacle d'humour de Martin Saulnier et Julien Dionne (pour la quatrième). Alors que la chanson et la littérature sont utilisés comme source à l'analyse des représentations et des idéologies linguistiques et à la description linguistique (voir Thibault 2011 pour le domaine de la chanson avec le groupe Radio Radio et Boudreau 2016a pour l'insécurité linguistique avec les romans de France Daigle et les poèmes de Gérald LeBlanc) l'humour semble plutôt à l'écart. Pourtant ces quatre passages sont riches du point de vue de l'insécurité et des représentations linguistiques plus largement. Par exemple, chez Martin Saulnier, pour qui le chiac est fortement identitaire, ces trois blagues (avec la façon de conter de

Martin Saulnier) sont particulièrement bien accueillies par le public. Certains de ces passages sont parfois même assez durs et révèlent des interactions vécues inégalement entre francophones de différentes régions. C'est particulièrement la qualité des langues dont il est question dans ces passages, le français dans le sud-est du Nouveau-Brunswick est tour à tour décrit comme « laid », « pas fort », « de marde » ou encore comparé au discours d'une personne affectée par l'usage d'une drogue dure. Ainsi, Martin Saulnier défend de manière assez renseignée¹³ le chiac comme étant la langue d'un peuple ayant une histoire riche dont ils peuvent être fiers, sur YouTube, mais surtout en entretien avec un chercheur venu de l'extérieur. En spectacle en revanche, devant un auditoire très majoritairement acadien, un discours dérisoire sur la qualité de la langue dans le sud-est du Nouveau-Brunswick fonctionne très bien pour faire rire. Quelque part, ce discours d'auto-dérision a un fort impact auprès d'un auditoire qui a l'habitude de recevoir des commentaires sur la qualité de son français parlé et qui se le représente comme moins légitime que celui d'autres locuteurs francophones.

L'insécurité linguistique semble se ressentir aussi à un autre niveau, dans le lexique acadien du français, qu'on ne conçoit pas facilement comme pouvant s'écrire, comme la norme de référence l'est. Par exemple, l'apparente impossibilité pour Marie de concevoir que le mot *bénaise* puisse être écrit dans un dictionnaire revient dans le discours d'Anna qui est persuadée que les gens qui parlent chiac ont tendance à inventer une foule de mots en parlant. Anna fut d'ailleurs très surprise d'entendre l'enregistrement où elle parlait de la plage, se décrivant comme parlant « dont *freaking* mal ». La transcription que je lui ai montré de sa prise de parole avait déjà plus de légitimité à ses yeux, elle reconnaissait aussitôt que les mots qu'elle prononçait existaient. Rebel_Bass était quant à lui certain que l'on ne puisse pas trouver le mot « bailler » dans un dictionnaire non plus. À la limite, s'il s'y trouvait, il n'avait pas le même sens que les Acadiens et les Acadiennes lui donnaient. Boudreau note par ailleurs que « [l]es locuteurs ne reconnaissent pas les expressions de l'oralité facilement et sont souvent surpris de leur production orale, mais ce qui est différent ici, c'est que ces particularités sont senties d'emblée comme originales, uniques et fautives » (2016 : 67). Boudreau reliait les expressions que ses étudiants et étudiantes jugeaient directement comme fautives aux parlers de France du 17^e siècle et plusieurs changeaient ainsi leurs perceptions de

¹³ Martin Saulnier précise en entrevue que les institutions scolaires ont longtemps tenté de gommer le plus possible les traits chiac perçus comme du « mauvais français », il est aussi très renseigné sur les parlers poitevins de France et leur relative proximité avec le français parlé en Acadie.

celles-ci (Ibid.). Ces expressions rattachables à la « langue mère » sont tout de même « plus facile à légitimer que celles rattachées à l'anglais » (Ibid.)

Chapitre 6 – Conclusion

Le nom initial de ce mémoire devait être Le chiac : entre langue menacée et langue menaçante. Ce titre rendait aussi compte des différences dans la façon que les locuteurs et locutrices du chiac se le représentent. D'une part, la « langue menaçante » était représentée par le chiac en alternance de code, historiquement considérée comme une langue synonyme d'assimilation à la majorité anglophone chez les Acadiens et les Acadiennes. D'autre part, la « langue menacée » devait symboliser ce que certains participants et participantes valorisaient comme le « vieux parler acadien » à travers un lexique de moins en moins en usage. Or, le point de vue de la « langue menaçante » était mal représenté parmi les participants et les participantes de l'étude et ceux-ci ne se représentaient pas non plus le vieux parler acadien comme une langue en danger à proprement parler. Certains le valorisent largement comme un français local et ainsi un emblème identitaire important, d'autres le valorisent comme une forme de langue permettant une grande liberté de parole contrairement au français standard qui requière une attention particulière pour utiliser les formes non-fautives :

C'est comme tu as, tu vas juste comme, je sais pas comment ce tu fais, c'est pas comme, c'est pas compliqué, ça *feelee* ok quand-ce tu parles, c'est pas, tu penses pas comme *oh my god* c'est tu le bon mot-là c'est/ ça sort juste. (Valéry, 22 mars 2019) :

À l'exception de Kevin par exemple, qui accorde une autonomie quasi-totale au chiac par rapport au français, tous semblent plutôt s'accorder pour dire qu'il s'agit de français d'une manière ou du autre. Tammy exemplifie bien cette affirmation alors qu'elle est surprise du titre projeté pour l'étude :

Pis je pense pas que/ *I mean*, non je pense que le chiac va/ non le français est trop/ nos ancêtres-là des derniers cinquante ans, même avant là, tu sais, Louis-J Robichaud pis toute ça, i ont travaillé fort pour s'assurer que nos racines sont fortes pis de mon point de vue comme le chiac fait partie de ces racines-là. C'est/ c'est pas des racines qui sont pourries. (Tammy, 24 août 2019)

Pour Tammy, le féminisme est plus important que les enjeux autour de la langue, car elle sent que ses droits en tant que femme sont plus souvent mis à mal que ses droits en tant que francophone et cela ne l'empêche pas d'accorder une forte valeur identitaire au chiac. Les enjeux linguistiques sont toutefois centraux chez plusieurs des participants et des participantes. Cependant, le chiac ne semble jamais être ressenti comme menacé à proprement parler, que ce soit par l'anglais ou une forme de français standard, si le chiac est menacé, c'est en réalité le statut du français dans le sud-

est du Nouveau-Brunswick qui les préoccupe. Parce que le chiac est bel et bien une identité francophone, un français construit comme « moins bon » certes, mais résolument français pour une large majorité. À la lumière de ces réflexions, le titre actuel semblait mieux représenter ce que les gens disaient à propos du chiac. D'une part, la « langue des jeunes » était représentée par certains qualificatifs comme « chiac moderne » ou même « valley chiac » qu'il est possible de mettre en relation avec certains discours médiatisés sur la qualité de la langue des jeunes qui pointent souvent du doigt leurs emprunts en Acadie (Arrighi et Violette 2013) et par exemple présent dans le discours de Pierre ici qui parle de la langue de certains jeunes comme de « purs anglicismes ». D'autres encore décrivent le chiac en valorisant le « vieux parler acadien » ou leurs « vieilles adonnances locales » en faisant directement référence à leurs grands-parents et à la colonisation de l'Acadie pour expliquer l'origine du chiac. Comme chez Tammy, le chiac n'a pas non plus besoin d'être relié au français de France pour être « langue des ancêtres », le mélange de codes possède aussi sa propre historicité.

La variabilité des représentations du chiac et des idéologies entretenues dans le discours des participants et des participantes semble toutefois être marquée par un sentiment d'insécurité linguistique. Malgré la beauté qu'ils accordent parfois au chiac, mais surtout, en dépit de l'importance que celui-ci peut avoir dans la définition même de leur identité, le chiac demeure, un français certes, mais un français « moins bon » que les autres. L'école, en enseignant une norme perçue comme étrangère, hautaine et inatteignable renforce toujours l'idée que la variation qui se retrouve chez les locuteurs et locutrices du français acadien est fautive. Les nombreux commentaires autour de l'absence supposée des mots acadiens dans des ouvrages de référence le souligne assez bien. Dans le cadre de cette étude, nous l'avons vu, la réaction des francophones d'autres régions est souvent la source de la perception d'illégitimité de sa forme de langue. Le locuteur acadien, dans le regard de l'autre francophone est exotique, il est construit comme si différent parfois qu'on lui répond dans une autre langue. Pour les locuteurs et les locutrices de formes de langue particulièrement hétérogènes et marquées par l'emprunt à l'anglais, comme dans le cas du chiac (suivant évidemment les différentes représentations de celui-ci), ces interactions avec l'autre francophone cristallisent leur perception de parler une langue « mauvaise ».

Ce sentiment d'altérité pourrait être atténué si les francophones de l'extérieur du sud-est du Nouveau-Brunswick étaient conscients de leur rôle dans les perceptions des autres francophones

envers leur propre langue. Cette conscience est d'autant plus importante à adopter lorsque l'on occupe la posture d'un chercheur en situation linguistique minoritaire comme dans la région de Moncton au Nouveau-Brunswick. Le discours scientifique a aussi une forte incidence sur les représentations qu'ont les locuteurs et locutrices sur leur propre langue en raison de sa diffusion, même si ce discours reste parfois cantonné à certains milieux universitaires et ne permet finalement pas de défaire de vieilles représentations erronées du chiac comme premier pas vers l'assimilation (voir Arrighi (à paraître), 31).

Finalement, si le chiac n'est pas une solution-miracle « à tous les problèmes, surtout en milieu minoritaire » (Boudreau et Perrot 1994, 282-283), « il est aussi nécessaire de montrer et de rappeler que l'usage du chiac est bien le signe d'une francophonie forte » par son recours variés à des emprunts complexes à l'anglais et à des éléments diversifiés du français acadien (Arrighi (à paraître), 32). Le chiac, dans la variation de ses représentations, mais aussi dans le spectre de son continuum linguistique devrait rendre compte de la richesse du répertoire des locuteurs et locutrices du français acadien, autant en termes de ses composantes linguistiques que du discours métalinguistique qui est entretenu à son sujet plutôt que de renvoyer systématiquement aux dangers d'une assimilation imminente.

Références bibliographiques

- Ameur, Meftaha 2007. « Emprunt et créativité lexicale en berbère : traitement en situation d'aménagement linguistique ». Thèse de Doctorat, *Université Sidi Mohamed Ben Abdallah*, Fès.
- Arrighi, Laurence. 2011. « Langue de Molière versus langue de Shakespeare dans le lexique d'Acadieman : Une illustration des dynamiques et des représentations linguistiques dans le sud-est du Nouveau-Brunswick ». *Études canadiennes / Canadian Studies. Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France*, n° 70: 105-118.
- Arrighi, Laurence. 2013. « Un bagage linguistique diversifié comme capital humain : esquisse d'un (nouveau) rapport aux langues en Acadie ». *Revue de l'Université de Moncton* 44 (2): 7-34. <https://doi.org/10.7202/1030999ar>.
- Arrighi, Laurence. 2014. « Le français parlé en Acadie : description et construction d'une "variété" ». *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, n° 4: 100-125. <https://doi.org/10.7202/1024694ar>.
- Arrighi, Laurence. (À paraître). De quoi le chiac est-il le nom ? Une étude du parcours définitoire du chiac et de ses enjeux dans la littérature savante et de vulgarisation scientifique. *Francophonies d'Amérique*, 38 pages.
- Arrighi, Laurence et Berger, Tommy. (À paraître). « Le chiac dans les médias sociaux - Entre spontanéité, créativité et réflexivité linguistiques ». *Revue transatlantique d'études suisses*, 10, 23 pages.
- Arrighi, Laurence, et Émilie Urbain. 2016. « « Wake up Québec » : du recours aux communautés francophones minoritaires dans le discours visant l'émancipation nationale du Québec ». *Francophonies d'Amérique*, n° 42-43: 105-24. <https://doi.org/10.7202/1054037ar>.
- Arrighi, Laurence, et Émilie Urbain. 2019. « Les "mauvais exemples" de la francophonie nord-américaine : intérêt des acteurs, construction des images, instrumentalisation des groupes », dans Sandrine Hallion et Nicole Rosen (dir.) avec Sandra Najat (coll.) *Les français d'ici : des discours et des usages*, Québec, Presses de l'Université Laval, 11-32.
- Arrighi, Laurence, et Isabelle Violette. 2013. « De la préservation linguistique et nationale : la qualité de la langue de la jeunesse acadienne, un débat linguistique idéologique ». *Revue de l'Université de Moncton* 44 (2): 67-101. <https://doi.org/10.7202/1031001ar>.
- Beaudin, Maurice. 2013. « Profil, perceptions et attentes des jeunes migrants et non-migrants de la Péninsule acadienne, au Nouveau-Brunswick ». *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, n° 2: 45-63. <https://doi.org/10.7202/1014845ar>.
- Beaudin, Maurice, et Éric Forgues. 2006. « La migration des jeunes francophones en milieu rural : considérations socioéconomiques et démolinguistiques ». *Francophonies d'Amérique*, n° 22: 185-207. <https://doi.org/10.7202/1005386ar>.
- Beaulieu, Louise, et Patricia Balcom. 1998. « Le statut des pronoms personnels sujets en français acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick ». *Linguistica atlantica* 20: 1-27.
- Belliveau, Joël. 2014. *Le « moment 68 » et la réinvention de l'Acadie*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.
- Beniak, Edouard. 1989. *Le Français canadien parlé hors Québec: aperçu sociolinguistique*. Presses de l'Université Laval.

- Biahé, Henri. 2011. « Le vernaculaire chiac de Moncton en traduction littéraire : l'exemple de Petites difficultés d'existence de France Daigle ». *Traduire. Revue française de la traduction*, n° 225 (décembre): 66-79. <https://doi.org/10.4000/traduire.90>.
- Biahé, Henri. 2017. « Parlers hybrides en traduction : L'exemple du chiac et du camfranglais ». *Thèse*. <https://DalSpace.library.dal.ca/handle/10222/73035>.
- Blanchet, Philippe. 2016. *Discriminations : combattre la glottophobie*, Éditions Textuel, sect. coll. Petite Encyclopédie critique.
- Boudreau, Annette. 1996. Les mots des jeunes Acadiens et Acadiennes du Nouveau-Brunswick. Dans Les Acadiens et leur(s) langue(s) quand le français est minoritaire: actes du colloque, Lise Dubois et Annette Boudreau, Moncton, NB: Éditions d'Acadie, 137–155.
- Boudreau, Annette. 2001. « Langue(s), discours et identité ». *Francophonies d'Amérique*, n° 12: 93-104. <https://doi.org/10.7202/1005148ar>.
- Boudreau, Annette. 2009. « La Construction Des Représentations Linguistiques: Le Cas de l'Acadie ». *The Canadian Journal of Linguistics / La Revue Canadienne de Linguistique* 54 (3): 439-59. <https://doi.org/10.1353/cjl.0.0054>.
- Boudreau, Annette. 2011. « La nomination du français en Acadie: parcours et enjeux ». Dans *De Finney James, Hélène Destrempe et Jean Morency (dir.) L'Acadie des origines: mythes et figurations d'un parcours littéraire et historique*, Sudbury, Prise de parole, 71-94.
- Boudreau, Annette. 2012. « Discours, nomination des langues et idéologies linguistiques ». *Les français d'ici et d'aujourd'hui: description, représentation et théorisation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 89-109.
- Boudreau, Annette. 2014. « Des voix qui se répondent : analyse discursive et historique des idéologies linguistiques en Acadie : l'exemple de Moncton ». *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, n° 4: 175-99. <https://doi.org/10.7202/1024697ar>.
- Boudreau, Annette. 2016a. *À l'ombre de la langue légitime : l'Acadie dans la francophonie*. Linguistique variationnelle. Paris: Classiques Garnier.
- Boudreau, Annette. 2016b. « Les idéologies linguistiques chez quelques chroniqueurs du journal Le Devoir de 1990 à 2015 : examen d'un discours d'autorité ». *Francophonies d'Amérique*, n° 42-43: 125-40. <https://doi.org/10.7202/1054038ar>.
- Boudreau, Annette et Lise Dubois. 1991. « L'insécurité linguistique comme entrave à l'apprentissage du français », *Revue de l'Association canadienne de linguistique appliquée*, vol. 13, n° 2, 37-50.
- Boudreau, Annette et Lise Dubois. 1992. « Insécurité linguistique et diglossie : étude comparative de deux régions de l'Acadie du Nouveau-Brunswick », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 25, n°s 1-2, -22.
- Boudreau, Annette et Lise Dubois. 1993. « “J’parle pas comme les Français de France, ben c’est du français pareil; j’ai ma own p’tite langue” », Dans *Michel Francard (dir.), L’insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques. Actes du colloque de Louvain-la-Neuve*, Cahiers de l’Institut linguistique de Louvain, vol. 1, 147-168.
- Boudreau, Annette et Lise Dubois. 2005. « L’affichage à Moncton : miroir ou masque ? » *Revue de l'Université de Moncton* 36 (1): 185-217. <https://doi.org/10.7202/011993ar>.
- Boudreau, Annette et Françoise Gadet. 1998. Attitudes en situation minoritaire: l'exemple de l'Acadie. Dans A. Queffélecq (éd.), *Le français en Afrique*. Recueil d'études offert en hommage à Suzanne Lafage. Didier Érudition, 12, 55-56.
- Boudreau, Annette et Marie-Ève Perrot. 1994. « Productions discursives d'un groupe d'adolescents acadiens du Sud-Est du Nouveau-Brunswick. Là je me surveille, là j'me watche pas. » Dans

- C. Philipponneau (dir.), *Sociolinguistique et aménagement des langues* Moncton : Centre de recherche en linguistique appliquée, 271-285.
- Boudreau, Annette et Marie-Ève Perrot. 2005. « Quel français enseigner en milieu minoritaire ? Minorités et contact de langues : Le cas de l'Acadie », *Glottopol, Revue de sociolinguistique en ligne*, n° 6, 7-21.
- Boudreau, Annette et Marie-Ève Perrot. 2010. « Le chiac, c'est du français: représentations du mélange français/anglais en contexte inégalitaire ». Dans *Hybrides linguistiques*. Henri Boyer Paris, L'Harmattan, 51-82.
- Boudreau, Annette et Émilie Urbain. 2013. « La presse comme tribune d'un discours d'autorité sur la langue : représentations et idéologies linguistiques dans la presse acadienne, de la fondation du Moniteur acadien aux Conventions nationales ». *Francophonies d'Amérique*, n° 35, 23-46. <https://doi.org/10.7202/1026404ar>.
- Bourdieu, Pierre. 1982. *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- Bourgeois, Daniel et Yves Bourgeois. 2005. « Territory, Institutions and National Identity: The Case of Acadians in Greater Moncton, Canada ». *Urban Studies* Vol. 42 n° 7, 1123-38. <https://doi.org/10.1080/03056240500121123>.
- Bourque, Denis. 2015. « Le nationalisme acadien et l'émergence de la littérature acadienne (1875-1957) ». *Journal of New Brunswick Studies / Revue d'études sur le Nouveau-Brunswick* 6 (2). <https://journals.lib.unb.ca/index.php/JNBS/article/view/24245>.
- Brasseur, Patrice. 2007. « Les représentations linguistiques des francophones de la péninsule de Port-au-Port à Terre-Neuve ». *GLOTTOPOL Revue de sociolinguistique en ligne*, Francophonies américaines, n° 9, 65-80.
- Brault, Michel. 1969. *Éloge du chiac*. https://www.onf.ca/film/eloge_du_chiac.
- Cadieux, Marie. 2009. *Éloge du chiac - Partie 2*. https://www.onf.ca/film/eloge_du_chiac_part_2/.
- Calvet, Louis-Jean. 1999. *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.
- Canut, Cécile. 2001. « À la frontière des langues. Figures de la démarcation », *Cahiers d'études africaines* 41, 163-164, <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.104>.
- Canut, Cécile. 2000. Le nom des langues ou les métaphores de la frontière. *Ethnologies comparées*, [revue en ligne], n°1, automne, p.1-19 [31 août 2010]. <http://alor.univ-montp3.fr/cerce/r1/c.c.htm>
- Centre culturel Aberdeen (blog). 2019. « OVERLAP - Une pièce de Céleste Godin ». Consulté le 17 octobre 2019. <https://centreculturelaberdeen.com/programmation/overlap-une-pièce-de-celeste-godin/>.
- Charpentier, Jean-Michel. 1994. « Le substrat poitevin et les variantes régionales acadiennes actuelles ». Dans *Claude Poirier et al (dir.). Langue, espace, société: les variétés du français en Amérique du Nord*. 41-67
- Chevalier, Gisèle. 2001. « Comment comme fonctionne d'une génération à l'autre ». *Revue québécoise de linguistique* 30 (2): 13-40. <https://doi.org/10.7202/000518ar>.
- Chevalier, Gisèle. 2002. « La concurrence entre 'ben' et 'well' en chiac du sud-est du Nouveau-Brunswick (Canada) ». *Cahiers de sociolinguistique* 7 (1): 65-81. <https://doi.org/10.3917/csl.0201.0065>.
- Chevalier, Gisèle. 2007. « Les marqueurs discursifs réactifs dans une variété de français en contact intense avec l'anglais ». *Langue française* 154 (2): 61-77. <https://doi.org/10.3917/lf.154.0061>.
- Chevalier, Gisèle. 2008. « Les français du Canada: faits linguistiques, faits de langue ». *ALTERNATIVE FRANCOPHONE* 1 (1): 80-97. <https://doi.org/10.29173/af4139>.

- Chevalier, Gisèle et Michael Long. 2005. « Finder out, pour qu'on les frig pas up, comment c'qui workont out, les verbes à particules en chiac ». Dans *P. Brasseur et A. Falkert (dir.). Français d'Amérique : approches morphosyntaxiques*. Paris, L'Harmattan. 201-12.
- Chevalier, Gisèle, Lise Rodrigue, Nicolas Landry, John Reid, Yves Cormier, Albert Valdman, Donald J Savoie, Maria Hebert-Leiter, Béatrice Craig, et Maxime Dagenais. 2009. *Les mots pour parler des maux: Lexique différentiel des termes acadiens liés à la santé*. Consortium national de formation en santé-Volet Université de Moncton.
- Comeau, Philip. 2005. « The Integration of Words of English Origin in Baie Sainte-Marie Acadian French ». *Actes du congrès annuel de l'Association canadienne de linguistique 2005*, 1-8.
- Comeau, Philip. 2019. « Social Change in Clare Acadian French: Regional Variants in the 21st century ». *LINGUISTICA ATLANTICA* 37: 1-16.
- Cormier, Julie. 2010. « Représentations, dynamiques langagières et internet : Le cas du chiac en Acadie ». *Mémoire de maîtrise*. Moncton: Université de Moncton.
- Cormier, Yves. 1999. *Dictionnaire du français acadien*. Fides. <https://books.google.ca/books?id=DUTcAAAAMAAJ>.
- Côté, Marie-Hélène et Hugo Saint-Amant Lamy. 2012. « D'un [r] à l'aut[ɤ]e : contribution à la chute du R apical au Québec ». *SHS Web of Conferences* 1: 1441-53. <https://doi.org/10.1051/shsconf/20120100187>.
- Dagenais, Diane et Danièle Moore. 2008. Représentations des littératies plurilingues, de l'immersion en français et des dynamiques identitaires chez des parents chinois. *The Canadian Modern Language Review/La Revue canadienne des langues vivantes*. 65:1.11-31.
- De Finney, James, Hélène Destrempe, et Jean Morency. 2011. *L'Acadie des origines*. Sudbury, Prise de parole.
- Dickson, Robert. 2000. La « révolution culturelle » en Nouvel-Ontario et le Québec. Opération Ressources et ses conséquences. Dans *Fortin, A. (dir.). Produire la culture, produire l'identité?* Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval. 183-202.
- Dubois, Lise. 2005. « Le français en Acadie des Maritimes ». Dans *A. Valdman, J. Auger et D. Piston-Hatlen (dir.). Le français en Amérique du Nord : état présent*, Québec : Presses de l'Université Laval. 81-90.
- Dulong, Gaston et Gaston Bergeron. 1980. « Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines. » *Atlas linguistique de l'est du Canada*, Gouvernement du Québec, Ministère des Communications en coproduction avec l'Office de la langue française, n° 10.
- Flikeid, Karin. 1989. « Moitié anglais, moitié français? Emprunts et alternance de langues dans les communautés acadiennes de la Nouvelle-Ecosse in Bilinguisme et diglossie ». *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée* 8 (2): 177-288.
- Flikeid, Karin. 1994. « « Origines et évolution du français acadien à la lumière de la diversité contemporaine » ». Dans *Raymond Mugeon et Édouard Beniak (dir.). Les origines du français québécois*, Québec, Presses de l'Université Laval, 275-326.
- Flikeid, Karin. 1997. « « Structural aspects and current sociolinguistic situation of Acadian French » New York, Plenum Press, p. 255-286. » Dans *Albert Valdman (dir.). French and Creole in Louisiana*, New York, Plenum Press, 255-86.
- Francard, Michel. 1993. L'insécurité linguistique en Communauté française de Belgique, Bruxelles, Ministère de la Culture, Service de la Langue française.
- Francard, Michel. 1997. « Insécurité linguistique », Dans *Marie-Louise Moreau (dir.). Sociolinguistique. Concepts de base*, Bruxelles, Mardaga, p. 170-176.

- Francard, Michel. 2005. « Attitudes et représentations linguistiques en contexte minoritaire. Le Québec et l'Acadie. » Dans *Albert Valdman, Julie Auger et Deborah Piston-Hatlen. Le français en Amérique du Nord. État présent*. Presses de l'Université Laval, 371-388
- Francard, Michel. 2010. « Variation diatopique et norme endogène. Français et langues régionales en Belgique francophone ». *Langue française* n° 167 (3): 113-26.
- Fritzenkötter, Stefanie. 2014. « H'allons Back à La Baie! – Aspects of Baie Sainte-Marie Acadian French in a 2011 Corpus ». *Études Canadiennes / Canadian Studies. Revue Interdisciplinaire Des Études Canadiennes En France*, n° 76 (juillet): 43-56. <https://doi.org/10.4000/eccs.310>.
- Fritzenkötter, Stefanie. 2017. Aspects morphosyntaxiques et lexicaux du français acadien des adolescents de la Baie Sainte-Marie, Nouvelle-Écosse. *Im Auftrag der Gesellschaft für Kanada-Studien herausgegeben von Katja Sarkowsky*, 37, 99-117.
- Gadet, Françoise. 2003. « Derrière les problèmes méthodologiques du recueil des données ». *Texto!*, Université de Paris 10.
- Gal, Susan et Kathryn Woolard, « Introduction », *Languages and Publics. The Making of Authority*, éd. Susan Gal et Kathryn Woolard, Manchester, St. Jerome Publishing, 2001, p. 1-12.
- Gammel, Irene and J. Paul Boudreau. 1998. Linguistic schizophrenia: The poetics of Acadian identity construction. *Journal of Canadian Studies* 32:52-68.
- Gérin, Pierre et Gerin Pierre M, *Marichette, Lettres acadiennes 1895-1898*. [Édition commentée] Sherbrooke: Naaman, 1982.
- Gérin, Pierre M. et Catherine Phlipponeau. 1984. « La création d'un troisième code comme mode d'adaptation à une situation où deux langues sont en contact, le chiac ». *Variation du comportement langagier lorsque deux langues sont en contact*, 31-37.
- Gérin, Pierre M. 1993. *Le glossaire acadien de Pascal Poirier. Édition critique*. Moncton, Centre d'études acadiennes: Les Éditions d'Acadie.
- Gouvernement du Canada, Statistique Canada. 2017. « Profil du recensement, Recensement de 2016 - Moncton [Centre de population], Nouveau-Brunswick et Nouveau-Brunswick [Province] ». 8 février 2017. <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=F&Geo1=POPC&Code1=0539&Geo2=PR&Code2=13&SearchText=Moncton&SearchType=Begins&SearchPR=01&B1=All&TABID=1&type=0>
- Hallion, Sandrine. 2011. Discours épilinguistiques en francophonie manitobaine : une vue d'ensemble. *Arborescences : revue d'études françaises*. 1. <http://www.erudit.org/revue/arbo/2011/v/n1/>
- Heller, Monica. 1994. *Crosswords : Language, Ethnicity and Education in French Ontario*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Heller, Monica. 2003. « Actors and discourses in the construction of hegemony ». *Pragmatics. Quarterly Publication of the International Pragmatics Association (IPrA)* 13 (1): 11-31.
- Heller, Monica et Boutet, Josiane. 2006. Vers de nouvelles formes de pouvoir langagier? Langue(s) et identité dans la nouvelle économie. *Langage et société*, 118(4). pp. 5-16.
- Heller, Monica et Budach, Gabriele. 1999. Prise de parole : La mondialisation et la transformation des discours identitaires chez une minorité linguistique : *Minorisation et mondialisation. Bulletin suisse de linguistique appliquée*. 69(2). pp. 155-166.
- Irvine, Judith T et Gal Susan. 2000. Language Ideology and Linguistic Differentiation. Dans: Kroskrity Paul V. *Regimes of Language: Ideologies, Politics, and Identities*. Santa Fe, N.M.: School of American Research Press. pp. 35-83.
- Johnstone, Barbara. 2013. *Speaking Pittsburghese: The Story of a Dialect*. New York: Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199945689.001.0001>.

- Kasparian, Sylvia, et Pierre Gérin. 2005. « Une forme de purification de la langue : étude des jurons et des gros mots chez des minoritaires francophones, le cas des Acadiens ». *Francophonies d'Amérique*, n° 19: 125-38. <https://doi.org/10.7202/1005314ar>.
- Keating, Kelle Lyn. 2011. « Le Centre Culturel Aberdeen : Minority Francophone Discourses and Social Space ». Université du Texas, Austin <https://repositories.lib.utexas.edu/handle/2152/ETD-UT-2011-05-2919>.
- Keating, Kelle Lyn. 2014. « Le Centre culturel Aberdeen : territoire acadien en milieu minoritaire ». *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, n° 4: 219-243. <https://doi.org/10.7202/1024699ar>.
- Keppie, Christina. 2002. « Les Attitudes à l'égard du chiac ». Thèse, Carleton University. <https://curve.carleton.ca/608910c0-bbf5-48a6-9b30-a8fd9390c1e0>.
- King, Ruth. 1989. « Le français terreneuvien: Aperçu général. » In Raymond Mougéon and Edouard Beniak, eds. *Le français canadien hors Québec: Aperçu sociolinguistique.*, Québec, Presses de l'Université Laval, 227-244.
- King, Ruth. 2000. *The Lexical Basis of Grammatical Borrowing: A Prince Edward Island French Case Study*. John Benjamins Publishing.
- King, Ruth. 2008. Chiac in Context: Overview and Evaluation of Acadie's Joual Dans Social Lives in Language Sociolinguistics and Multilingual Speech Communities: Celebrating the Work of Gillian Sankoff. *Impact, Studies in Language and Society*; v. 24. Amsterdam ; Philadelphia: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/impact.24>.
- King, Ruth. 2013. *Acadian French in Time and Space: A Study in Morphosyntax and Comparative Sociolinguistics*. Durham : Duke University Press.
- Klinkenberg, Jean-Marie, 2001. *La Langue et le citoyen. Pour une autre politique de la langue française*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « La politique éclatée », 196 pages.
- Kozinets, Robert V. 2010. *Netnography: Doing Ethnographic Research Online*. SAGE Publications.
- Labov, William. 1966. « The social stratification of English in New York city », *Cambridge University Press*.
- Labov, William. 1976. *La sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit.
- Labov, William. 1978. « Field methods used by the research project on Linguistic change and variation ». *Mimeo*, University of Pennsylvania.
- Lafrenière, Alexandre. 2008. « Le joual et les mutations du Québec : la question de la langue dans la définition de l'identité québécoise ». Mémoire de maîtrise, Université Laval <https://corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/20498>.
- Landry, Jonathan. 2012. *Étude de représentations linguistiques de jeunes Acadiennes et Acadiens en milieu scolaire: vers un éveil à sa propre langue?* Mémoire de maîtrise. Université de Moncton.
- Landry, Nicolas. 2001. *Histoire de l'Acadie*. Les éditions du Septentrion.
- Lavoie, Thomas. 2002. « Le Saguenay-Lac-Saint-Jean: une région particulièrement bien étudiée du point de vue linguistique ». 61. Presses de l'Université Laval.
- Lavoie, Thomas, Gaston Bergeron, et Michelle Côté. 1985. « Les parlers français de Charlevoix, du Saguenay Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord ». Gouvernement du Québec, Ministère des Communications.
- LeBlanc, Daniel Omer. 2010. « Lexique - Acadieman - [acadieman.com](http://www.acadieman.com) ». 2010. <http://www.acadieman.com/lexique>.
- Leblanc, Gérald. 2002. « L'Acadie actuelle et ses créateurs ». *Liaison*, 6-9.

- LeBlanc, Matthieu. 2008. « De l'aménagement linguistique à la politique linguistique : Le contact des langues au travail en milieu minoritaire acadien », *Linguistica Atlantica* n° 29: 79-99.
- LeBlanc, Matthieu. 2010. « Le français, langue minoritaire, en milieu de travail : des représentations linguistiques à l'insécurité linguistique ». *Nouvelles perspectives en sciences sociales : revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles* 6 (1): 17-63. <https://doi.org/10.7202/1000482ar>.
- LeBlanc, Matthieu. 2014. « Les atouts et avantages du bilinguisme à Moncton : entre discours et réalité ». *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, n° 4: 154-74. <https://doi.org/10.7202/1024696ar>.
- LeBlanc, Mélanie, et Annette Boudreau. 2016. « Discourses, Legitimization, and the Construction of Acadianité ». *Signs and Society* 4 (1): 80-108. <https://doi.org/10.1086/685436>.
- LeBlanc Réjeanne, 1985, « Le français, langue maternelle ou langue seconde ? », dans Péronnet (éd.). *L'école contribue-t-elle à maintenir la vitalité d'une langue minoritaire?* Centre de recherche en linguistique appliquée, Université de Moncton, pp. 71-80.
- LeBlanc, Ronnie-Gilles. 2007. *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique Française*. « Beaubassin, vestiges de l'Acadie historique ». <http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-491/Beaubassin,%20vestiges%20de%20l%E2%80%99Acadie%20historique#.XfJTsehKiUk>.
- Longfellow, Henry Wadsworth (1807-1882) Auteur du texte. 1894. *Évangéline / H. W. Longfellow ; traduit et imité de l'anglais, précédé d'une notice sur Longfellow et l'Acadie, par M. Poullin*, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64458k>.
- Lozon, Roger, Mireille McLaughlin, et Monica Heller. 2004. « Les centres culturels en Ontario et en Acadie ». *Discours et identités: la francité canadienne entre modernité et mondialisation, Bruxelles, Éditions modulaires européennes*, 205-28.
- Lucci, Vincent. 1972. *Phonologie de l'acadien: parler de la région de Moncton, NB, Canada*. Montréal: Didier (Canada).
- Martineau, France. 2014. « L'Acadie et le Québec : convergences et divergences ». *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, n° 4: 16-41. <https://doi.org/10.7202/1024691ar>.
- Massignon, Geneviève. 1962. « Les parlers français d'Acadie. Enquête linguistique. Paris, Librairie C. Klincksieck, Lille, 2 volumes, pp. 975, 72 NF ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 16 (2): 273-277.
- McLaughlin, Mireille, et Mélanie Le Blanc. 2009. « Identité et marché dans la balance : le tourisme mondial et les enjeux de l'acadianité ». *Francophonies d'Amérique*, n° 27: 21-51. <https://doi.org/10.7202/039823ar>.
- Motapanyane, Virginia, et David Jory. 1997. « Acadian French ». Munich : Lincom Europa.
- Mougeon, Francoise. 1998. *Variation stylistique en français et compétence communicative en milieu minoritaire*. Éditions d'Acadie. <https://yorkspace.library.yorku.ca/xmlui/handle/10315/2499>.
- Muhr, Rudolf. 2012. « Non-Dominant Varieties of Pluricentric Languages. Getting the Picture. In memory of Michael Clyne », Vienne, Peter Lang Verlag, p.23-48.
- Muysken, Pieter, et Pieter Cornelis Muysken. 2000 *Bilingual Speech: A Typology of Code-Mixing*. Cambridge University Press.
- Neumann-Holzschuh, Ingrid. 2009, « Les marqueurs discursifs 'doublés' dans les variétés du français acadien », dans: Beatrice Bagola/Hans-Jurgen Niederehe (dir.), *Actes du Colloque Français du Canada - Français de France*, Tübingen: Niemeyer, 137-155.

- Neumann-Holzschuh, Ingrid. 2014. « Carrefour Louisiane », *Journal of Language Contact*, 7(1), 124-153. doi: <https://doi.org/10.1163/19552629-00701006>
- Neumann-Holzschuh, Ingrid et Julia Mitko. 2018, *Grammaire comparée des français d'Acadie et de Louisiane*, Berlin, de Gruyter.
- Péronnet, Louise. 1989. « Le parler acadien du Sud-Est du Nouveau-Brunswick. Eléments grammaticaux et lexicaux », 1989, Ville ? Peter Lang édition.
- Péronnet, Louise. 1995a. « L'apport de la tradition orale à la description linguistique ». *Francophonies d'Amérique*, n° 5: 37-44. <https://doi.org/10.7202/1004524ar>.
- Péronnet, Louise. 1995b. « « Le français acadien », dans Pierre Gauthier et Thomas Lavoie (dir.) ». *Français de France et français du Canada : les parlers de l'Ouest de la France, du Québec et de l'Acadie*, 1995.
- Perrot, Marie-Ève. 1995a. « Tu worries about ça, toi ? Métissage et restructurations dans le chiac de Moncton ». *LINX* 33 (2): 79-85. <https://doi.org/10.3406/linx.1995.1393>.
- Perrot, Marie-Ève. 1995b. « Aspects fondamentaux du métissage français/anglais dans le Chiac de Moncton (Nouveau-Brunswick, Canada) ». Thèse de doctorat, Paris 3. <http://www.theses.fr/1995PA030083>.
- Perrot, Marie-Ève. 2001. « Bilinguisme en situation minoritaire et contact de langues: l'exemple du chiac ». *Faits de langues (Evry)*, n° 18: 129-37.
- Perrot, Marie-Ève. 2005. *Le chiac de Moncton: description synchronique et tendances évolutives*. In A. Valdman, J Auger&D. Piston-Hatlen (dir.). Québec (Presses de l'Université Laval): Le français en Amérique du Nord: état présent.
- Perrot, Marie-Ève. 2006. « Statut et fonction symbolique du chiac : analyse de discours épilinguistiques ». *Francophonies d'Amérique*, n° 22: 141-52. <https://doi.org/10.7202/1005383ar>.
- Perrot, Marie-Ève. 2014. « Le trajet linguistique des emprunts dans le chiac de Moncton : quelques observations ». *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, n° 4: 200-218. <https://doi.org/10.7202/1024698ar>.
- Perrot, Marie-Ève. 2018. « Comparer les emprunts à l'anglais dans les variétés de français acadien : méthodes et enjeux », dans: Laurence Arrighi/Karine Gauvin (dir.), *Regards croisés sur les français d'ici*, Québec: Presses de l'Université Laval, 113-130.
- Petras, Cristina. 2016. *Contact de langues et changement linguistique en français acadien de la Nouvelle-Écosse : les marqueurs discursifs*, Paris: L'Harmattan.
- Phlipponneau, Catherine. 1991. « La dynamique phonologique dans les usages acadiens contemporains ». *La Linguistique* 27 (2): 131-136.
- Pichette, Robert, *L'Acadie par bonheur retrouvée, De Gaulle et l'Acadie*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1994.
- Poirier, Claude. 1995. *Les variantes topolectales du lexique français. Le régionalisme lexical*. De Boeck Supérieur. <https://www.cairn.info/le-regionalisme-lexical--2801110914-page-13.htm?contenu=resume>.
- Poirier, Claude. 2009. « Les causes de la variation géolinguistique du français en Amérique du Nord. L'éclairage de l'approche comparative », 27.
- Poplack, Shana. 1988. « Contrasting patterns of code-switching in two communities ». *Codeswitching: Anthropological and sociolinguistic perspectives* 48: 215-44.
- Poplack, Shana. 2000. « Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en espanol: Toward a typology of code-switching ». *The bilingualism reader* 18 (2): 221-56.

- Prikhodkine, Alexeï. 2009. « Dynamique normative du français en usage en Suisse romande. Etude sociolinguistique dans les cantons de Vaud, Genève et Fribourg. » Université de Lausanne, Faculté des lettres. https://serval.unil.ch/notice/serval:BIB_43315.
- Radio-Canada, Zone Sports. 2017. « « Right fiers », le nouveau slogan des Jeux de la francophonie canadienne Moncton-Dieppe ». <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/763382/slogan-jeux-francophonie-canadienne-moncton-right-fiers-acadie>.
- Richard, Chantal. 2006. « Le récit de la Déportation comme mythe de création dans l'idéologie des Conventions nationales acadiennes (1881 - 1937) ». *Acadiensis* 36 (1): 69-81.
- Roussel, Basile. 2013. « Affichage commercial bilingue en Acadie du Nouveau-Brunswick : rêve ou réalité? L'exemple du Grand Moncton ». *Revue de l'Université de Moncton* 44 (2): 199-219. <https://doi.org/10.7202/1031005ar>.
- Roy, Marie-Marthe. 1979. « Les conjonctions anglaises «but» et «so» dans le français de Moncton: une étude sociolinguistique de changements linguistiques provoqués par une situation de contact », Mémoire de maîtrise en linguistique, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Ryan, Robert. 2003. « Particularités phonétiques et phonologiques d'un parler acadien de l'Île-du-Prince-Edouard (Canada) ». Université de La Rioja. 123-30.
- Silverstein, Michael. The limits of awareness. Austin, Texas, Southwest Educational Development Laboratory, 1981.
- Tabouret-Keller, Andrée. 1997. *Les enjeux de la nomination des langues*. Peeters Publishers Vol. 95.
- Thibault, André. 2011. « Un code hybride français/anglais ? Le chiac acadien dans une chanson du groupe Radio Radio ». *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 121 (1): 39-65.
- Thomas, Alain. 2013. « L'anglicisation du vocabulaire dans le Nord-Est ontarien francophone ». *Revue de l'Université de Moncton* 44 (2): 137-65. <https://doi.org/10.7202/1031003ar>.
- Tousignant, Claude. 2011. *La variation sociolinguistique: modèle québécois et méthode d'analyse*. Puq.
- Trerice, Spencer. 2016. « Entre fierté et mépris : le rapport ambivalent à l'égard du chiac dans "Pour sûr" de France Daigle ». Mémoire de maîtrise, Université de Victoria. <https://dspace.library.uvic.ca/handle/1828/7424>.
- Université de Moncton. 2014. « Historique | Notre université ». 2014. <https://www.umoncton.ca/notreumoncton/historique>.
- Université Sainte-Anne. 2015. « 125 années d'histoire(s) à raconter ». Université Sainte-Anne. 2015. <https://www.usainteanne.ca/125-annees-dhistoires>.
- Urbain, Émilie. 2014. « Des représentations aux dénominations et des dénominations à l'histoire : Les enjeux de la glottonymie dans l'historiographie du français d'Acadie et de Louisiane ». Dans Arrighi, Laurence et Matthieu LeBlanc (Éd.), *La Francophonie En Acadie : Dynamiques Sociales et Langagières. Textes En Hommage à Louise Péronnet*, Sudbury, Prises de Parole (Agora) : 309-334.
- Verreault, Claude. 2000. « Français international, français québécois ou joual: quelle langue parlent donc les Québécois? » *Produire la culture, produire l'identité*, 119-131.
- Vinay, Jean-Paul. 1973. « « Le français en Amérique du Nord : problèmes et réalisations » ». *Thomas A. Sebeok (dir.), Current Trends in Linguistics*, 10, 1973, Mouton édition.
- Violette, Isabelle. 2006. « Pour une problématique de la francophonie et de l'espace francophone : réflexions sur une réalité construite à travers ses contradictions ». *Francophonies d'Amérique*, n° 21: 13-30. <https://doi.org/10.7202/1005362ar>.
- Violette, Isabelle. 2010. « Immigration francophone en Acadie du Nouveau-Brunswick : langues et identités : une approche sociolinguistique de parcours d'immigrants francophones à

- Moncton ». Thèse de doctorat. Université François Rabelais de Tours
<http://www.theses.fr/2010TOUR2023/document>.
- Voisin, Camille. 2016. « Attitudes des francophones du Nouveau- Brunswick à l'égard du chiac », *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 64: 18.
- Volpé, Philippe. 2015. « La brayonnité, la brayonnité?!? : référence madawaskayenne en chantier, 1785-2014 ». *Acadiensis* 44 (1): 64-90.
- Wilson, John. 1987. « The Sociolinguistic Paradox: Data as a Methodological Product ». *Language & Communication* 7 (2): 161-77. [https://doi.org/10.1016/0271-5309\(87\)90006-1](https://doi.org/10.1016/0271-5309(87)90006-1).
- Young, Hillary Adrienne Nicole. 2002. « « C'est either que tu parles français, c'est either que tu parles anglais » : A Cognitive Approach to Chiac as a Contact Language ». Thèse de doctorat
 Houston Texas: Rice University.
<https://scholarship.rice.edu/bitstream/handle/1911/18154/3047380.PDF?sequence=1&isAllowed=y>.

Annexes

Grille d'entrevue

La recherche étant descriptive dans un premier temps, je cherche à faire parler mes interlocuteurs tout en les mettant à l'aise. Leurs processus discursifs seront pertinents à l'analyse et à la description de leur façon de parler. Ensuite, je cherche à connaître leurs idéologies linguistiques quant au français et ses variétés dans la région de Moncton, mais aussi par rapport à l'anglais. Le but de l'entrevue est d'apprendre à connaître les participants, alors d'autres questions peuvent s'ajouter lors de l'entrevue.

A. Questions générales

1. Où avez-vous grandi ?
2. Pouvez-vous nous parler un peu de votre enfance ?
 - a. Par exemple aviez-vous des amis anglophones et francophones au primaire ?
3. Quel est votre situation familiale ?
 - a. Marié(e) ?
 - b. Des enfants ?
4. Quel(s) emploi(s) avez-vous occupés ou occupez-vous présentement ?
5. Avez-vous voyagé ou vécu ailleurs que dans la région de Moncton ?
6. Quels sont vos passe-temps ?
 - a. Des activités que vous aimez pratiquées ?

Nous allons passer aux questions concernant les différentes langues au Nouveau-Brunswick et plus particulièrement en Acadie.

B. Questions en lien avec la/les langue(s)

1. Quelle était la langue dans laquelle vous avez été élevé ?
2. Quelle place prenaient l'anglais et le français dans votre quotidien ?
 - a. En public ?
 - b. Au travail ?
 - c. À l'école ? (Si applicable)
3. (Si applicable) Dans quelle langue avez-vous élevé vos enfants et pourquoi ?
 - a. Dans quelle langue ont-ils fait leur scolarité ?
4. Quelle place prennent l'anglais et le français aujourd'hui dans votre quotidien ? Êtes-vous bilingue ?
 - a. Entre amis ?
 - b. En sortie ?
 - c. Dans vos activités ?

- d. Dans les médias, lisez-vous en français, en anglais, écoutez-vous la télévision en français, en anglais, même chose pour la musique ?
- 5. Dans quelle situation utilisez-vous l'un ou l'autre (anglais ou français) ?
- 6. Comment décrieriez-vous le « chiac » et qu'en pensez-vous personnellement ?
 - a. Le parlez-vous ?
 - b. Où serait-il parler ?
 - c. Qui le parle et pourquoi ?
 - d. Dans quelles situations le chiac est-il parlé ?
- 7. Avez-vous des exemples de personnalités publiques qui parlent chiac ?
 - a. Pourquoi le parlent-ils ?

J'ai deux passages différents enregistrés à vous faire écouter. Chaque fois, il y aura deux personnes disant la même chose.

C. Questions en lien avec les enregistrements.

Enregistrements ENERGY et ENERGY 2

- 1. Qu'est qui est dit ?
- 2. Est-ce qu'il s'agit d'un exemple de chiac ?
 - a. Pourquoi ?
- 3. Il y a-t-il une différence entre les deux enregistrements ?
 - a. Quelle est-elle ?
 - b. Les deux enregistrements sont-ils chiacs ?
 - c. Pourquoi ?

Enregistrements WRONG et WRONG 2

- 4. Qu'est qui est dit ?
- 5. Est-ce qu'il s'agit d'un exemple de chiac ?
 - a. Pourquoi ?
- 6. Il y a-t-il une différence entre les deux enregistrements ?
 - a. Quelle est-elle ?
 - b. Les deux enregistrements sont-ils chiacs ?
 - c. Pourquoi ?

Merci de votre collaboration !